

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>La culture, lumière et vie</i>	ROGER DUHAMEL.	3
<i>François Mauriac et Graham Greene</i>	JACQUES MADAULE.	13
<i>Sciences et Philosophie</i>	CLAUDE DELMAS	19
<i>André Gide, drôle d'époux.</i>	REX DESMARCHAIS.	35
<i>Le Rapport Massey : réflexions et observations</i>	MICHEL BRUNET	39
<i>Cinq cents ans après</i>	MARIE-LOUISE et J. DUFRENOY	48
<i>Voyage-éclair aux pays de Lilliput.</i>	JULIEN TONDRIAU.	56
<i>Courrier des Lettres.</i>	ROGER DUHAMEL	75
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	89
<i>Un document : allocution du Recteur</i>		102

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

Les Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

Président	Dr Origène Dufresne	4120 est, rue Ontario	FR. 3151
1er vice-président	Dr Victorien Dubé	531 rue Cherrier	HA. 0695
2e vice-président	M. Roger Bordeleau	3423 rue St-Denis	PL. 8834
Secrétaire	Me G.-Henri Séguin	625 ouest, Dorchester	UN6-1082
Trésorier	M. Paul Huot	Université de Montréal	loc. 10
Directeur de la revue	M. Roger Duhamel	4115 ave. Marlowe, N.D.G.	DE. 8878-FA. 1171
Prés. sortant de charge.	M. Ignace Brouillet	1430 rue St-Denis	MA. 5311

Représentants des Facultés et Ecoles

AGRONOMIE	: M. Raymond Houde	130 est, rue St-Paul	HA. 4111
	M. F.-Alf. Dansereau	4994 ch. de la Reine-Marie	MA. 4541
CHIR. DENTAIRE	: Dr J.-Paul Trottier	5306 ch. de la Reine-Marie	WA. 4600
	Dr Léon Carpentier	2540 est, rue Sherbrooke	CH. 5020
DROIT	: Me Thomas Ducharme jr.	266 ouest, rue St-Jacques	HA. 6870
	Me Philippe Ferland	10 est, rue St-Jacques	MA. 9111
ECOLE DES H.E.C.	: M. Rosaire Archambault	500 est, Ste-Catherine	MA. 6201
	M. Gaston Leblanc	354 est, Ste-Catherine	MA. 9451
ECOLE D'HYGIENE	: Mlle G. Charbonneau	Université de Montréal	loc. 68
	Mlle A. Martineau	2570 est, Jean-Talon	GR. 3539
LETTRES	: M. Maurice Chaput, p.s.s.	1000 boul. Crémazie	VE. 5894
	M. Guy Frégault	3275 ave. Lacombe	EX. 5122
MEDECINE	: Dr René Rolland	376 est, Sherbrooke	HA. 1585
	Dr P.-René Archambault	300 carré St-Louis	LA. 4710
MEDECINE VETERINAIRE	: Dr Lucien Cournoyer	Ecole de M.V., St-Hyacinthe	
	Dr Martin Trépanier	Ecole de M.V., St-Hyacinthe	
OPTOMETRIE	: M. Marcel Gauvreau	444 est, rue Sherbrooke	HA. 8877
	M. André Sénécal	277 est, Ste-Catherine	LA. 2211
PHARMACIE	: M. Roger Larose	5793 Northmount	UN6-6311
	M. Léopold Senay	2406 rue St-Jacques	WI. 2622
PHILOSOPHIE	: M. Paul Lacoste	5244 Prince of Wales	WA. 6828
	M. Gérard Barbeau	7200 est, boul. Gouin	MO5-3801
POLYTECHNIQUE	: M. Louis Larin	154 Morrisson	AT. 1367
	M. J.G. Chenevert	536 ave. Ooutremont	UN6-7721
SCIENCES	: M. Abel Gauthier	Université de Montréal	loc. 27
	M. Maurice L'Abbé	3880 Plamondon, app. 11	EX. 8081
SCIENCES SOCIALES	: M. Frs. Desmarais	465 St-Jean, ch. 305	MA. 1291
	Mme Rose DuTilly	853 est, Sherbrooke	CH. 0719
THEOLOGIE	: M. P.E. Bolté, p.s.s.	Grand Séminaire	GL. 1916
	M. l'abbé C. Mathieu	441 rue de l'Inspecteur	UN6-4274
PRES. DE L.A.G.E.U.M.	: M. Jean-Noël Rouleau	Université de Montréal	EX. 6561
ANC. PRES.	: M. l'abbé Guy Pratt	Grand Séminaire	FL. 1650
	M. Gilles Bergeron	3801 Northcliffe	EL. 2072
	Dr Denis Lazure		

Conseillers juridiques :

Me F. Eug. Therrien	149 ouest, Craig	HA. 3797
Me Claude Demers	Contentieux de la Cité	PL. 6111

Secrétariat général : 2900, boul. Mont-Royal — AT. 9451 local 55

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

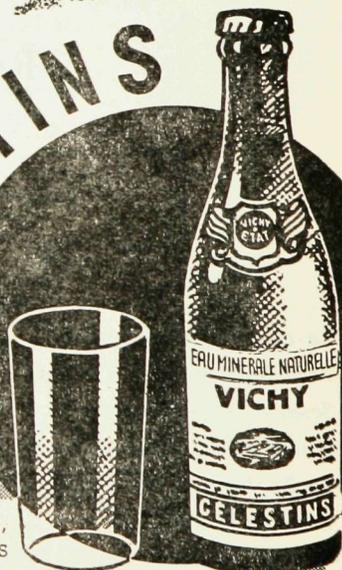
SOMMAIRE

<i>La culture, lumière et vie</i>	ROGER DUHAMEL.	3
<i>François Mauriac et Graham Greene</i>	JACQUES MADAULE.	13
<i>Sciences et Philosophie</i>	CLAUDE DELMAS	19
<i>André Gide, drôle d'époux.</i>	REX DESMARCHAIS.	35
<i>Le Rapport Massey : réflexions et observations</i>	MICHEL BRUNET	39
<i>Cinq cents ans après</i>	MARIE-LOUISE et J. DUFRENOY	48
<i>Voyage-éclair aux pays de Lilliput.</i>	JULIEN TONDRIAU.	56
<i>Courrier des Lettres.</i>	ROGER DUHAMEL	75
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	89
<i>Un document : allocution du Recteur</i>		102

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU
QUI
PENSE
À VOTRE
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste » ?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez *Vichy!*
CÉLESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez « CÉLESTINS »

LA CULTURE, LUMIÈRE ET VIE

Il est bien connu qu'on ne prête qu'aux riches; on va répétant que Edouard Herriot entendait un jour définir la culture par ce qui reste dans l'esprit de l'homme quand il a tout oublié ce qu'il a appris. Ce n'est peut-être là qu'une boutade lancée dans un moment de bonne humeur et avec un sourire en coin. Le propos me paraît néanmoins d'une parfaite justesse, pourvu qu'on se donne la peine de l'interpréter.

Une distinction très nette entre l'érudition et la culture s'impose. L'homme érudit possède à fond une sphère bien déterminée du savoir : chimiste, il n'ignore aucune propriété des corps et établit minutieusement leurs rapports entre eux; avocat, il a assimilé les codes et la jurisprudence n'offre aucun secret pour lui; botaniste, il n'est aucune fleur dans la création qu'il ne puisse désigner par son nom latin, rébarbatif et incompréhensible, auquel il ajoutera par condescendance le nom vulgaire, à l'usage des profanes; médecin, il partage l'avis de Knock et soutient qu'un homme bien portant est un malade qui s'ignore; négociant, il sait tout du marché et des changes et prévoit d'un instinct sûr les rationnements et les contrôles que nous ménagent des gouvernements bienveillants. Bref, tous ces messieurs sont très forts dans leur partie; il est indispensable qu'ils le soient pour s'imposer, pour faire face à la concurrence, pour rendre les services qu'on attend d'eux. Ce sont tous des hommes érudits qui ont maîtrisé les difficultés de leur métier et dont l'autorité incontestée nous émeut profondément... Est-ce à dire cependant que la culture, sans laquelle la vie ne vaut pas beaucoup la peine d'être vécue, y trouve son compte ?

La culture apporte quelque chose de gratuit et d'inutile qui confère à l'existence son charme et sa noblesse. Raymond Poincaré n'a pas laissé une réputation de frivolité, il a été un juriste et un homme d'Etat de grande classe; oublie-t-on toutefois qu'il a débuté par la publication d'un recueil de vers et qu'il est toujours demeuré sensible aux belles-lettres ? Il est probable que demain M. Anthony Eden deviendra le premier ministre de la Grande-Bretagne; ce qui ne l'empêchait pas, avant la guerre, de voler à Paris pour prononcer aux Ambassadeurs, en français, une causerie très pertinente sur Marcel Proust dont la langue offre certaines embûches

aux lecteurs étrangers. Le grand Disraeli lui-même, dans l'intervalle de ses passages au pouvoir, n'estimait pas se rabaisser en écrivant des romans. Qu'on songe aussi à Winston Churchill, dont un artiste a pu dire, avec une pointe d'humour, que la politique nous avait privés d'un grand peintre et qui est au demeurant un excellent écrivain. Je pense qu'on peut aujourd'hui citer Mussolini sans passer pour fasciste, simplement pour révéler qu'il était un bon violoniste et qu'il tirait de son instrument des harmonies qu'il n'a malheureusement pas réussi à transposer dans sa vie politique.

Il ne serait pas difficile de prolonger cette liste et d'apporter de multiples exemples; tous tendraient à démontrer que l'homme, par essence, n'est pas un spécialiste et que rien d'humain, comme disait Térrence, ne lui doit demeurer étranger. Un violon d'Ingres n'est jamais un signe de faiblesse, bien au contraire, c'est la preuve qu'un homme est parvenu à franchir les frontières étroites de son horizon quotidien pour s'initier à d'autres disciplines, pour se doter d'une culture qui sera la source la plus sûre, la seule intarissable, de l'approfondissement et de l'enrichissement de sa personnalité. Les classiques l'avaient bien compris, qui étaient bien plus sages que nous et avaient fait de l'honnête homme l'idéal de leur société. Qui était-il donc, cet honnête homme du XVIIème siècle, proche parent du gentleman britannique, dont il diffère cependant par certains traits ? On n'en peut écarter sans doute la conception de la probité, qui est contenue dans l'épithète honnête, mais on ne veut pas le réduire à une catégorie morale, au seul citoyen respectueux des lois. C'est avant tout celui qui a des lumières sur tout et qui ne se pique de rien, c'est-à-dire qui est habile à diriger un service de l'administration royale, qui sera un valeureux capitaine sur les champs de bataille, qui se tirera avantageusement d'une négociation diplomatique ardue, et qui sera en même temps capable de s'émouvoir aux cris divins des filles passionnées de Racine, de rire à gorge déployée aux fourberies de Scapin et aux astucieuses initiatives de Sganarelle, de s'enchanter de la musique de Lulli et des toiles de Poussin, de tourner le madrigal pour convaincre une jolie femme qu'il est le plus dévoué de ses serviteurs. Pas de compartimentage arbitraire et artificiel, pas de cloisons étanches : un homme complet ou qui vise à l'être en plénitude, avec son esprit, son cœur, ses sens, avec ses facultés soumises à une harmonieuse hiérarchie fondant l'irremplaçable dignité de notre espèce.

Sommes-nous tellement éloignés de tout cela ? Il faut faire la part du feu, il faut reconnaître que le monde a beaucoup changé et qu'il a été nécessaire de s'adapter à des exigences nouvelles. Le rythme de l'existence, grâce aux perfectionnements scientifiques dont nous sommes si fiers, s'est dangereusement accéléré. Nous n'avons plus le loisir de rêver devant un paysage, la voiture dévore le ruban de la route à quatre-vingt milles; nous ne goûtons plus les plaisirs d'une traversée transatlantique, nous nous imposons quelques heures d'insomnie à bord d'un avion brûlant l'espace; nous n'écrivons plus ces lettres soignées qui permettaient de connaître à fond nos correspondants, nous recourons au téléphone ou au télégraphe; nous ne consentons plus l'effort de lire un livre sérieux et bien écrit, nous lui préférons l'illustré qui dispense de réfléchir, le digeste qui nous apporte l'information en comprimés; si nous prêtons l'oreille à Tchaïkowsky ou à Ravel, ce n'est qu'après qu'ils ont été arrangés ou dérangés par un Paul Whiteman ou un Xagier Cugat.

Nous voulons ingérer les connaissances sans effort et sans douleur. Soit, mais qu'on ne s'étonne pas que la culture nous déserte; elle s'accommode mal des amours à la hussarde, elle exige plus d'attention, plus de réflexion, plus de désintéressement. Je ne sais si la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié; je la vois en tout cas comme une poussière d'or tombée des étoiles illuminant nos jours de ses reflets chatoyants, nous permettant de découvrir à la vie une saveur d'une inaltérable pureté, d'apercevoir, toujours rayonnant, même si les années ont accompli leur course irréversible, le vert paradis des amours enfantines, de retrouver, dans l'émerveillement d'un bonheur intact, la jeunesse durable de la création du monde.

* * *

Qu'on prenne toutefois bien garde de se méprendre; il est tellement facile de confondre un goût sincère de la culture avec je ne sais trop quel dilettantisme stérile, fruit de paresse et de décadence. En novembre 1725, devant les membres de l'Académie de Bordeaux, Montesquieu prononçait un petit discours à la louange de l'étude et des sciences. Dans ce texte, il parle magnifiquement de l'étude et des motifs qui doivent nous y porter. "Le premier, c'est la satisfaction intérieure que l'on ressent lorsque l'on voit augmenter l'excellence de son être, et que l'on rend plus intelligent un être intelligent." Un autre motif encore, et qu'il n'allait pas chercher loin

de lui, " c'est, disait-il, notre propre bonheur. L'amour de l'étude est presque en nous la seule passion éternelle; toutes les autres nous quittent à mesure que cette misérable machine qui nous les donne s'approche de sa ruine... Il faut se faire un bonheur qui nous suive dans tous les âges : la vie est si courte, que l'on doit compter pour rien une félicité qui ne dure pas autant que nous". Enfin il y donne un autre mobile encore et qu'il ressentait également, l'utilité du public et du monde : "N'est-ce pas un beau dessein que de travailler à laisser après nous les hommes plus heureux que nous ne l'avons été ?" Dans ses PENSÉES DIVERSES, Montesquieu a noté un jour cet aveu mémorable : "L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé."

N'assimilons pas trop étroitement étude et culture; cependant j'incline à penser qu'il n'est pas déplacé d'expliquer celle-ci par les raisons qui rendent compte de celle-là. Reprenons ici les trois ordres de motifs mis de l'avant par Montesquieu. "La satisfaction intérieure que l'on ressent lorsque l'on voit augmenter l'excellence de son être..." Il n'y a là nulle trace d'égoïsme ou de narcissisme. Le perfectionnement de la personnalité qu'apporte la culture n'est pas et ne doit pas être une source de vanité. Il constitue la simple récompense d'un exercice intellectuel, tout comme la gymnastique des muscles ajoute à la souplesse du corps et le rend plus audacieux dans ses initiatives. L'intelligence, l'imagination, la sensibilité ne nous sont pas données à leur état d'achèvement; ce ne sont en nous qu'humbles virtualités, susceptibles d'atteindre à un sommet élevé, à condition qu'elles ne soient pas abandonnées en friche et qu'elles ne se repaissent pas exclusivement de médiocrité, de banalité. Qu'on évoque la parabole des talents, qui ne trouve pas qu'une application spirituelle mais se vérifie également dans le domaine de la connaissance et de la culture. Ce ne sont pas ceux qui enfouissent peureusement leurs dons qui reçoivent la parole approbative du Seigneur, mais bien ceux qui n'ont pas redouté les risques de l'engagement et ont tout mis en œuvre pour faire fructifier leur avoir. Ce ne sont pas ceux qui ont à jamais fermé leur esprit et leurs livres le jour où ils ont reçu leur diplôme qui ressentiront jamais cette satisfaction intérieure de travailler à l'accomplissement de leur monument intérieur.

Ce mobile se double d'un autre, encore plus subjectif s'il est possible et qui met en cause l'être forcément borné que nous sommes. "Il faut se faire un bonheur qui nous suive dans tous les âges...". Le temps est passé où nous pouvions prendre un divertissement sans réserve à jouer à la marelle ou à poursuivre un cerf-volant. Un jour, le médecin interdit le ski et le tennis, car il ne faut pas épuiser un cœur déjà fatigué. Il reste le golf et le bridge, je le sais bien, mais est-ce bien suffisant pour meubler toutes les heures de détente ? "Je ne sais pas me reposer, je ne sais que travailler", ce sont les dernières paroles intelligibles de Louis Jovet, affaissé sur son divan de l'Athénée. "Le travail, il n'y a que cela qui conserve vraiment", disait de son côté Pasteur. Remarques excellentes et partant d'un bon naturel. Mais la Faculté n'est pas entièrement de cet avis; elle recommande, elle impose même des haltes au cours d'une vie trépidante, elle souhaite que la machine refasse son plein avant de reprendre sa course. La meilleure solution, pour ceux à qui il répugne de faire des mots-croisés ou de suivre à la radio les histoires interminables des pays d'en haut ou d'en bas, n'est-ce pas de varier ses occupations, de changer la fatigue de place, comme on aime à dire familièrement ? L'agent de change qui, la journée durant, a étudié le cours des valeurs à la bourse de Londres ou de New-York a grand avantage à se nettoyer l'esprit en regardant de belles toiles, même si elles sont signées de noms canadiens. Le banquier qui a dû entendre de longues heures les doléances de ses clients emprunteurs n'éprouve-t-il pas le besoin de prêter son oreille et son cœur à une symphonie de Beethoven ou à une sonate de Scarlatti ? Le comptable qui a apuré des comptes et constaté la banqueroute imminente de son patron trouve une détente de bon aloi à lire le dernier roman de Gabrielle Roy ou de Germaine Guèvremont. Ce faisant, chacun de ces messieurs, retenus ici à titre d'exemples, enrichissent leur culture, s'ouvrent des fenêtres nouvelles sur le monde, ajoutent à leur personnalité. Ce sont des joies qui ne leur seront pas ravies. Le sourire bouleversant d'une femme aimée change parfois de destinataire; l'amitié fraternelle de Montaigne et de Pascal, de Baudelaire et de Péguy nous accompagne à jamais jusqu'au jour où notre regard se voile avant de s'ouvrir au mystère que nous avons vainement cerné toute notre vie.

J'en arrive à cette dernière réflexion de Montesquieu : "Travailler à laisser après nous les hommes plus heureux que nous ne l'avons été...".

Nous débordons ici le cadre de nos préoccupations personnelles. Nous pénétrons la signification de la communauté humaine. Si l'on meurt toujours seul, en revanche on vit avec les autres, nos semblables, nos frères. Ils ont des devoirs à notre endroit comme nous en avons à leur égard. Une étroite interdépendance nous relie les uns aux autres en un indissoluble faisceau. Par la culture que nous avons désiré acquérir, nous sommes en mesure de leur apporter davantage. Un esprit plus subtil, une imagination plus vive, une sensibilité plus déliée, une expérience plus grande des hommes et des événements acquise auprès des maîtres, tout cela nous facilitera la tâche de franchir l'écran qui nous sépare toujours des êtres. Comprenant mieux les faiblesses et les caprices, nous serons plus enclins à l'indulgence. Et le plus beau cadeau que l'on puisse faire à son prochain n'est-il pas d'entendre le son particulier de sa voix, de recueillir dans son cœur l'écho de ses émois, de ses détresses et de ses espoirs ?

* * *

Interrogeons-nous sur notre propre destin afin de prendre une conscience aussi exacte que possible du milieu particulier où la Providence a voulu que nous exerçons notre activité. En d'autres termes, la culture ne doit pas demeurer un concept abstrait, il est nécessaire au contraire qu'elle s'incarne dans des réalités vivantes. Ce qui nous oblige au rappel de certaines vérités élémentaires, dont nous avons tort parfois de nous désintéresser parce que nous les considérons comme acquises une fois pour toutes. Nous sommes des Canadiens français catholiques. C'est un titre dont nous avons toutes raisons d'être fiers; il doit déterminer et orienter notre attitude générale en face des problèmes de la culture. Les trois termes sont à jamais indissolubles dans notre pensée et dans notre désir; tâchons d'en dégager les lignes de force, les lignes de vie.

Nous sommes Canadiens, nous appartenons à un grand pays que nos ancêtres ont ouvert à la civilisation; des solitudes austères où rêvaient les siècles en leur léthargique sommeil, ils ont fait surgir des foyers de vitalité féconde, ils ont ajouté aux dimensions de la planète, transportant en un territoire vierge le meilleur des forces séculaires de l'Europe. Les obstacles dressés sur leur route leur ont servi de tremplin pour viser plus haut et frapper plus juste. Rien n'a jamais pu ralentir l'élan de leurs bras ni affaiblir la vigueur de leurs muscles toujours tendus vers de nouvelles apothéoses. Quand s'est à jamais effacée la vision exaltante de l'empire

français d'Amérique, il a fallu se replier sur de nouvelles positions et porter la lutte sur d'autres terrains. Il a fallu surtout envisager les conditions du pluralisme ethnique. Il me paraît toujours vain de déplorer ce qui aurait pu être au détriment de ce qui a été. Avec ceux qui furent nos rivaux heureux et qui doivent devenir nos amis et nos collaborateurs, nous nous sommes attelés à la tâche de bâtir un grand pays où chacun conserverait la fidélité de ses origines et le respect de sa culture, tout en s'efforçant de contribuer à l'essor d'une contrée nouvelle appelée à un grand avenir. Un homme d'Etat a pu prédire que le vingtième siècle serait le siècle du Canada. Nous sommes rendus au midi de ce siècle et nous pouvons aujourd'hui reconnaître la justesse de cette prédiction. Elle ne s'est pas accomplie sans difficultés et parfois sans colères, elle nous a coûté très cher, elle nous a obligés à des interventions internationales survenues à un stage trop prématuré de notre épanouissement national. Il n'empêche que le Canada a conquis son droit de cité en conservant les données essentielles de son particularisme. Nous sommes tous Canadiens et fiers de l'être, que nous soyons de langue française ou de langue anglaise, et nous sommes partout chez nous dans les dix provinces sur lesquelles flottera sans doute un jour un drapeau ne retenant aucun signe d'assujettissement à une puissance autre que la nôtre. Malgré certains conflits locaux sur lesquels je m'en voudrais de m'attarder indûment, la survivance française, celle de la culture, de la langue, des traditions, est assurée partout. Ce faisant, nous apportons une contribution inappréciable à la patrie commune. Je cède ici au plaisir d'en retenir un témoignage récent, le rapport de la Commission d'enquête Massey. Ces messieurs constatent à regret que nos concitoyens de langue anglaise résistent moins bien que nous à l'attraction des Etats-Unis. Ils le déplorent et ils ont raison. Notre situation géographique explique l'attirance vers le sud; le grand pays voisin exerce une action centripète dont il est difficile de se dépêtrer. Les Anglo-Canadiens risquent d'y succomber plus aisément; pour eux, la barrière de la foi, de la langue, des traditions n'existe pas; par le livre, par la revue, par le cinéma, par la radio, demain par la télévision, ils absorbent sans compter les nourritures terrestres des Américains. Nous avons la conviction que le Canada français est moins dangereusement entamé, qu'il oppose une force, d'inertie peut-être, aux courants nord-sud, beaucoup plus puissants que les courants est-ouest, comme le remarquait Siegfried dès le début de notre siècle. Nous

ne croyons pas exagérer en prétendant que nous constituons le plus solide garant de l'originalité canadienne.

Nous sommes avant tout des Canadiens de langue française ou des Franco-Canadiens, pour reprendre une expression chère à Victor Barbeau. C'est dire que notre attachement au sol ne nous dispense pas de la grâce du souvenir. Nous ne parlons ni le huron ni l'iroquois, comme le souhaitait un jour Octave Crémazie, mais le français, une langue élaborée depuis des siècles, dont un Italien de la Renaissance pouvait dire qu'elle était LA PARLURE LA PLUS DELITABLE qui soit. On a pu discuter pour savoir à quel degré nous étions tributaires de la France; l'on a mis de l'avant des comparaisons forestières, à savoir si nous étions un rameau transplanté ou un arbre sevré de toute attache au tronc qui lui a donné naissance. Ce sont des querelles stériles, qui dénotent surtout de l'humeur et de l'impatience. Ce qui compte, c'est que nous sommes et devons demeurer profondément français. Rabelais et Racine nous appartiennent en propre et nous n'avons à demander à personne la permission de nous en réclamer. Tout colonialisme nous est odieux, qu'il soit britannique ou français, qu'il soit politique ou culturel. Le sentiment autonomiste est inséparable de la mentalité canadienne-française; ce n'est pas d'hier que le gouverneur de Vaudreuil s'opposait au général français Montcalm ni que les troupes régulières du roi frayaient difficilement avec nos miliciens ! Notre affection profonde pour toutes les valeurs intellectuelles et morales que représente la France transcende de très haut toutes les considérations opportunistes. Nous voulons nous nourrir du meilleur de la culture française, quitte à l'adapter aux réalités nord-américaines qui sont nôtres, parce que nous y trouvons nos raisons d'être les plus profondes, et non pas dans le vain espoir qu'un jour un peu du sang de la Légion d'honneur vienne fleurir notre boutonnière !

Et nous sommes catholiques, ce qui confère à notre culture une ligne toute spéciale. C'est à un théologien qu'il appartient d'exposer toutes les implications d'une foi religieuse dans le destin d'un peuple. Me plaçant du point de vue plus modeste de l'observateur attentif et passionné du pays canadien, je ne puis m'interdire de constater l'empreinte ineffaçable du catholicisme dans nos vies et dans notre culture. Je sais bien que la formule fameuse de "la langue gardienne de la foi" n'est pas un dogme; comment m'empêcher de remarquer qu'elle s'est révélée chez nous d'une

exactitude mathématique, comme le révèlent nos recensements décennaux, et que le Canada français ne serait pas ce qu'il est s'il n'était pas aussi intégralement catholique. Notre culture s'illumine de notre foi, elle en détient sa philosophie de la vie, philosophie familiale et sociale, qui l'oblige à envisager et à résoudre les problèmes de l'actualité sous un angle entièrement différent. J'ajouterai ici que si nous avons raison, dans nos luttes autonomistes, de réclamer des sources de revenus que nous estimons nous appartenir, nous sommes encore beaucoup plus fondés à agir comme nous le faisons pour assurer la sauvegarde de notre patrimoine moral, de nos modes de vie. La religion est à ce point liée à notre comportement ethnique que nous en sommes venus incapables de dissocier les trois termes de cette trilogie : Canadiens français catholiques.

On le voit aisément : la culture ne doit pas signifier un repliement sur soi, mais une curiosité sans cesse aux aguêts, une ouverture d'angle plus vaste permettant d'embrasser une aire plus considérable et de participer plus activement, plus utilement aussi, à la vie de la communauté. Pour s'y préparer, chacun dans son domaine, il est indispensable de ne pas se cantonner dans une spécialité, mais de chercher à comprendre ce qui se passe autour de soi. Nous ne sommes pas, bien sûr, dans un monde où l'action se fait la sœur du rêve, mais le rêve doit être un levain pour l'action. J'entends par rêve des préoccupations gratuites dépassant le rayon étroit de ses obligations quotidiennes, la volonté de se meubler le cœur et l'esprit par les œuvres les plus hautes de l'intelligence humaine. Dans un beau roman de Jacques Chardonne, L'EPITHALAME, un personnage dit à la jeune fille qu'il aime, en lui conseillant certains livres : "Vous ne trouverez pas dans ces ouvrages une doctrine morale précise. Je n'ai pas de doctrine, ni de vérité absolue à vous proposer... Et pourtant vous suivrez une doctrine. La vôtre. Elle vaudra ce que vous valez... Vous trouverez dans ces livres, que j'appelle les bons livres, des vues sincères et à peu près exactes sur l'homme. Vous apprendrez à aimer le style qui est aussi de l'exactitude et de la sincérité. Vous reporterez sur vous-mêmes et sur les autres un regard exercé, plus net, plus difficile. Vous saurez mieux évaluer les sentiments. Je n'ai pas peur d'assombrir votre imagination. Vous conserverez celle qu'il faut pour voir profondément la réalité, la beauté des choses nécessaires... Au moins, j'aurai éloigné de vous les corrupteurs : je crois que l'affinement de l'esprit est une bonne sauvegarde". Ce qu'on

écrit ici des livres, dont Henri de Régner prétendait qu'ils étaient les "gardiens silencieux de trésors amassés", vaut également pour la sonate et pour le tableau, pour le poème et pour le paysage dont la contemplation vous rend meilleurs et nourrit votre appétit naturel de dépassement. Par la culture, vous aurez installé à jamais en vous "la beauté des choses nécessaires" et votre passage terrestre n'aura pas été entièrement inutile.

Roger DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

FRANÇOIS MAURIAC ET GRAHAM GREENE

Jacques MADAULE,
professeur invité à la Faculté des Lettres.

Il serait trop facile de détailler les différences qui séparent ces deux grands romanciers catholiques. L'un est aussi Français que l'autre est Anglais. Et, quand je dis de Mauriac qu'il est Français, ce n'est même pas assez dire. Il est un Français de province, qui n'a pas plus guéri de sa province depuis des années qu'il habite Paris que, vieillissant, il ne parvient à guérir de son adolescence. Je ne sais s'il connaît les langues étrangères, ni s'il a, d'une autre littérature que la française, une bien grande expérience. Rien, en tout cas, dans ce qu'il écrit, n'en témoigne et, quand il donna une Préface pour la traduction française de *La Puissance et la Gloire*, il ne peut dissimuler l'étrange dépaysement où le jettent les histoires de Graham Greene et son catholicisme même, si différent du sien.

Mais on aime, parfois, à être dépaycé; François Mauriac n'est pas fâché de l'être par Graham Greene. Quant à l'Anglais, il s'est voué, entre autres choses, et avec un déconcertant succès, à répandre l'œuvre de Mauriac en Angleterre. Je viens de lire un court essai de lui, sur Mauriac, à propos, je crois, d'une traduction de *La Pharisienne*. Nous avons donc les pièces du procès, si tant est que ce soit ici un procès. Dans tous les cas, il n'est pas entre la littérature française et la littérature anglaise. Ce serait plutôt le procès, ou mieux la défense et l'illustration du roman catholique.

L'affinité entre Mauriac et Greene, c'est, en effet, qu'ils sont tous deux catholiques, tous deux romanciers, et que cette vocation particulière n'est pas sans leur poser, à l'un et à l'autre, un certain nombre de questions. Certes, ils ne sont pas les premiers catholiques, ni les seuls qui écrivent des romans. L'histoire du roman catholique est déjà longue. Mais ce qui fait la difficulté, pour Mauriac comme pour Greene, c'est qu'ils ont une conscience aigüe de l'angoisse singulière de notre époque et qu'ils se demandent, l'un et l'autre,

si un roman contemporain peut être autre chose qu'un roman de notre angoisse. Ils répondent à cette question par l'affirmative. Mais alors, dans quelle mesure un pareil roman peut-il répondre aux exigences du catholicisme ? Ne risquons-nous pas, lecteurs aussi bien qu'auteurs, de nous complaire tellement à la description de notre angoisse que nous ne songions plus à la surmonter ?

Des moralistes, à Mauriac notamment, ne l'ont pas envoyé dire et il n'a cessé de leur répondre, de plaider pour lui-même, dans ces essais qui s'appellent *Dieu et Mammon, Souffrance et Bonheur du chrétien, La Pierre d'achoppement*. Sans doute, au cours d'un débat célèbre sur le roman catholique, Charles Du Bos dialoguant avec son ami Mauriac, avait-il conclu qu'il n'y a pas de problème du roman catholique, mais seulement un problème du romancier catholique. Tout est bien, pourvu que la source soit pure. Il faut donc travailler sans cesse à purifier la source. Mais la difficulté, pour avoir changé de terrain, n'en devient que plus redoutable car, si l'on peut, à la rigueur, répondre d'une œuvre écrite, qui donc oserait répondre de son propre cœur ? Mauriac ne se sent pas le cœur pur, et Graham Greene pas davantage.

Le roman est d'abord pour eux un moyen d'exprimer leurs propres angoisses, dut cette expression éveiller chez les autres des inquiétudes, soulever des questions qui, autrement, ne se seraient pas posées. Aussi je crois bien que leur véritable défense consiste à dire qu'ils sont des semeurs d'inquiétudes, car il n'est pas bon, pour un chrétien, de vivre dans la tranquillité d'une bonne conscience. Quoi qu'on pense de leurs vies qui, du reste, ne nous regardent pas, ou de leurs œuvres, il faut du moins reconnaître qu'ils prennent leur christianisme au sérieux. Ils en aperçoivent les formidables exigences et il ne leur échappe pas que leurs réponses sont pitoyablement insuffisantes.

Mais le lecteur lui-même, je veux dire le lecteur sourcilieux et pointilleux, de quel droit leur jetterait-il la pierre ? Répond-il lui-même à ces exigences, et même, dans bien des cas, les soupçonne-t-il seulement ? Le pire danger qui menace toute vie religieuse authentique, c'est l'habitude, le conformisme, et de ne pouvoir conserver sans cesse le sentiment aigu des réalités surnaturelles dont on se nourrit, et qui n'ont pas de commune mesure avec la vie de tous les jours, dans laquelle il faut bien cependant qu'elles s'insèrent.

Mauriac n'a pas assez de sarcasmes pour les bourgeois trop bien nourris et trop bien rentés qu'il met en scène, et qui se payent le luxe supplémentaire et rassurant de préoccupations religieuses. Mme Castagnède brûle de voir son fils épouser May Dupont-Gunther; mais, comme la jeune fille est protestante, la future belle-mère exigera pourtant qu'elle se convertisse avant de se marier avec Marcel. Je choisis cet exemple presque au hasard. Je pourrais aussi bien en citer dix autres. Le catholicisme de Mme Castagnède fait partie de sa situation sociale, comme sa voiture, ses revenus ou ses diamants. Et pourtant, Mme Castagnède, comme Mme de Blénanges, comme tant d'autres, est peut-être une sainte, maquillée en femme quelconque !

Il ne serait pas difficile de trouver que, pour Graham Greene aussi, le problème essentiel est de montrer comment le catholicisme s'insère dans la vie sociale sans en faire aussitôt éclater les cadres. A vrai dire, il ne conduit généralement pas sa démonstration à la manière de Mauriac. C'est qu'il n'a pas pris pour modèle la bourgeoisie de province en France; c'est que le catholicisme dont il nous entretient n'est pas une religion établie, mais une confession minoritaire et, hier encore, persécutée. On pourrait presque dire qu'à certains égards son œuvre s'insère dans les blancs de celle de Mauriac et que, en quelque façon, elle lui fournit une sorte de réponse.

C'est dans le petit peuple de Brighton que l'on rencontre des catholiques. Leur quartier est le plus deshérité de la ville. Quant au prêtre de *La Puissance et la Gloire*, il n'évoque que par antiphrase cette Puissance et cette Gloire, que détiennent ses mains indignes et humiliées. Le catholicisme est donc autre chose que la religion confortable et sans inquiétude des familles bourgeoises. Et le major Scobie, de *The Heart of the Matter*, ne découvrira les ineffables profondeurs du catholicisme qu'au fur et à mesure qu'il s'enfoncera dans le péché. Mais qui ne voit qu'ils disent tous deux, Mauriac et Greene, la même chose, qu'ils sont hantés tous deux par la même torturante question ? A savoir que cette Bonne Nouvelle, annoncée il y aura bientôt vingt siècles, tout se passe comme si elle n'avait jamais été prêchée. Elle gêne aussi peu que possible les ambitions matrimoniales de Mme Castagnède; elle n'empêche pas le Gamin d'être un abominable bandit, ni le major Scobie de sombrer dans le désespoir.

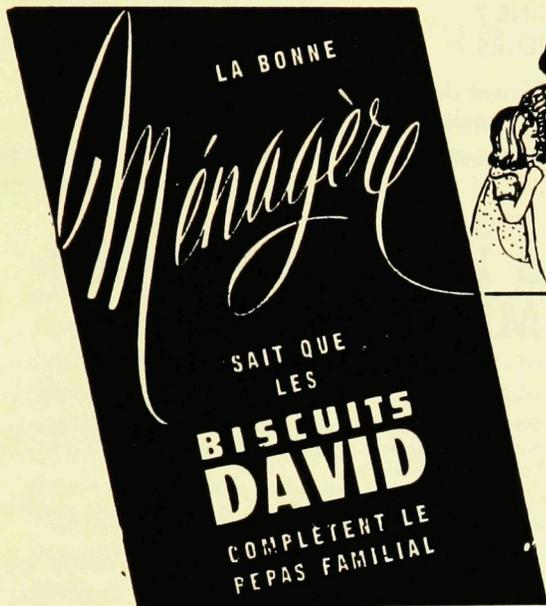
Mauriac et Greene semblent être les romanciers de l'impuissance apparente de Dieu. Il nous a envoyé son Fils unique qui est mort d'amour pour nous sauver et les cœurs ne sont pas changés. Tel est le scandale. Les uns

utilisent le christianisme au mieux de leurs intérêts; les autres l'ignorent purement et simplement; quelques-uns même le foulent aux pieds, sachant ce qu'ils font. Il nous introduit pourtant à un ordre de réalités qui n'a pas de commune mesure avec celles qui font notre vie quotidienne. Ce sont ces réalités que le romancier catholique cherche à rendre sensibles au cœur. L'expression est de Pascal, et je ne m'étonne pas que Graham Greene, à la fin de son étude sur Mauriac, parle de Pascal et dise que, si Pascal avait écrit des romans, ce sont sans doute des romans comme ceux de Mauriac qu'il eût écrits.

L'éloge peut sembler excessif, et pourtant il est certain que Mauriac et Greene s'inscrivent l'un et l'autre dans cette ligne apologétique dont la misère de l'homme sans Dieu est l'argument essentiel. On pourrait les nommer les romanciers de notre misère et il est très naturel que Mauriac ait été souvent accusé de jansénisme. Un romancier catholique peut-il et doit-il montrer autre chose que cette misère ? Ne risquons-nous pas de trouver dans ce spectacle même une délectation morose ? Mauriac s'est bien souvent posé la question et je sais que, lorsqu'il écoute certaine musique, celle de Mozart par exemple, il regrette parfois d'être comme emprisonné dans le monde de ses personnages.

Mais il n'y peut échapper, pas davantage, du reste, que Graham Greene, comme si la vocation essentielle du romancier catholique était de plonger dans ces abîmes. Je crois, pour ma part, qu'il en est bien ainsi. Il ne serait pas difficile de montrer que ce que j'écris de Mauriac et de Greene n'est pas moins vrai de Bernanos, quelle que soit la différence de climat entre ses romans et ceux des romanciers dont nous nous occupons en ce moment. C'est sans doute une loi du genre et l'exemple opposé de Claudel prouverait simplement que les règles de la poésie sont tout autres que celles du roman.

Si, en effet, le poète doit étendre son regard à la création entière, l'objet propre du romancier est la société des hommes entre eux. La nature peut lui servir de cadre, et nul n'excelle comme Mauriac, qui est aussi poète, à nous décrire une nature inquiétante, encore à demi païenne (et c'est là que je verrais volontiers, pour ma part, son jansénisme); mais la nature ne saurait constituer l'objet propre du roman. Le romancier, surtout le romancier français, est un moraliste. Ceci est, d'ailleurs, moins vrai du romancier anglais, fût-il Graham Greene. Mais pour lui aussi les rapports des hommes entre



•

**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

•

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE

LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

Que ferez-vous de vos fils ?

DES MÉDECINS ?
DES INGÉNIEURS ?

DES AVOCATS ?
DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Cela dépend naturellement de leurs talents, de leurs goûts,
des besoins de la société et de vos moyens.

Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour les **carrières économiques**,
n'hésitez pas, et dès la fin de leur cours classique ou de leur douzième scientifique,

envoyez-les à

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

A ceux qui peuvent se payer une formation universitaire, elle offre un COURS UNIVERSITAIRE.

Quatre à cinq années d'études conduisent à la **licence en sciences commerciales**, à la **licence en sciences actuarielles** et à la **licence en sciences comptables**, ce dernier titre donnant droit d'admission dans l'Institut des Comptables agréés (C.A.) de la Province.

Aux autres, elle offre un **COURS DE PRÉPARATION AUX AFFAIRES**, qui se donne le soir, permettant ainsi à l'étudiant d'acquérir la compétence nécessaire à son succès tout en gagnant sa vie.

DEMANDEZ NOTRE
PROSPECTUS GRATUIT

535, AVENUE VIGER,
MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE D'INGÉNIEURS — FONDÉE EN 1873

Le programme d'études prévoit la formation générale dans toutes les branches du **génie**
et l'orientation dans les spécialités suivantes :

**TRAVAUX PUBLICS - BÂTIMENTS; MÉCANIQUE - ÉLECTRICITÉ
MINES - GEOLOGIE; CHIMIE INDUSTRIELLE - METALLURGIE.**

Les élèves reçoivent à la fin du cours les diplômes d'ingénieur et de Bachelier ès **Sciences Appliquées** avec mention de l'option choisie.

Des études posts-universitaires peuvent être entreprises à la fin du cours régulier et conduire aux grades universitaires de Maître et de Docteur ès **Sciences Appliquées**.

Centre de recherches et laboratoires d'analyses.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, RUE SAINT-DENIS,

MONTRÉAL.

eux sont l'essentiel. Ces rapports sont viciés par le péché originel, et c'est pourquoi les romanciers catholiques ont volontiers une vision pessimiste du monde.

Si l'homme n'était cette créature misérable et déchue, la Rédemption n'aurait pas été nécessaire. C'est jusqu'au fond de notre déchéance que la grâce doit descendre pour nous trouver et c'est parce que Mauriac et Graham Greene aiment les âmes dont il nous entretiennent qu'ils les traitent avec une pareille cruauté. Nous voici au cœur même du sujet. Ce que Mauriac et Graham Greene ont en commun, c'est le souci des âmes et il est bien remarquable que, dans son étude sur Mauriac, Greene commence par dire que, dans la littérature anglaise depuis la mort d'Henry James, « un désastre s'est abattu sur le roman ». « Car, ajoute-t-il, depuis la mort de James, le roman anglais avait perdu le sens religieux et avec le sens religieux le sens de l'importance de l'acte humain. C'était comme si le monde de la fiction avait perdu une dimension : les personnages d'écrivains aussi distingués que Mrs. Virginia Woolf ou Mr. E.M. Forster se promenaient comme des figures de cartes à jouer à travers un monde aussi mince qu'une feuille de papier. » Ce qu'il admire par dessus tout chez Mauriac, c'est que ses personnages ont tous conservé leur dimension spirituelle, au point que l'on peut bien oublier l'intrigue accidentelle à propos de quoi ils nous sont présentés, mais non pas le personnage lui-même.

Comme tout créateur quand il fait de la critique, Graham Greene, parlant de Mauriac, ne peut qu'il ne nous parle aussi de lui-même et qu'il ne nous éclaire sur ses propres intentions en tant que romancier. Le ressort de la tragédie antique était le destin; le ressort du roman catholique, tel que le conçoivent et le pratiquent François Mauriac et Graham Greene, ne serait-il pas la vocation ? Elle est l'élément qui échappe au temps et sur quoi l'événement ne peut rien. La contrepartie de la vocation, c'est l'inclination naturelle, qui nous entraîne sur une pente presque fatale, tandis que la vocation est à contre-courant. Ceci est donné, et n'aliène pas pour autant notre liberté, ni n'empêche le jeu de la grâce. Et Graham Greene de faire cette remarque importante, qui ne vaut pas seulement pour Mauriac, mais pour lui-même : « Les événements des romans de M. Mauriac sont utilisés, non pour changer les caractères (combien peu, en vérité, sommes-nous changés par les événements; combien romantique et faux, en comparaison, est un livre comme le *Lord Jim* de Conrad), mais révéler les caractères —

les révéler graduellement avec une incomparable subtilité. » Et, quelques lignes plus haut, il cite ce texte de Mauriac : « Les êtres ne changent pas, c'est là la vérité dont on ne doute plus à mon âge; mais ils retournent souvent à l'inclination que, durant toute une vie, ils se sont épuisés à combattre. Ce qui ne signifie point qu'ils finissent toujours par céder au pire d'eux-mêmes : Dieu est la bonne tentation à laquelle beaucoup d'hommes succombent à la fin. »

C'est ainsi qu'un Péloueyre, qu'une Thérèse Desqueyroux nous sont peu à peu révélés, comme ils le sont, du reste, à eux-mêmes; et pareillement le prêtre de *La Puissance et la Gloire* ou le major Scobie. Le romancier nous tend un miroir où nous reconnaitre nous-mêmes. L'horreur que nous inspirent certains de ces personnages pourrait être bienfaisante, si nous savions les saluer comme Baudelaire saluait son « hypocrite lecteur », en leur disant : « Mon semblable, mon frère ». Car, si l'on ne peut se changer, on peut du moins se connaître. Mais la plupart des hommes préfèrent s'aveugler, et c'est pourquoi les romans de Mauriac ou ceux de Greene ont soulevé tant de colères pharisiennes qui, pour un observateur lucide, étaient d'ailleurs tristement révélatrices.

Le philosophe russe Nicolas Berdiaeff parlait un jour de « la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens. » Le message de François Mauriac et celui de Graham Greene, si différents qu'ils soient par ailleurs, tendent également à nous persuader de l'une et de l'autre. Mais cela va plus loin, car l'une est fonction de l'autre : ce qui fait l'indignité des chrétiens, c'est précisément l'éminente dignité du christianisme. Méconnaître celle-là, c'est méconnaître du même coup celle-ci. Il y a longtemps que le Christ, parlant du Pharisien et du Publicain, nous a dit ces choses. Mais il n'est jamais inutile de les répéter et de les illustrer. Peut-être est-ce la vocation propre des romanciers catholiques, surtout à une époque telle que la nôtre où les chrétiens sont obligés par l'événement à prendre une conscience de plus en plus aigüe de leur indignité personnelle pour y puiser le sentiment renouvelé de l'éminente dignité d'une foi dont ils sont devant le monde les répondants.

SCIENCES ET PHILOSOPHIE

Claude DELMAS.

Ravaisson meurt en 1900, Renouvier en 1903 et la même année Spencer. Hamelin meurt en 1907, Paulsen et Caird en 1908. Ravaisson était le successeur de Schelling, il était le prédécesseur de Bergson. Renouvier et Hamelin se rattachent, le premier à Kant, le second, influencé d'ailleurs fortement par Renouvier, à Hegel. Paulsen et Caird sont des représentants, l'un, d'un spiritualisme teinté par l'idée de vie, l'autre, d'un hégélianisme mêlé de kantisme.

En 1900 paraissent le premier volume des *Logische Untersuchungen* de Husserl, la *Traumsdeutung* de Freud; en 1901, Planck formule la théorie des Quanta. En 1902, Croce publie son esthétique, Meinong, *Ueber Annahmen*, Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, Schiller *Axioms as Postulates*; en 1903, Moore, *La réfutation de l'idéalisme*, Russell, *Les principes des mathématiques*. En 1905 Einstein formule la théorie de la relativité, James publie son fameux article, *La conscience existe-t-elle ?* En 1906, Duhem publie *La théorie physique*, 1907 est l'année de *L'évolution créatrice* de Bergson, et du *Pragmatisme*, de James. En 1908, Lénine publie *Le Matérialisme et l'empiriocriticisme*.

Ainsi nous voyons en ce début du XXe siècle s'amonceler des dates importantes pour l'évolution, et nous pourrions même dire, pour la révolution de la philosophie — et ceci en liaison étroite avec les travaux scientifiques. Sans doute le mouvement avait débuté auparavant, puisque *Les données immédiates de la conscience* sont de 1889 et les *Principes de Psychologie*, de James, de 1890, et sans doute aussi le premier quart du siècle nous fait assister à un retour offensif de quelques-unes des anciennes tendances. Il n'en reste pas moins que nous voyons un changement important et assez soudain. Et encore, ce mouvement nous paraît bien faible si l'on songe à ce que représentent la théorie de la mécanique ondulatoire, formulée en 1924

par Louis de Broglie, ou le principe d'incertitude, proclamé en 1927 par Heisenberg, on encore les travaux actuels de la physique nucléaire.

Au cours des années sur lesquelles nous réfléchissons, nous assistons, sous l'influence de la psychologie, de la critique des sciences, de l'élargissement des schèmes logiques, et d'une sorte d'écroulement de la logique aristotélicienne, à un assouplissement des doctrines, du rationalisme aussi bien que de l'empirisme. Assouplissement du rationalisme, qui ne fut jamais aussi ouvert qu'avec Brunschwig. Il ne s'agit plus en effet de formes stables données une fois pour toutes, mais de formes mouvantes, de relations subtiles construites par l'esprit au cours de son travail, et nous pourrions comparer sur ce point à la pensée de Brunschwig les idées de Paul Valéry. Une même affirmation de la subtilité des relations dans lesquelles se résoud l'œuvre du savant, accompagnée d'une insistance sur la discontinuité toute opposée à l'insistance classique sur la continuité, se voit dans la philosophie de Bachelard, qui complète d'ailleurs son rationalisme par des vues surrationalistes et nous montre une jonction profonde de l'homme et des éléments, pluralisant en quelque sorte des vues semblables à celles de Heidegger.

Que l'on ne se méprenne pas ! Il ne s'agit pas de considérations purement techniques, susceptibles de n'intéresser que des esprits passionnés de spéculations philosophiques. C'est notre esprit lui-même qui est en jeu, c'est notre vision du monde, et, même, ce sont tous les cadres de notre pensée qui s'infléchissent, sous la poussée de la science.

C'est sur ce thème que nous voudrions présenter quelques réflexions.

* * *

Si l'on se place au point de vue général de l'histoire de la science moderne, on peut dire que l'admirable épisode de la découverte de Neptune par Le Verrier, en 1846, a marqué comme le point culminant d'une certaine conception du but de la science : décrire tout l'univers par figures et par mouvements suivant le programme dressé par Descartes deux siècles auparavant. Se donner *a priori* le cadre de l'espace et du temps considéré en quelque sorte comme imposé par la nature des choses, représenter dans ce cadre l'ensemble de la nature par des points matériels ou des corps étendus susceptibles de se mouvoir ou de se déformer suivant les lois de la Mécanique, prévoir l'évolution de cet ensemble à partir de ces lois en admettant que les corps matériels exercent les uns sur les autres des interactions dont la forme

nous est révélée par l'expérience et dont le type est l'attraction universelle de Newton, telle paraissait être la tâche essentielle du savant. Et ce programme avait été rempli avec un succès de plus en plus marqué. L'étude des phénomènes mécaniques, élastiques, sonores, à la surface de la terre en apportait une pleine confirmation : la théorie des marées, celle des phénomènes capillaires développés par Laplace se soumettaient aux mêmes normes. Les phénomènes électriques paraissaient aussi susceptibles d'une interprétation analogue et, si tous les détails de cette interprétation n'apparaissaient encore clairement, le nom même d'électrodynamique donné depuis Ampère à toute une classe de phénomènes électro-magnétiques était en lui-même l'indication d'une tendance. Enfin, quelque trente ans avant la découverte de Le Verrier, Fresnel avait apporté des preuves décisives en faveur de la conception ondulatoire de la lumière suivant laquelle la lumière est la vibration d'un milieu très subtil, l'éther, qui remplit l'espace vide et pénètre tous les corps matériels : il importait peu, semblait-il, que ce milieu échappât entièrement à nos sens, puisqu'en admettant son existence et le dotant de propriétés élastiques convenables, on parvenait à retrouver, toujours par les lois de la Mécanique, les propriétés essentielles de la Lumière. Ceux mêmes qui, jusqu'à Fresnel, avaient préféré à la conception ondulatoire de la Lumière la représentation corpusculaire naguère patronnée par Newton ne doutaient pas un instant, eux non plus, que les propriétés de la Lumière ne fussent trouver leur interprétation dans les principes de la Dynamique.

Ce triomphe de l'interprétation mécanique de l'Univers physique avait tout naturellement conduit à l'idée du déterminisme absolu des phénomènes qui s'y déroulent. Les équations de la Mécanique nous apprennent en effet que si la position et la vitesse initiales de tous les corps d'un système isolé sont connues, le mouvement ultérieur du système est entièrement calculable si l'on connaît les forces qui s'exercent entre les corps. L'Univers apparaissait donc à l'esprit du savant comme un immense mécanisme évoluant inexorablement sous l'action des attractions ou répulsions de ses divers constituants.

De tout cet ensemble d'idées, la Mécanique céleste paraissait être, plus encore que les autres branches de la science, une merveilleuse illustration. Là, débarrassées des complications dues au frottement, les lois de la Dynamique s'appliquent dans toute leur simplicité et, si les calculs sont souvent fort compliqués à effectuer, cette complication est purement analytique et ne

porte aucunement sur les principes. De même qu'en regardant fonctionner une machine, on peut apercevoir par la pensée la présence d'un rouage qui n'est pas directement visible, de même en regardant fonctionner la machine céleste Le Verrier apercevait par les yeux de l'esprit une partie du mécanisme jusque là inaperçue : la planète Neptune. Nulle démonstration plus directe et plus frappante de l'exactitude du mécanisme universel ne pouvait être apportée.

Un siècle s'est écoulé depuis la découverte de Neptune. La science a pendant ce laps de temps progressé à pas de géant, elle a pénétré dans la nature intime de la matière, elle a établi l'exactitude de l'antique hypothèse atomique, elle a sondé les molécules et les atomes et a étendu ses investigations jusqu'à ce noyau de l'atome où se cachent d'immenses réserves d'énergie. Ces réserves inépuisables, elle sait aujourd'hui les utiliser. D'autre part les branches anciennes de la Mécanique et de la Physique (nous laissons ici volontairement de côté les sciences naturelles et biologiques) ont donné lieu à toutes sortes d'applications qui ont changé les conditions matérielles de la vie humaine. Enfin l'Astronomie, elle aussi, s'est renouvelée : cessant de regarder les astres comme de simples points lumineux sur la voûte céleste et de se borner à étudier leur mouvement, elle est parvenue, en faisant appel à toutes les données de la Physique et de la Chimie, à étudier leur constitution, leur état physique, la nature des corps qui les composent; par l'étude des nébuleuses, elle est arrivée à concevoir que l'Univers était encore infiniment plus grand qu'on ne le pensait auparavant.

Mais, au cours de ces progrès, les conceptions fondamentales qui avaient à ses débuts guidé la science moderne se sont peu à peu modifiées et assouplies. La théorie de la Relativité nous a appris que les notions d'espace et de temps ne sont pas si simples que nous l'imaginions et qu'elles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre. Les analyses d'Einstein nous ont ouvert sur ces questions des horizons nouveaux, elles ont conduit à une sorte d'union de l'espace et du temps et par voie de conséquence à une modification des lois de la Dynamique de Newton. La légitimité de cette modification, qui ne porte que sur les mouvements de vitesse comparable à celle de la lumière dans le vide et qui par suite n'intéresse pas la Mécanique céleste, a été confirmée par l'expérience dans le cas de particules très rapides. Etendant le champ d'application de la théorie de la Relativité, Einstein est parvenu ensuite à proposer une interprétation géométrique de la gravitation univer-

selle dont la véritable nature était restée depuis Newton totalement mystérieuse. La nouvelle théorie de la gravitation ne modifie pas les calculs classiques de la Mécanique céleste qui à ses yeux restent valables comme approximation suffisante, mais elle propose une explication séduisante de l'avance séculaire du périhélie de Mercure ou, du moins, de ce qui restait inexpliqué dans cette avance quand on avait tenu compte de toutes les perturbations. La théorie d'Einstein peut aussi prévoir d'autres phénomènes intéressants et ses prolongements ont permis d'interpréter la mystérieuse apparence de la récession des nébuleuses spirales. Bien que l'on ne puisse pas dire que les données astronomiques aient fourni jusqu'ici une confirmation complète des idées relativistes sur la gravitation, il est certain que les conceptions d'Einstein ont apporté sur le temps, sur l'espace et sur l'attraction universelle des vues toutes nouvelles.

Quelle que soit l'importance qu'ait eue dans la Physique contemporaine l'éclosion de la théorie de la Relativité, la portée d'une autre théorie, celle des Quanta, apparaît comme au moins aussi grande. Elle s'est imposée aux physiciens par les résultats expérimentaux qu'ils obtenaient dans le domaine atomique et elle a finalement montré que les idées anciennes relatives au mécanisme universel et au déterminisme devaient être assouplies. Au début des recherches sur la structure atomique de la matière, il avait semblé qu'elles allaient apporter aux conceptions du mécanisme universel une consécration éclatante. La théorie cinétique de la matière paraissait devoir ramener toutes les propriétés des corps aux mouvements d'innombrables particules, atomes ou molécules, obéissant aux lois de la Dynamique de Newton ou à celles d'Einstein, et c'était là pour les protagonistes du mécanisme universel un remarquable succès. Puis, quand les physiciens en arrivèrent à se figurer l'atome comme un système formé de particules, l'interprétation de diverses propriétés des atomes conduisit à adopter le modèle planétaire de Rutherford-Bohr (1913), déjà proposé en 1901 par Jean Perrin. Dans cette conception que les faits ont paru d'abord confirmer entièrement, l'atome serait une sorte de système solaire en miniature où des électrons-planètes tourneraient autour d'un noyau central chargé positivement jouant le rôle de soleil. Et l'on applique à l'atome des méthodes de calculs analogues à celles de la Mécanique céleste : il semblait que le théoricien de l'atome pouvait annoncer qu'à tel instant tel électron atomique passerait en tel point de sa trajectoire, tout comme l'astronome peut annoncer le passage d'une planète en tel point de la voûte céleste.

Mais c'est ici qu'intervint la théorie des Quanta. Il fallut assez longtemps pour en apercevoir toutes les conséquences et, alors que le travail capital de Planck sur le « rayonnement noir » date de 1900, ce fut seulement vers 1927, après l'éclosion de la Mécanique quantique et ondulatoire, après l'énoncé par Heisenberg des relations d'incertitude, après les analyses de Bohr à ce sujet, que l'on commença à apercevoir dans toute son étendue la révolution conceptuelle qui résultait finalement de la découverte du *quantum d'action*. Il est vrai que cette notion est apparue pour la première fois dans une théorie assez particulière de la Physique, puisqu'il s'agissait du problème de la répartition spectrale de l'énergie dans le rayonnement du corps noir. Une des idées à la fois des plus importantes et des plus troublantes qui découlait de la conception de Planck était celle d'une sorte de discontinuité générale et essentielle des processus naturels. Contrairement au vieil adage de Leibniz, la nature apparaissait soudain comme effectuant sans cesse des sauts, les transitions quantiques, où l'Action varie d'un quantum. La représentation traditionnelle des phénomènes par des équations différentielles s'en trouvait profondément ébranlée et avec elle la conception du déterminisme des faits observables qui, du point de vue mathématique, était fondée sur l'unicité des solutions des équations différentielles ou des dérivées partielles quand on connaît certaines données initiales. Partant de cette théorie, Niels Bohr a admis que les électrons atomiques ne peuvent posséder que des états stationnaires quantifiés, déterminés par des règles de quantification de l'Action où intervient la constante de Planck. L'atome peut passer brusquement d'un état stationnaire à un autre avec émission ou absorption d'un quantum de lumière. Quelle est la nature de ces transmissions quantiques ? Bohr affirma tout de suite que les transitions quantiques sont des processus entièrement discontinus qui transcendent complètement nos conceptions habituelles d'espace et de temps. Il ne peut donc être question de décrire ce processus, mais seulement de calculer la probabilité pour que tels d'entre eux se produisent dans l'unité de temps. Ces probabilités doivent être telles que pour les phénomènes observables microscopiquement et résultant chacun d'un nombre énorme de phénomènes quantiques élémentaires, on retrouve les lois classiques des phénomènes à grande échelle. Ainsi, c'est par l'intermédiaire des probabilités que peuvent être réconciliées les lois de la Physique classique à grande échelle avec l'existence des quanta et des transitions quantiques.

Alors s'est produite l'écllosion des mécaniques quantique et ondulatoire où le quantum de Planck joue un rôle essentiel. Elles ont permis de préciser la nature du dualisme onde-corpuscule et la manière dont doivent être calculées les probabilités des transitions quantiques discontinues. Ce calcul s'effectue en Mécanique ondulatoire par l'intermédiaire d'une fonction dont l'évolution dans l'espace au cours du temps est réglée par une équation du type ondulatoire. Il en résulte qu'entre chaque observation la probabilité évolue suivant des lois que l'on peut rattacher à l'image ondulatoire, tandis que les transitions quantiques et les manifestations observables qui en dérivent restent des processus essentiellement discontinus impossibles à décrire en termes d'espace et de temps. L'évolution des probabilités s'exprime par des équations aux dérivées partielles et reste soumise au déterminisme, mais les phénomènes observables eux-mêmes échappent à ce déterminisme parce que, dans une situation donnée, le physicien peut bien annoncer quels sont les phénomènes observables qui peuvent se produire et les valeurs de leurs probabilités respectives, mais il ne peut dire quel est celui de ces phénomènes possibles qui va réellement être observé.

Les inégalités d'incertitude énoncées par Heisenberg sont une conséquence de ces théories. Elles montrent que l'existence du quantum d'Action a pour effet de limiter la précision avec laquelle nous pouvons simultanément définir à un instant donné la localisation spatio-temporelle et l'état dynamique des corpuscules de l'échelle atomique. L'examen des problèmes difficiles soulevés par ces conceptions nouvelles suggère que le cadre de l'espace et du temps employé par la Physique classique a sans doute seulement une valeur statistique et n'est exactement adapté qu'à la description des phénomènes à grande échelle.

Plus on y réfléchit, plus le rôle du quantum d'Action dans la nature apparaît comme essentiel. C'est lui qui, en introduisant un élément de discontinuité, permet l'existence et la stabilité des édifices atomiques et par suite de la matière. C'est lui qui, en limitant nos possibilités de mesure, nous permet d'employer tour à tour et sans contradictions les concepts d'onde et de corpuscule. C'est enfin lui qui, en nous conduisant à introduire des énoncés de probabilité, nous a forcés à abandonner à cette échelle nos idées classiques sur le déterminisme et la causalité et à douter de la validité de nos notions habituelles d'espace et de temps. Toute la structure du monde matérielle repose sur lui. Son apparition dans la science y a produit une

révolution conceptuelle dont nous ne mesurons pas encore toute l'importance, mais qui, dépassant de beaucoup celle qu'avait réalisée la théorie de la Relativité, constitue l'un des plus importants tournants de la pensée humaine.

Sans doute les phénomènes qui se déroulent à l'échelle humaine, ou à plus forte raison ceux de l'échelle astronomique, sont-ils toujours des processus statistiques où intervient un nombre immense d'actes quantiques élémentaires, et sans doute les incertitudes quantiques perdent-elles là toute importance. Mais le mécanisme universel et le déterminisme ne restent exacts qu'à titre d'approximations macroscopiques.

On saisit sans peine les répercussions philosophiques de ces découvertes.

Après la période d'euphorie que l'usage de la raison donna à l'esprit au cours du XIXe siècle, voici venir, même pour les rationalistes, le temps des incertitudes et peut-être des repentirs... De toute façon, le scientisme, lui, est mort... De nos jours, les plus fidèles cartésiens se voient obligés d'apprécier avec plus de réserve la méthode et ses conséquences. Pour Léon Brunschwig la difficulté du cartésianisme, c'est de justifier une science qui ayant sa valeur intrinsèque dans sa conformité stricte à l'ordre de la pensée puisse s'appliquer d'une façon directe à un univers complètement dépourvu de pensée. Il y a là, en effet, une contradiction interne, et si une méthode inspirée des mathématiques en arrive à ce point d'irréalité, c'est que « dans le domaine mathématique... l'homme invente d'abord le problème dont il se propose de chercher la solution ». Brunschwig prévoyait-il le sens quasi-religieux qu'il est maintenant permis de trouver dans ses paroles ? Pensait-il que, constatant les défauts de la pensée cartésienne, il inciterait les hommes à remettre en question les modes de leur raison ? Jean Laporte, autre cartésien, s'évertue à montrer que chez Descartes la raison n'est pas une faculté totalitaire, et accepte que des domaines lui échappent. Il y aurait donc une différence énorme entre Descartes et sa postérité, et Descartes ne serait pas responsable des excès du cartésianisme. Que font les non-cartésiens ? Heidegger dénonce « l'abstraction » de la pensée cartésienne. Plus précis et plus polémique, Karl Jaspers voit en Descartes « l'exemple magnifique de l'influence historique d'une pensée qui n'envisage qu'un seul côté des choses ». Pour Emile Bréhier, le « cogito » postule une distinction entre la pensée et l'être, donc une dissociation de la personnalité. Tous les philosophes modernes se rejoignent pour mettre en question la valeur du cartésianisme.

Mais c'est notre vie qui est en jeu, le débat ne se situe plus dans le

champ clos de l'intelligence théorique, il comporte des sanctions dans la chair et dans l'esprit, il met en cause les termes mêmes de notre condition et ses rapports avec le monde... Certains philosophes ne sont que des exégètes et des commentateurs qui n'osent pas bousculer la scolastique qu'ils étudient. Puissent-ils être convaincus d'impuissance, et l'esprit humain, portant son effort sur les textes sclérosés d'une révolution dépassée, concevoir une révélation égale et de sens contraire à celle qui naquit en 1619, au cours d'une nuit d'extase.

Bien entendu, une telle révolution, ne visant à rien moins qu'à retourner un processus de pensée plus de trois fois séculaire, ne peut d'abord se manifester qu'avec prudence, quelque contradiction qu'il y ait entre la prudence et la volonté révolutionnaire. Bien que la direction sur laquelle nous devons nous avancer soit assez nette, nous ne pouvons pas faire abstraction de ce qu'il faut abandonner. Le savant moderne a accepté l'inconnaissable, il admet des limites à la raison humaine. Voici ce qu'écrivit Louis de Broglie en préface au livre de Pierre Vendryès, *Vie et Probabilité* s

« Le premier point que je signalerai est la conception particulière que l'auteur du livre se fait du hasard. Cette conception paraît très éloignée de celle que se faisaient autrefois les physico-mathématiciens de l'école déterministe selon laquelle le hasard ne serait en quelque sorte qu'une apparence due à notre incapacité d'analyser complètement les causes trop faibles, trop nombreuses ou trop complexes et d'en tenir compte exactement. Le hasard, d'après l'auteur, résulterait au contraire d'une sorte de rupture de la causalité permettant à plusieurs éventualités de se produire indifféremment sans qu'il soit possible de leur attribuer davantage que des probabilités respectives. Ce serait là le hasard véritable, le hasard pur, celui qui n'est pas dû à notre ignorance ou à notre incapacité de prévoir, mais bien à la nature même des choses, car il est certain que la physique atomique contemporaine, en abandonnant la notion de déterminisme intégral et en introduisant les incertitudes de Heisenberg, s'est orientée vers cette conception non-déterministe du hasard et cette convergence de conclusions obtenues en suivant des voies très différentes et dignes de remarque. »

Il existerait un principe intérieur d'ordre, à la fois infra-matériel et infra-conscient, se localisant dans les arcanes de la chair et de la matière, et répugnant au déterminisme.

Etudiant les notions de hasard et d'espace en fonction de l'ébranlement provoqué par les découvertes récentes en ce qui concerne la structure de l'atome, Pierre Vendryès considère l'espace comme l'abstraction intellectuelle d'une réalité plus dynamique et totale, qu'il appelle « champ de force ». Selon lui, le concept d'espace a été abstrait d'une réalité plus ample et plus profonde, précisément ce « champ de force ». Toute science du champ de force fait appel à des concepts géométriques et à des concepts dynamiques; or en faisant abstraction des éléments dynamiques, l'homme s'est enfermé dans des visions purement géométriques. N'est-ce pas un nouvel exemple d'une dissociation de la vie, d'une séparation entre la vie et l'esprit ?

Par l'effort de quelques savants, les cadres intellectuels de la vie contemporaine s'infléchissent et vacillent. La science retrouve le sens du dynamisme que des cartésiens soucieux d'abord de géométrie statique lui avaient enlevé. Mais il faut aller plus loin, ne pas se contenter de décrire la situation due à notre incapacité d'analyser complètement les causes trop faibles, trop présente. Les voix des savants s'élèvent pour exiger un tel effort. Pierre Vendryès lui-même écrit : « Un jour ou l'autre l'humanité finira bien par extraire de ses diverses sciences la philosophie dont elle ne peut se passer. » Mais celui qui peut jouer un rôle comparable à celui de Descartes, c'est Louis de Broglie, pour qui toute découverte scientifique ne se réduit pas à un ensemble d'équations, mais comporte des conséquences philosophiques, Louis de Broglie, qui nous met en présence de la puissance de renouvellement spirituel incluse dans la science moderne.

Deux grandes aventures ont tenté l'esprit philosophique : l'aventure de la Genèse, où Dieu se spatialisa, l'aventure du cartésianisme, où l'homme spatialisa sa raison et son action. Aujourd'hui l'homme, qui s'est toujours senti angoissé d'être situé entre deux néants, l'un à sa naissance, l'autre à sa mort, a conscience de l'inconnaissable. Toutes les questions sont « vraies », puisqu'elles sont un reflet d'un mystère situé dans les arcanes les plus secrètes de notre existence. Peut-être aussi sont-elles toutes relatives à un moment de la durée, à un endroit de l'espace, à un état particulier du mécanisme d'adaptation au monde macrophysique dans lequel nous sommes lorsque ces questions s'imposent à nous sans que nous puissions formuler une réponse ?...

* * *

Et la physique atomique n'est pas la seule science à nous donner le

prétexte de telles réflexions ! Ce que nous apporte la biologie n'est pas moins important. Les premières mutations expérimentales, du moins les premières qui aient été enregistrées dans des conditions tout à fait satisfaisantes de contrôle, ont été obtenues en 1927 chez la *Drosophile* par le généticien américain H.J. Muller. Elles étaient provoquées par l'action des rayons X; dans certaines lignées soumises au rayonnement le nombre des mutations se montrait jusqu'à cent cinquante fois plus élevé que dans les lignées témoins. Il est superflu d'insister sur l'importance philosophique de cette découverte : elle égale celle de la désintégration de l'atome. S'il est exact, comme le pensent aujourd'hui la plupart des biologistes, que les mutations représentent les véritables matériaux des transformations évolutives, on peut dire sans outrance que l'œuvre de Muller a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la vie : l'ère du transformisme expérimental. Depuis 1927, l'homme, jusque là simple spectateur des changements organiques, sait concourir à leur réalisation : il stimule, il accélère la marche de la nature, et, par la vertu de sa technique, il influe sur le processus dont sa propre espèce est originaire.

L'une des notions essentielles qui se dégagent de la Génétique est la discontinuité de la substance héréditaire. Que l'unité héréditaire soit représentée par le chromosome ou par le gène, on doit convenir que la conception actuelle de l'hérédité est bien une conception micromériste, pour employer le terme par lequel Yves Delage, dans son ouvrage classique sur l'Hérédité, désignait la sorte de théories qui décomposent ainsi le patrimoine héréditaire en particules élémentaires. La conception unitaire de la cellule a été infirmée par les faits. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme touchant les grands problèmes de l'hérédité, du développement, de l'évolution, on est contraint d'admettre que la cellule présente une constitution hétérogène et, à bien des égards, particulière. Dès maintenant elle apparaît comme n'étant pas l'unité dernière de la vie, puisqu'on y discerne des éléments, des unités, qui, comme elle, se montrent capables de se reproduire tout en se maintenant identiques à soi-même, c'est-à-dire des particules douées de continuité génétique. C'est là une des principales conclusions de l'œuvre accomplie, en ces dernières années, par les cytologistes et les généticiens. Et il n'est pas jusqu'au vieux problème de la génération spontanée qui ne vienne d'être repris par des savants russes, Mitchourine, Lyssenko, Krylov — avec, toutefois, la soumission des recherches scientifiques aux vérités « officielles » et aux dogmes marxistes. Si ardue qu'apparaisse l'exploration de ce nouveau

domaine — les particules infra-cellulaires — on peut prévoir quelle sera la grande besogne du prochain demi-siècle. C'est là, dans cette zone étroite, que résident nos « terres australes », comme disait, au XVIII^e siècle, le naturaliste-philosophe Charles Bonnet en parlant des animalcules des infusions. C'est là que jouent les mécanismes biologiques essentiels; c'est à ce niveau qu'apparaissent, qu'émergent les propriétés vitales et, avant toute autre puisqu'elle est la condition de toutes les autres, la faculté d'assimilation et d'autoreproduction. A la fin du siècle dernier, nous pensions avoir atteint par la cellule et la bactérie le dernier échelon de l'échelle organique; mais nous comprenons aujourd'hui que nous n'en étions qu'à l'avant-dernier. Cette fois, nous ne pouvons guère douter que nous ne soyons au terme de l'analyse, car, à descendre plus bas, nous rejoindrions la molécule inerte.

En considérant les dimensions de ces ultimes unités douées de continuité génétique, on peut se demander si, à leur niveau, les relations d'indétermination ne deviennent pas valables : il en résulterait que le microbiologiste, comme le microphysicien, aurait affaire à une imprévisibilité essentielle. Ceci nous amène, une fois de plus, au seuil de la philosophie.

Car, précisément, les systèmes philosophiques sur lesquels nous vivons, en fonction desquels travaille notre pensée, ont été édifiés à une époque antérieure aux découvertes fondamentales des sciences. Certes, on ne peut reprocher à des hommes d'avoir vécu en leur temps, et ce n'est pas formuler un reproche à l'égard d'un Descartes que constater que sa vision du monde, vraie peut-être au début du XVII^e siècle, ne l'est plus aujourd'hui, alors que les savants modernes ont percé le secret le plus intime de la matière, sont parvenus jusqu'aux parcelles les plus infimes de nous-mêmes. C'est par son levier de géométrie que Descartes a bouleversé la scolastique. Il se pourrait fort que toute la philosophie fût à son tour bouleversée par les physiciens et les biologistes. Un monde nouveau s'ouvrirait alors devant nous, un monde qui ne serait plus un cosmos statique, mais une cosmogénèse. Il est déjà net que la philosophie moderne tend à se dégager des vues générales sur l'esprit et sur les choses, pour aller, aussi loin que le permettent les recherches positives, dans le détail de la structure des êtres. Cette recherche de la positivité et de l'efficacité est une conséquence de cette révolution qui, depuis un demi-siècle, a transformé toutes les sciences moins par addition de connaissances nouvelles que par un changement total d'inspiration. L'esprit ne se définit pas dans l'abstraction, mais dans son activité concrète et effec-

tive. Il faut rétablir un équilibre entre les données positives et les structures mentales. Toutefois, comme l'objet de la philosophie est toujours l'esprit, il faut remarquer que la philosophie des sciences a des sens différents suivant les niveaux. Quand il s'agit des sciences mathématiques et des sciences de la matière brute, son centre d'intérêt n'est point dans l'objet des sciences mais dans l'invention des procédés qu'emploie l'esprit pour connaître et assimiler ces objets. Quand il s'agit, à l'inverse, des sciences humaines, elle vise au contraire spécialement l'objet de ces sciences, qui est l'homme lui-même agissant. Le cas de la philosophie biologique est intermédiaire : comme être vivant, l'homme se connaît indivisément comme objet et comme sujet. Et pourtant, en ce qui concerne la philosophie des sciences de la matière, il ne s'agit pas seulement des différentes formes du raisonnement, puisque précisément les découvertes récentes de ces sciences ont modifié de fond en comble ce que nous savions de la structure même de la matière. Au-delà des formes du raisonnement, il s'agit maintenant des fondements de l'Univers — et, par les travaux des biologistes, des fondements de notre être. Le jour où la philosophie se sera hissée jusqu'à cette unité, elle aura fait face à sa tâche essentielle, qui n'est pas tant d'édifier des systèmes particuliers que d'intégrer nos structures mentales dans les structures matérielles.

* * *

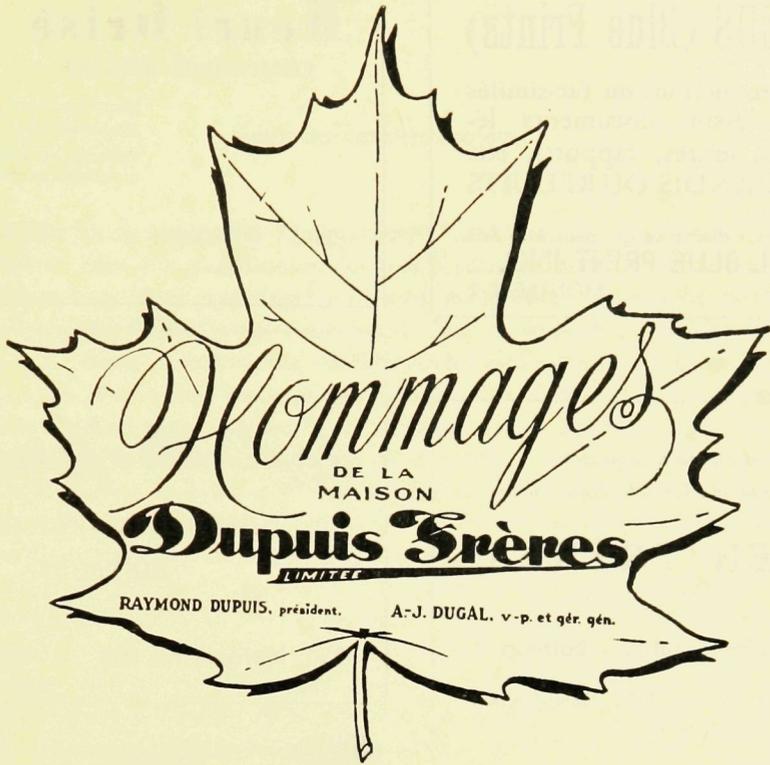
Mais là n'est pas le seul problème.

Il est certain que les hommes ont affermi plus vite et plus complètement leur maîtrise que leur connaissance de la planète. Plus exactement leur puissance d'action, fondée sur les progrès des sciences de la matière et des techniques, s'est développée beaucoup plus rapidement que les lumières sur l'humain qui eussent permis de la contrôler et d'en faire un plus raisonnable usage. Ce hiatus entre la science des choses et celle des hommes ne laisse pas d'être inquiétant : nous savons désintégrer l'atome et ne sommes guère capables de résorber le chômage. Les sciences humaines restent étonnamment en retard, et de ce décalage résulte la confusion du temps présent, qui est à l'origine de nos maux. Sans doute ne doit-on pas négliger des faits comme l'irruption sur la scène de l'histoire de centaines de millions d'Extrêmes-Orientaux, comme la naissance d'une conscience planétaire, la scission du monde en deux blocs, l'élargissement de l'histoire aux dimensions du monde. Mais, si l'on va jusqu'au fond des choses, c'est au retard des sciences humaines que l'on doit imputer la plus grande part de la responsabilité de cet état de choses.

Au carrefour des techniques et des philosophies, une science nous semble particulièrement bien placée pour justifier notre espérance de pouvoir combler, quelque jour, ce dangereux hiatus : la géographie humaine. Renonçant à l'aventure philosophique d'une géographie générale érigée en connaissance suprême du comportement des groupes humains, le géographe s'attache à ces objets parfaitement définis que sont les organisations régionales élaborées par l'homme-habitant sur la planète. Tâche difficile, puisque la géographie doit réduire en termes personnels des apports venus de tous les horizons des sciences naturelles et des sciences humaines. Tâche scientifique, et qui sort des strictes constatations de la vieille géographie-inventaire, puisqu'il s'agit de reconstituer des mécanismes singulièrement compliqués et que l'on peut garder l'espoir que les régions géographiques pourraient bien, en définitive, se grouper en quelques types caractéristiques et permettre des confrontations suggestives. Tâche utile, parce que la connaissance des constructions régionales, dont les plus agissantes sont aujourd'hui les groupements nationaux, doit nous fournir quelques clefs des problèmes qui importent de plus en plus rigoureusement à la paix du monde.

Mais, là aussi, les savants se sont libérés du glacial déterminisme cartésien et, après avoir démontré la relativité des causes géographiques et l'intervention directrice de l'homme, ont projeté sur des questions comme les milieux, les genres de vie, les régions, la vie économique, etc., des lumières absolument nouvelles. Une étonnante imbrication de tendances profondes héritées et transmises, de poussées intérieures dues aux variations du potentiel démographique, d'influences et de sollicitations plus ou moins largement reçues, d'un passé conservé et parfois lourdement marqué jusque dans le paysage naturel, avec tous les éléments du cadre physique et le perpétuel bouillonnement, malaisément dirigé, de la vie animale et végétale, voilà le milieu géographique. On comprend qu'il soit difficile d'y discerner des relations causales susceptibles d'être généralisées. Et ce n'est pas d'un mince intérêt que de constater que le géographe rejoint ici le biologiste et le microphysicien. De l'atome aux grandes régions du globe, tous les phénomènes sont maintenant étudiés sous une optique nouvelle, depuis que l'on a compris que rien ne s'enchaîne comme le prévoient les équations cartésiennes.

D'une part l'expérience permet de découvrir et d'analyser un nombre croissant de phénomènes; d'autre part la théorie sert à relier et à rassembler dans un système cohérent les faits déjà connus et à guider la recherche expé-



RAYMOND DUPUIS, président. A-J. DUGAL, v.-p. et gér. gén.



J. RENE OUIMET **LIMITÉE**
LIMITED

DISTRIBUTEURS EN GROS: FROMAGE, MAYONNAISE, VIANDES EN CONSERVES — WHOLESALE DISTRIBUTORS: CHEESE, MAYONNAISE, CANNED MEATS

QUEBEC

Tél. 5854

TROIS-RIVIERES

Tél. 5574-J

RIMOUSKI

Tél. 4314

FARNHAM

Tél. 2474

BUREAU-CHEF — HEAD OFFICE

4855, BOYER — MONTREAL

Falkirk 3021

CHICOUTIMI

CURSALES :

Impressions

BLEUS (Blue Prints)

et
Reproductions ou fac-similés
de dessins, documents lé-
gaux, lettres, rapports, etc.
AGRANDIS OU REDUITS

Appelez Un. 6-7931

et nous vous dirons ce qui peut être fait

MONTREAL BLUE PRINT INC.

1226, rue Université

MONTREAL 2

La plus importante maison des
Arts Graphiques du Canada Français

THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Editeurs

DUpont * 5781

8125, Saint-Laurent

Montréal-14

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers
devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont
basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

Henri Grisé

- COMPAGNIE LIMITÉE -

Manufacturiers - Imprimeurs
Articles en Cuir pour réclame

J. O. Gendron

GÉR. - MGR.

ST-CÉSAIRE, P.Q.

Téléphone No. 1

Laplanche & Langevin

IMPRIMEURS — GRAVEURS

EDITEURS

334, Notre-Dame Est - Plateau 8025

DORURE ARGENTURE

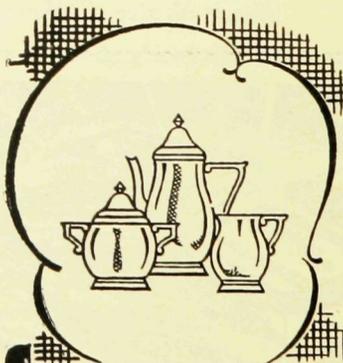
Pour la réparation de
vos argenteries con-
sultez une maison res-
ponsable.

35 années
d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans
pour la maison
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775

987, St-Laurent
Montréal



J. Henri Achim

CLICHÉS

- POUR
- CATALOGUES
 - JOURNAUX
 - ANNONCES
 - REVUES

LA PHOTOGRAVURE

NATIONALE

*Nouvelle
adresse*

FA. 7583*

2700 rue RACHEL E., MONTRÉAL

rimentale en en prévoyant de nouveaux. C'est bien cela : les théories nous apportent une sorte d'explication des faits observés et nous permettent de les comprendre, au sens étymologique du mot, comprendre, qui signifie embrasser, saisir par l'intelligence, faire entrer dans un ensemble. Pendant longtemps la science si exactement vérifiée par les mouvements des astres et des projectiles, c'est-à-dire la mécanique classique, a servi de base aux théories du XIXème siècle; l'on se tenait pour satisfait quand on avait apporté aux faits expérimentaux une explication de ce genre. Il en est encore de même, en réalité, mais ce n'est plus à la mécanique classique que l'on s'adresse. Tout le décor explicatif a changé. On admettait un déterminisme rigoureux, il n'est plus assuré que pour une probabilité qui tend à s'évanouir pour certains phénomènes élémentaires. On pensait qu'en se faisant une image d'un phénomène, il fallait exclure toute autre image qui contredirait la première; on est en droit maintenant d'envisager deux images presque opposées, que l'on appelle complémentaires, en prenant seulement certaines précautions pour qu'elles ne se heurtent pas de front. C'est donc une véritable révolution de la pensée qui s'est opérée depuis vingt ans; elle atteint tous les domaines puisqu'elle tient à la base de la notion d'explication. C'est un bouleversement général, il nous a entraînés si loin que nous avons changé d'horizon et atteint des perspectives nouvelles qui plongent en partie dans les brumes de la métaphysique. C'est ce qu'il y a de plus grave, c'est que le déterminisme absolu, souvent regardé comme le fondement même de la pensée scientifique, se trouve en échec. La liaison de l'antécédent au conséquent n'est plus assurée par la suite de solides chaînons que l'on n'apercevait, certes, pas tous, mais dont l'existence était considérée comme certaine et indispensable. Il apparaît seulement, pour les remplacer, une probabilité, rassurante dans le cas du mouvement d'un essaim nombreux de faits, mais qui tend à s'effacer et même à disparaître lorsqu'on n'en considère plus que quelques-uns.

Une sorte de jeu, assez étendu, s'introduit dans l'articulation des événements; on a été jusqu'à parler du libre arbitre de la matière, et l'incertitude est devenue un principe. Etrange incertitude, dont on peut calculer les limites, mais dont on sait également qu'elles sont infranchissables ! Tout cela n'est pas une imperfection du nouveau système, mais son essence même; déjà les jeunes savants s'exercent à penser ainsi et n'en sont pas embarrassés.

Les partisans du déterminisme, cependant, s'ils ont été chassés de plu-

sieurs positions importantes et s'ils ne peuvent plus prétendre que la base et la structure des raisonnements de la science moderne font corps avec leur doctrine, peuvent encore se défendre. Rien n'empêche absolument de penser qu'une liaison rigide existe entre la suite des événements; mais l'endroit où l'on saisirait cette liaison est devenu une sorte de zone interdite, que les théoriciens d'aujourd'hui refusent à considérer, parce qu'ils croient savoir que toute tentative de ce genre est condamnée d'avance. La satisfaction des déterministes, autrefois si triomphante, est devenue assez platonique; leur défense s'est retranchée dans l'attitude, inattaquable du reste, d'un acte de foi — Julien Benda nous l'avouait encore il y a quelques jours.

* * *

Nous voudrions en terminant évoquer deux conversations récentes que nous eûmes avec deux des savants les plus éminents de l'heure, et fort dissemblables l'un de l'autre : Louis de Broglie et le chirurgien René Leriche. A l'un et à l'autre, nous avons posé cette question de la ruine de l'édifice cartésien, et, qui plus est, ruine de certains des postulats fondamentaux du cartésianisme. L'un et l'autre se sont rejoints dans les réponses qu'ils nous ont données : on ne saurait, maintenant, axer notre vision du monde sur les principes posés par Descartes, car ces principes n'ont pas résisté à l'ébranlement apporté par la science moderne. Le monde de l'ère atomique n'est pas celui qui se réduisait à quelques équations. Mais ils se sont rejoints sur un autre point : la méthode cartésienne reste toujours valable, car elle consiste, au fond, dans une honnêteté de l'esprit, dans une attitude en face des problèmes à étudier. Et c'est peut-être cela qui restera du cartésianisme, une attitude de l'homme en face des problèmes que découvre son esprit. Plus que jamais l'honnêteté de l'esprit est indispensable, en face d'un monde dont nous perçons chaque jour davantage les secrets.

ANDRÉ GIDE, DRÔLE D'ÉPOUX

REX DESMARCHAIS

Les éditions *Ides et Calendes* de Neuchâtel (Suisse) ont publié récemment une plaquette posthume d'André Gide. Ce mince volume de 120 pages, imprimées en caractères assez gros, s'intitule : "Et nunc manet in te". Comme toujours (ou presque), lorsqu'il s'agit d'un texte inédit de Gide, les éditeurs ont soigné la typographie et présenté une édition de goût. Ils ont bien fait : la prose de Gide, si curieuse et particulière, mérite des soins attentifs. C'est une prose très réfléchie et étudiée : elle dédaigne le relâchement moderne et reproduit, sans effort trop sensible, les élégances du style XVIII^e siècle. Ce parfum d'archaïsme chez un écrivain contemporain est assez agréable. C'est une rareté dont le charme, précisément, tient à son exception. En général, les écrivains d'aujourd'hui sont peu soucieux de l'expression travaillée : ils écrivent comme ça leur vient à l'esprit. Il suffit de lire quelques bons ouvrages du XVIII^e siècle, notamment le *Port-Royal* de Racine, pour voir combien le style de Gide est artificiel et fabriqué. Par curiosité, lisons d'affilée, par exemple, *La Princesse de Clèves* et *La Porte étroite*. Je crois que l'expérience sera concluante. Il ne s'agit pas de diminuer la valeur de Gide, mais de la situer, avec une justesse approximative, dans l'ensemble de la littérature française.

Quelqu'un m'a demandé si je trouvais "naturel" le style de Gide. J'ai osé répondre : "Oui", au scandale de mon interlocuteur. Naturel n'a rien de commun avec spontané et primesautier. Il est naturel qu'un esprit incertain et une conscience inquiète s'expriment d'une manière spéciale. Ce qui est naturel pour un être, c'est de vivre, de penser et d'écrire (s'il est écrivain) *en conformité* avec sa nature propre. Il ne faut pas confondre "naturel" avec ce que nous appelons "normal". Le vrai naturel d'un être et ce qui est considéré normal par son milieu et son temps ne sont pas toujours d'accord.

Le drame de Gide, il me semble, c'est d'être né protestant dans une société catholique; surtout d'avoir été homosexuel dans une société hétéro-

sexuelle. A une autre époque et dans une autre civilisation, je me figure que les ouvrages de Gide eussent été autres qu'ils sont.

Le texte de Gide "Et nunc manet in te" ne peut intéresser que les familiers de son œuvre. Et il sera loin de satisfaire ces derniers. Une confession ne saurait être satisfaisante que complète — en supposant que la confession vraiment complète soit chose possible. Mais la confession de Gide pêche par tant de réticences et d'omissions ! Son adresse et ses excuses dissimulées ne réussissent guère à donner le change. Ici, comme ailleurs, le fervent de la vérité totale reste sur sa faim. L'habileté de l'expression et le charme des tournures voilent mal le vide essentiel. C'est un texte littéraire, de charmantes pages... Les lecteurs de Gide attendaient, espéraient davantage. Sans doute demandaient-ils trop.

Gide esquisse le portrait de sa femme, Madeleine. Ce n'est qu'une esquisse et non un portrait. Il est rare que le modèle se voit exactement comme le voit son peintre. L'ébauche de "Et nunc manet in te" est loin de donner une image suffisamment nette et éclairée de Mme André Gide. A la lecture de ces pages, tout au plus entrevoyons-nous des lueurs du drame que cette femme a dû vivre au long d'interminables années. Il nous est permis d'imaginer son humiliation secrète, son silencieux désespoir, ses larmes discrètes..

Cependant, "Et nunc manet in te" apporte des aperçus significatifs sur la nature et la qualité de la sincérité gidiennne. C'est une sincérité calculée, adroitement calculée, la sincérité d'un homme de lettres désireux de proposer à la postérité une image de lui originale et pleine d'intérêt. Gide connaît à fond la psychologie de l'homme de lettres. Par la bouche d'une de ses héroïnes, il en a donné une excellente définition dans *Les faux-monnayeurs*, lorsque lady Griffith dit en souriant à l'écrivain Robert Passavant : "Vous avez toutes les qualités de l'homme de lettres : vous êtes vaniteux, hypocrite, ambitieux, versatile, égoïste...".

Il y a bien des années, André Gide s'est fait une réputation de courage audacieux et de grande sincérité en se déclarant ouvertement homosexuel, en se montrant satisfait de l'être et en revendiquant pour ses semblables le droit de vivre leur vie dans la société. Qu'on se rappelle "Si le grain ne meurt", "Corydon", de nombreux passages du *Journal* (même celui des dernières années).

"Et nunc manet in te" ne nous apprend rien de vraiment neuf et d'essentiel sur les relations morales entre les époux Gide. Lorsqu'il parle de sa femme, Gide est aussi prudent qu'habile. Il a bien soin de ne pas la noircir, de lui attribuer de belles et touchantes qualités. Il laisse entendre qu'elle a souffert et, qu'incidemment, il lui est arrivé de s'indigner. Mais il glisse sans appuyer. On sent qu'ici la sincérité gidienne est loin d'être entière, qu'elle est insuffisante. Ce qu'il faudrait, pour juger ce drame conjugal, c'est un journal intime ou des confidences de Mme Gide.

En somme, le texte posthume qu'on nous offre aujourd'hui ne contribue guère à faire connaître mieux Mme Gide et à nous éclairer sur son état d'âme et ses réactions devant la conduite de son mari. Certaines allusions, certains faits rapportés par l'écrivain nous permettent de croire qu'elle prisait peu l'homosexualité et la sincérité littéraire de Gide. Le contraire serait assez étonnant. Au témoignage même de son époux, Madeleine était une femme belle d'intelligence pénétrante et de sensibilité profonde.

Une question, la question essentielle, il me semble, demeure toujours sans réponse après la lecture de "Et nunc..." : " Pourquoi Gide, qui se savait homosexuel et qui n'éprouvait aucune inclination sensuelle pour la femme, pourquoi Gide a-t-il épousé sa cousine Madeleine ?". Mariage d'intérêt ? Non, sans doute. Je crois qu'il était plus riche que sa cousine. Par ailleurs, il ne paraît pas avoir jamais appartenu à cette race d'hommes assez lâches pour chercher un paravent à leurs mœurs spéciales. J'inclinerais plutôt à penser que Gide, jeune homme, a réellement cru que le mariage avec une femme qu'il estimait et admirait l'aiderait à devenir un hétérosexuel. Puis, les années passant et les illusions de jeunesse mortes, il prit son parti de ses mœurs et même il s'en fit un panache littéraire. Toutefois, je suis à peu près sûr que le Gide de la maturité aurait rejeté avec mépris cette explication de son mariage. Mais le fait qu'il l'aurait repoussée ne prouve pas qu'elle ne vaut rien...

Le cas de Gide nous intéresse parce qu'il s'agit d'un des meilleurs écrivains français d'aujourd'hui. Il a lui-même voulu, par ses aveux réitérés, faire figure de champion de la sincérité en littérature. Allons-y donc pour la sincérité ! Mais alors, on souhaite qu'elle soit *complète*, libre d'omissions, de réticences, de fines prudences et de savantes demi-mesures ; bref, une franchise qui n'aurait rien de commun avec la sincérité truquée de l'homme de lettres.

En amour, Gide est, manifestement, celui qui a voulu tout avoir. Tentative téméraire. Dans quelle mesure a-t-il réussi ? Et dans quelle mesure échoué (Gide ne dit pas tout dans son "Journal" et dans "Et nunc...". D'ailleurs, je le répète, son témoignage ne présentera toujours qu'un aspect du drame qui s'est joué entre *deux* êtres. Il faudrait, absolument, le témoignage de Mme Gide. Faute des confidences de cette dernière, celles de son mari resteront toujours sujettes à caution.

LE RAPPORT MASSEY : RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Michel BRUNET,
professeur à la Faculté des Lettres.

Ce volumineux rapport mérite toute l'attention de ceux que l'avenir du Canada intéresse. On discutera encore longtemps de l'importance de l'œuvre accomplie par la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences. Chacun conserve le droit de mettre en doute la sagesse et l'opportunité des recommandations présentées par les commissaires pour favoriser l'épanouissement culturel du Canada. Quoi qu'il en soit, cette enquête nous a forcés à un examen de conscience, sinon à une prise de position.

L'enquête et le rapport révèlent que tous les Canadiens, quelle que soit leur origine, s'inquiètent de l'influence sans cesse grandissante des Etats-Unis sur nos modes de vivre et de penser. Cette situation n'est pas nouvelle, mais elle est devenue vraiment alarmante. Les facteurs géographiques et économiques l'expliquent jusqu'à un certain point. La géographie et les lignes de forces économiques du continent nord-américain ont partiellement fait de notre pays un appendice de la puissante république voisine. Les moyens modernes de communication et d'information — automobile, train, avion, radio, cinéma, journaux, revues — ont miné les frontières politiques et culturelles que nos prédécesseurs avaient péniblement édifiées. La communauté linguistique qui existe entre la majorité des Canadiens et nos voisins du Sud facilite ce processus d'annexion intellectuelle.

Ce phénomène ne doit pas nous surprendre outre mesure. La civilisation dite américaine ne se confine pas à l'hémisphère occidental. Elle est devenue universelle. Civilisation de masse, dans laquelle les extrêmes se fondent, elle semble destinée à affirmer la civilisation propre à notre vingtième siècle industriel. Des pays, comme la France, l'Angleterre, l'Italie, le Brésil, possesseurs d'une vieille tradition et mieux protégés que nous contre cette conta-

gion, ne résistent que difficilement à l'invasion des mœurs, des habitudes, des modes et des goûts américains. En Europe, en Amérique latine, au Moyen-Orient, en Asie, les peuples s'américanisent avec enthousiasme, avec frénésie. La Coca-Cola se vend à l'ombre de la tour Eiffel et au pied des pyramides. Dans les principales villes du monde, les gens fréquentent les *cocktail lounges*, vont casser la croûte dans les *snack bars* au son de la musique d'un *juke-box*. Au fond, le phénomène de l'américanisation n'est pas autre chose que celui de l'industrialisation.

Les Canadiens français se flattent d'avoir opposé une résistance plus efficace que celle de leurs concitoyens de langue anglaise aux appels enchanteurs de cette civilisation de masse. C'est partiellement vrai. Notre langue et notre religion nous ont protégés. Notre isolement et notre attachement — pas toujours uniquement verbal — à des traditions dont nous avons inconsciemment senti toute l'importance pour assurer notre survivance nous ont permis de retarder, sans l'arrêter complètement, ce qui était impossible : le cours accéléré de l'histoire. L'industrialisation tardive de la province de Québec nous a beaucoup aidés à ce point de vue. Nous avons tenu avec un entêtement que l'observateur étranger jugeait puéril. Cette volonté de survivre, dans des conditions qui semblaient désespérées, nous a même valu l'accusation d'être un peuple de gens retardataires, réactionnaires, arriérés. Ceux qui ne pouvaient comprendre nous insultaient. Aujourd'hui, aucun homme cultivé de la majorité anglo-saxonne, même s'il ne partage pas et ne comprend pas tous nos idéaux, n'hésiterait à faire sien ce jugement des enquêteurs : « Si le Canada de langue française connaît une vie authentique, s'il constitue une collectivité si véritablement cohérente, il le doit à sa loyauté envers certaines valeurs spirituelles et, par-dessus tout, à sa fidélité à une tradition historique » (1). Nous pouvons nous prévaloir de ce témoignage élogieux sans pécher par orgueil. Nous l'avons bien mérité.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que nous avons été les seuls, au Canada, à lutter contre l'américanisme. Nombre de Canadiens français conservent cette illusion. Depuis quelques années, ces gens sont portés à se dire, et le rapport Massey provoquera chez eux la même réaction, qu'enfin nos compatriotes de langue anglaise se rendent compte de la menace américaine. Cette menace, le Canada anglais ne l'a jamais ignorée. Pas plus que nous, les Canadiens anglais ne tiennent à former une collectivité sans âme, condamnée

(1) *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences au Canada, 1949-1951* (Ottawa, 1951), 4.

à une imitation servile d'un voisin trop puissant. Le Canada a été bâti contre les Etats-Unis. Œuvre de la volonté d'hommes qui ont refusé l'annexion américaine à une époque où les Etats-Unis semblaient appelés à conquérir toute l'Amérique du Nord, notre pays a toujours vécu dangereusement. « C'est presque un hasard historique, écrit André Siegfried, qu'il y ait un pays spécial appelé Canada, distinct des Etats-Unis. Son existence est un paradoxe historique... » (2). Les hommes d'Etat anglo-canadiens qui ont dirigé les destinées du pays depuis l'Union ont constamment lutté contre la pression américaine. Ils ont trouvé dans le lien impérial le point d'appui dont ils avaient besoin. Sans éprouver le même attachement pour un empire dans lequel la conquête l'avait fait entrer de force, la minorité française n'eut pas d'autre choix que celui de collaborer au programme que Baldwin et ses successeurs s'étaient tracé : bâtir un pays autonome au nord du 45ème parallèle.

Un malentendu entre les deux races qui ont édifié le Canada s'est malheureusement créé au cours du XIXème siècle. Les Canadiens français ont toujours cru, inconsciemment du moins, qu'un jour viendrait où le Canada serait non plus un simple Etat autonome, membre d'une famille de nations liées par la race et par un attachement commun à l'empire britannique, mais une nation pleinement souveraine. De leur côté, nos partenaires anglo-canadiens, si on excepte quelques penseurs isolés, n'ont jamais songé à rompre le lien impérial. Celui-ci légitimait toujours leurs volonté de refuser l'annexion aux Etats-Unis. La mise en valeur du pays par le capital anglais, les institutions britanniques, l'imagerie monarchique, la tradition impériale et ses fastes furent les raisons de vivre d'un Canada britannique. Pays autonome, oui; république canadienne, jamais. Plutôt l'annexion aux Etats-Unis. Ainsi se résume l'histoire du Canada depuis cent ans. André Siegfried a bien compris à quelles conditions on peut parler de l'indépendance de notre pays : « Dans l'ordre politique, ce lien avec le vieux pays [l'Angleterre] est donc d'aussi grande importance que dans l'ordre continental, le lien avec les Etats-Unis. La combinaison de l'un et de l'autre constitue la condition même de l'existence politique du Canada, car son indépendance est justement faite de l'équilibre résultant de cette double dépendance » (3).

(2) André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale* (Paris, 1937), 14.

(3) *Ibid.*, 212-213.

Cet équilibre dont parle Siegfried est aujourd'hui rompu. La pression américaine n'a pas cessé d'augmenter au cours du XX^{ème} siècle, tandis que deux guerres ont laissé l'Angleterre épuisée, l'empire diminué. Le centre de gravité du monde anglo-saxon n'est plus et ne retournera jamais à Londres. New-York et Washington sont à la fois capitales du monde occidental et du monde anglo-Saxon. Le Canada, auquel deux guerres mondiales ont révélé sa puissance militaire et économique, se sent, néanmoins, plus faible, plus écrasé que jamais à côté du colosse américain. Le Canada britannique souffre d'une profonde pauvreté spirituelle. Quelques-uns de ses publicistes ont baptisé notre pays « la terre de la monotonie ». Les membres de la Commission Massey font une constatation tout aussi déprimante : « L'évaluation de notre fonds national, intellectuel et culturel, ne conduit pas à un optimisme de tout repos ni à une satisfaction sans réserve. Si l'on classait les pays contemporains selon l'importance qu'ils accordent aux valeurs faisant l'objet de notre enquête, le Canada se trouverait loin de l'avant-garde, peut-être même près de la fin du cortège.[...] La vague de fond de la technologie peut engouffrer le Canada plus facilement que d'autres nations, dont les traditions culturelles mieux assises forment une digue solide contre les périls contemporains » (4). Le défi séculaire demeure toujours : être ou ne pas être.

Quelle sera la réponse ? Construire de nouvelles lignes de défense, puisque les anciennes — les institutions politiques et économiques établies de 1783 à 1940 — ne suffisent plus. Deux enquêtes royales nous renseignent sur la politique que l'on entend suivre. La Commission Rowell-Dafoe, chargée d'étudier le problème des relations fédérales-provinciales, a clairement montré que les chefs du Canada anglais rêvent d'édifier graduellement un pouvoir central puissant qui jouerait le rôle reconnu à un gouvernement national dans un Etat unitaire. La guerre et l'après-guerre ont bien servi ces projets de centralisation étatiste. La réforme constitutionnelle, dont on parle tant depuis quelques années, n'a pas d'autre but que de confirmer par des textes ce qui est en train de devenir une politique du fait accompli. Le Rapport Massey n'est, selon un historien d'origine anglo-canadienne, que le « corollaire, dans l'ordre culturel, du Rapport sur les relations entre les provinces et le Dominion », une charte formulant un programme « politico-

(4) *Rapport*, 318.

culturel qui aurait pour but d'animer le Canada » (5). Il s'agit de donner à cet Etat quasi-unitaire vers lequel on tend les assises culturelles qui semblent lui faire défaut.

Le Rapport ne nous dit pas exactement quelles seront ces assises culturelles dont on sent le besoin. Si le Canada n'était habité que par des coloyens de langue anglaise, la réponse serait beaucoup plus simple. Les commissaires enquêteurs sont bien forcés de reconnaître que notre pays possède « deux cultures traditionnelles » et que « par la culture en commun de leur jardin spirituel, Canadiens de langue française et Canadiens de langue anglaise parviendront à faire éclore le véritable canadianisme. Cet espoir, cette confiance, nous permettront de faire fructifier les trésors que nous partageons et de combattre victorieusement les influences qui peuvent menacer et même détruire l'intégrité de la nation. Nos recherches nous ont donc dévoilé ce qui peut servir notre patrie à double titre : en accroissant sa grandeur, en lui assurant l'unité » (6).

Faire éclore un véritable canadianisme. Qui, au Canada, ne partage pas cette noble ambition ? Cependant, il faut se rappeler que le mot **canadianisme** n'a pas le même sens pour un Canadien de langue anglaise et pour un Canadien de langue française. Quelques observateurs superficiels louent le « franc nationalisme canadien » du Rapport Massey (7). Depuis Baldwin, la politique des hommes d'Etat du Canada anglais s'est toujours inspirée d'un « francnationalisme canadien ». Ces chefs de peuples ont voulu, tout en conservant le lien impérial, bâtir une nation canadienne. Ils ont réussi : le Canada a évité l'annexion aux Etats-Unis, il a conquis son autonomie, il a gardé son caractère britannique. Il n'est plus une colonie, mais une nation majeure membre d'une famille de nations d'origine britannique. L'empire colonial d'autrefois n'existe plus : le Commonwealth britannique lui a succédé. Telle a été l'évolution historique du Canada et de l'empire depuis l'alliance Baldwin-LaFontaine.

Pas plus aujourd'hui qu'il y a dix, trente, cinquante ou cent ans, il n'est question de renoncer à ce qui a été la raison de vivre d'un Canada

(5) J. B. Brebner, " In Search of a Canadian Accent ", *Saturday Review of Literature* (1er septembre, 1951), 7. Tout l'article de M. Brebner est à lire et à méditer.

(6) *Rapport*, 317. Voir Guy Sylvestre, " Le Rapport Massey ", *Revue dominicaine*, 57 (1951) : 104-112; André Laurendeau, " Les conditions d'existence d'une culture nationale ", *L'Action nationale*, 37 (1951) : 364-390.

(7) Voir " Le Rapport de la Commission Massey ", éditorial de *Relations*, 11 (1951) 169-170.

distinct des Etats-Unis. Plus que jamais, le Canada anglais est convaincu qu'il doit lier son sort à celui du Commonwealth des nations britanniques. En affirmant son caractère et sa tradition britanniques, il a conscience de mieux s'armer contre l'influence américaine. La politique actuelle d'immigration nous édifie sur ce point : ceux qui en sont responsables ne cachent pas leur intention de conserver à notre pays le caractère ethnique de la majorité. D'autres événements récents sont aussi très révélateurs. « Nous avons atteint à l'indépendance au sein du Commonwealth, déclare le ministre canadien des Affaires extérieures, sans avoir renoncé à la coopération. Nous nous tenons sur nos propres jambes, mais nous essayons de marcher ensemble » (8). Les craintes éprouvées devant la menace américaine porteraient même les Anglo-Canadiens à exagérer leur *britonism*, soutient M. Brebner (9). Le Rapport Massey s'inspire fréquemment d'exemples pris en Angleterre et ses pages respirent cette admiration, cette piété filiale que tout Canadien d'origine britannique éprouve pour le pays qui demeure toujours la mère-patrie. Les commissaires vont jusqu'à recommander que nos services de propagande à l'étranger fassent mieux comprendre aux habitants des autres pays « nos rapports subtils et importants avec le Commonwealth des Nations » (10). Est-il besoin d'insister davantage pour démontrer que le nationalisme canadien-anglais n'a qu'une vague parenté — s'il en a une — avec le nationalisme canadien-français ?

Le Canada, répète-t-on sans se lasser, a besoin d'unité. C'est le but que l'on poursuit dans l'ordre économique, social, politique et, finalement, culturel. L'ennui, c'est qu'il y a deux Canadas (11). Lord Durham a cru que l'un des deux disparaîtrait. Il est encore là, même s'il n'a jamais pesé très lourd dans la balance (12). L'historien anglais Lucas, analysant le fameux

(8) Discours de l'honorable L. B. Pearson devant les membres des Empire et Canadian Clubs de Toronto, le 10 avril 1951, *Déclarations et discours* (Publication du ministère des Affaires extérieures, Ottawa, 1951), No. 14.

(9) Brebner, " In Search of a Canadian Accent ", *loc. cit.*, 8.

(10) *Rapport*, 295.

(11) Voir l'opinion de l'éminent historien Arthur R. M. Lower, *Colony to Nation, A History of Canada* (Toronto, 1946), xi.

(12) Les aveux de deux chefs politiques canadiens-français sont très révélateurs. Ils ont été faits à 57 ans d'intervalle, soit deux générations, et par des hommes ayant appartenu aux deux grands partis politiques. " L'influence canadienne-française est nulle dans le cabinet, nulle dans la direction de la politique ", écrivait Chapleau, alors ministre dans le cabinet MacDonald, à son ami G.-A. Nantel, le 21 décembre 1887. Archives privées du sénateur Athanase David, lettre citée par Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, 6 : 12. L'honorable P.-J.-Arthur Cardin, député libéral à Ottawa pendant plus de 33 ans et plu-

rapport qui a donné naissance au Canada moderne et au troisième empire britannique, déclare en parlant des deux races qui peuplent notre pays : « Les Français sont demeurés Français, et les Britanniques sont demeurés Britanniques, et il en sera ainsi jusqu'à la fin » (13). On pourrait compléter la pensée de l'historien en ajoutant : « ou bien jusqu'à l'annexion aux Etats-Unis ». Alors, nous nous enliserions tous dans le *melting pot* américain.

Il faut prévenir une telle échéance. Le Canada anglais — ses historiens, ses penseurs, ses professeurs, les grands commis de l'administration fédérale — croit y parvenir en dotant le pays d'un gouvernement national puissant auquel serait confiée la tâche de mener à bonne fin une vaste et ambitieuse politique économique et sociale qui rallierait tous les Canadiens de l'Atlantique au Pacifique et en renflouant les traditions et les valeurs spirituelles qui ont fait ce pays distinct, de caractère britannique, qui s'appelle le Canada. Pour atteindre ce but, les plus éclairés parmi les dirigeants anglo-canadiens sont même prêts à donner à notre pays des assises culturelles plus larges que celles entretenues jusqu'ici. Un nouvel esprit de tolérance, nécessité par un danger commun, les inspire. Sans trop se compromettre, le Rapport parle de « valeurs anciennes à conserver ou à rejeter » et de « valeurs nouvelles à adopter » (14). L'autonomie culturelle du Canada français — autonomie qu'il a dû et qu'il doit encore défendre — n'est plus considérée comme un passif mais comme un actif dans cette lutte d'une jeune nation qui cherche à se réaliser, pour reprendre une expression du Rapport (15).

La note dominante, cependant, dans la pensée anglo-canadienne contemporaine, c'est la recherche de l'unité, au risque même d'atteindre à l'uniformité (16). Le Rapport Massey se montre peu enthousiaste envers le régionalisme. On admet que : « Le régionalisme sincère, sans exagération,

siieurs fois ministre dans les cabinets King, n'est pas moins catégorique : " Quelles sont les concessions que vous avez faites et que vous faites aux Canadiens français, vous les Canadiens d'origine anglaise ? Qu'avez-vous jamais fait pour sauvegarder l'unité nationale entre les deux grandes races qui habitent le Canada ? L'unité a été maintenue grâce aux concessions des Canadiens français à la Chambre des Communes et ailleurs. Ces paroles sont dures, mais elles sont vraies et personne ne peut les mettre en doute. L'histoire politique de notre pays est là pour les justifier ", *Débats de la Chambre des Communes* (Session 1944-1945), 6 : 6940-6941, séance du 30 novembre 1944.

(13) Sir C. P. Lucas, *Lord Durham's Report on the Affairs of British North America* (3 vol., Londres, 1912), 1 : 284.

(14) *Rapport*, 262.

(15) *Ibid.*, 13.

(16) Voir opinion de Brebner, " In Search of a Canadian Accent ", *loc. cit.*, 31.

contribue d'autant à fortifier notre civilisation canadienne » (17). Après cette confession réticente, les commissaires enquêteurs sont beaucoup plus explicites lorsqu'ils déclarent que le régionalisme rend « doublement nécessaires » les rassemblements d'envergure nationale (18). Plus loin, on se réjouira de constater que même si « l'excès d'esprit régionaliste n'est pas encore éteint au Canada, ...il est sûr que... Radio-Canada a contribué pour beaucoup à nous rapprocher les uns des autres » (19). Chacun se rappelle à quel prix Radio-Canada a servi l'unité nationale pendant la guerre récente menée au nom de la liberté. Nos compatriotes des Prairies auraient aussi quelque chose à dire sur ce point.

Les Canadiens français deviennent méfiants chaque fois que leurs partenaires de la Confédération parlent d'unité canadienne. Trop souvent — pour ne pas dire toujours — nous avons été appelés à payer les frais de cet idéal (20). Nous savons ce que cela a signifié en politique internationale et en politique intérieure. Une politique sociale et une politique culturelle au service de cette unité nationale si désirée serviront-elles mieux les intérêts permanents d'une minorité qui, après s'être trop longtemps contentée de survivre, croit de plus en plus avoir le droit de réclamer son libre et plein épanouissement ? L'existence même du Canada exige un compromis entre les deux races qui l'ont formé et qui l'habitent encore. Aveugle ou irresponsable, celui qui nierait cette nécessité. Cependant, les Canadiens français se rendent compte que mettre de l'eau dans son vin a voulu dire pour eux, depuis la conquête, boire l'eau et laisser le vin au partenaire. Sommes-nous prêts à continuer la mise en application d'une formule commode qui a certainement eu l'avantage de retarder une franche explication d'égal à égal, mais n'a pas réglé le problème fondamental de l'union canadienne ?

Les partisans de la centralisation fédérale ne désespèrent pas de gagner l'appui de la majorité des électeurs canadiens-français. Ils n'ont pas complètement tort. Rien de plus facile que de convaincre la masse qu'elle n'a rien à perdre et tout à gagner en confiant des pouvoirs de plus en plus grands au gouvernement d'Ottawa. On fait miroiter de nombreux avantages, dont quelques-uns ne sont plus de simples promesses électorales : pensions de vieillesse, assurance-chômage, allocations familiales, aide à l'enseignement secon-

(17) *Rapport*, 14.

(18) *Ibid*, 14.

(19) *Ibid*, 327.

(20) Voir *ante*, note (12).

daire et supérieur, assurance-santé, code national du travail, etc. La tentation est forte et la nature humaine est faible. L'étatisme fédéral nous guette et nous ne sommes pas des héros.

L'étatisme n'est pas un mot en soi. Les penseurs politiques, catholiques ou non, reconnaissent que l'Etat moderne doit étendre son rôle supplétif. Les besoins et les problèmes de notre époque l'exigent. Les familles prolétarisées le demandent. Un Canadien de langue anglaise n'éprouve aucune objection contre l'étatisme fédéral. Le gouvernement d'Ottawa est pour lui un gouvernement national (21). Son gouvernement provincial peut facilement se limiter à n'être qu'une unité administrative, réduite au rang d'une municipalité ou d'un comté selon le désir de MacDonald (22). Pouvons-nous accepter aussi facilement qu'il en soit ainsi ? L'observateur canadien-français qui, en s'éclairant de l'histoire des deux Canadas depuis l'alliance Baldwin-LaFontaine, cherche à analyser les courants qui préparent l'avenir ne peut pas ne pas se poser cette question sans éprouver un sentiment d'angoisse. Le Rapport Massey nous rappelle, une fois de plus, que nos concitoyens britanniques suivent une politique logique, consciente, dont l'idéal élevé est bien propre à soulever l'enthousiasme des âmes généreuses. Tout naturellement, ils comptent sur notre collaboration. Avant de répondre, sachons au moins dans quelle voie nous nous engageons. Etre un peuple minoritaire, c'est vivre dangereusement. Ne l'oublions pas.

(21) Voir quelques remarques pertinentes dans un éditorial de *Relations*, 10 (1950): 121.

(22) Sur cette question des pouvoirs limités des provinces, voir Donald Grant Creighton, *Dominion of the North: A History of Canada* (Boston, 1944), 307-311; Edgar McInnis, *Canada: A Political and Social History* (Toronto, 1947), 299-306, Lower, *Colony to Nation*, 327-334, 375-379.

CINQ CENTS ANS APRÈS

Marie-Louise DUFRENOY
et J. DUFRENOY,

Université de Californie.

Rien que la terre... C'est déjà quelque chose qui puisse satisfaire une âme éprise d'expéditions lointaines. On ne découvre pas l'Amérique tous les jours, il semble que ce soit déjà fait... ..

(Roger DUHAMEL, *Action Universitaire*,
17 : 108, 1951.)

1451-1951.

Si l'on en croit les chroniqueurs qui fixent à 1451 sa date de naissance, cette année 1951 marque le cinq centième anniversaire du Génois, de qui Claudel écrivait à Gide : « Si Christophe Colomb était parti avec le désir de trouver un monde nouveau, ce n'aurait été qu'un aventurier de génie. Ce qui fait sa grandeur incomparable, c'est sa foi dans le cercle parfait » (34, p. 91).

A la lumière des récents travaux de critique historique, la découverte de l'Amérique apparaît moins comme un rêve, heureusement réalisé par Christophe Colomb, que comme la vérification expérimentale d'une hypothèse émise par Sénèque (30, 32), professée par les philosophes arabes tels qu'Avicenne (37) ainsi que par Adélarde de Bath et ses commentateurs (37) et que Christophe Colomb avait soigneusement étudiée pour conclure à la possibilité d'atteindre, en naviguant vers l'Ouest, à partir des côtes occidentales d'Europe, des terres voisines de l'extrémité orientale des Indes, possibilité qu'il crut avoir réalisée :

Christophe Colomb, qu'est-ce que c'est au juste cette chose que tu as découverte ?...

Où, qu'est-ce au juste ?... Est-ce une main de la vieille Asie ? Est-ce autre chose ? (24, p. 159.)

SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

On ne saurait surestimer l'importance de l'enseignement des Beaux-Arts pour l'avancement de notre peuple. Cet enseignement a fait des progrès considérables, depuis quelques années, sous l'impulsion que lui a donnée le Secrétariat de la Province.

Jeunes gens, jeunes filles qu'attirent l'Architecture, le Dessin, la Peinture, l'Aquarelle, la Sculpture statuaire et ornementale et l'Art décoratif (théorique et pratique), etc., suivez les cours des Ecoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec, deux institutions d'enseignement supérieur et foyers de haute culture.

ENSEIGNEMENT GRATUIT
FRAIS D'INSCRIPTION : \$1.00

Pour renseignements, s'adresser au Directeur de l'École des Beaux-Arts, 3450, rue Saint-Urbain, Montréal, ou au Directeur de l'École des Beaux-Arts, 37, rue St-Joachim, Québec.

OMER COTE, c.r.,
Secrétaire de la Province

LAIT - CRÈME - BEURRE
OEUF - BREUVAGE-CHOCOLAT



A. POUPART CIE

LIMITÉE

1715, rue Wolfe - FR. 2194

AT. 1545

CHARLES LALONDE

ÉPICIER - BOUCHER

Épiceries - Fruits et viandes de choix

Membre des Épiceries Richelieu

5279, GATINEAU

PARIS À MONTRÉAL

Restaurant

CHAMPS-ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

HOTEL BERKELEY

André Bertheau
Propriétaire

N. E. Verge
Gérant

1188 ouest, rue Sherbrooke

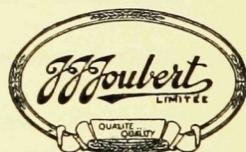
Tél. MA. 7351

Montréal

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe
est une étoffe . . . Pourtant si l'on
compare, l'authentique est moins
chère.

AINSI DU LAIT . . .

A prix égal, la qualité **JOUBERT**
l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE

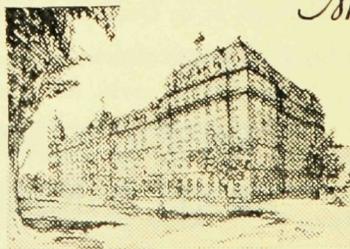
FR. 3121

Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie — DE. 3561

HOTEL
Windsor
CARRÉ DOMINION

Montréal.



...Encouragez

nos annonceurs...

CHRISTOPHE COLOMB ET MARCO POLO.

...*Je lis l'Histoire de Marco Polo.*

.....

Et qui sait si par la mer il n'y a pas moyen de rejoindre le pays de Marco Polo ? (24, 1ère partie, 11.)

« Si Christophe Colomb a été le découvreur du Nouveau Monde, certainement Marco a été l'initiateur de l'entreprise du célèbre Génois; Christophe Colomb a étudié avec soin le récit de Polo...

« Lorsque Colomb s'est mis en route, il allait à la recherche du Cathay; lorsqu'il débarqua à Hispanola, il crut que c'était le Japon de Marco Polo » (15, p. 37; cf. 18).

Christophe Colomb affirmait que « el mundo no es tan grande como diçe el vulgo, i que un grade de la equinoçial esta millas i dos terçios », adoptant ainsi l'opinion de Sénèque : « Quantum enim est quod ab ultimis litoribus Hispaniae usque ad Indos iacet ? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ferat ventus, implebit ».

LA LONGUEUR DU CERCLE DE LA TERRE (3, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 19, 21, 27, 31, 33).

Cette proximité relative des extrémités occidentale de l'Europe et orientale des Indes avait été imaginée par Sénèque et réaffirmée par Albert le Grand : « Cette erreur ne favorisa pas seulement la réalisation des projets de Colomb en lui dissimulant les difficultés de son entreprise, elle survécut à la découverte de l'Amérique et anima pendant deux siècles la recherche, tentée par cent navigateurs, d'une route rapide vers la Chine. La force de cette illusion que devaient caresser plus tard Cartier, Thevet, Champlain et d'autres encore... » (8, 26) s'exprime dans le billet de Verrazano, qui pensait « parvenir au Cathay, à l'Extrême-Orient de l'Asie..., car, selon les Anciens, notre Océan et l'Oriental sont un même Océan... » (28).

Quant à l'estimation de la distance séparant les côtes occidentales d'Europe des rivages accessibles en naviguant vers l'Ouest, Colomb partageait l'opinion courante (14) :

« Li tertre de Calpe et de Albinna (où Ercules ficha ses colombes quant il venki tote la terre) ou leu où la nostre mer ist de la mer ocheaine... de tel en tel maniere k'il laisse les mors et toute la terre d'Afrique à destre et tot Espagne et tot Europe à senestre, où il n'a pas .vii^m. pas de large et .xv^m. de long et ne fine jusques es parties d'Aise...

« La terre gire tot environ .xx^m. et iii^c. et xxvii lieues lombardes, ja soit ke li italien ne dient pas lu lieues, ains dient milliers de terre, por que un millier de terre sont .m. pas et chascuns pas contient .v. pies, et chascuns pies contient .xii pous..

« Puis ke l en sot la grandeur du cercle de la terre, lors fu il chose provee ke son espes es la tierce partie de sa grandeur..» (*Li Tresor*, I, 108, cf. 25).

LE « CERCLE PARFAIT ».

- *Et moi, je dis que la terre est ronde et parfaite...*
- *Ne craignez-vous pas de vous tromper ?*
- *On ne se trompe pas quand on suit le soleil...*
- *N'est-ce pas vers les Indes que vous voulez aller ?... Si elles sont au Levant, pourquoi allez-vous les chercher vers l'Ouest ?*

(24, 1ère partie, 14.)

« s'il n'eust sus la face de la terre nul empechement... Et si li homes d'un leu e a un jor alaissent li uns vers soleil levant et li autres vers soleil couchant, certes ils s'entreconterroient en celui leu ki fu d'autre part la terre tot droit encontre le leu dont ils seroient meu... » (*Li Tresors*, I : 104).

Tandis que Leonardo Dati exprimait en termes poétiques dans « *La Sfera* » les concepts cosmologiques de son époque, professés notamment par Toscanelli (16, 28), rêvant de gagner les Indes par l'Ouest, Christophe Colomb couvrait d'annotations l'exemplaire (aujourd'hui conservé au Musée Colombien) de *Imago Mundi* (30). Dans cette « Somme » (18), le Cardinal Petrus de Alliaco (Pierre d'Ailly, Evêque de Cambrai), avait réexprimé les vues des auteurs des siècles précédents, et en particulier celles d'Adélard de Bath, vues partagées par les contemporains de Christophe Colomb, et où le navigateur trouvait la justification de son projet :

« Tous mes plans sont prêts. J'ai là les lettres du grand savant de Pise qui m'approuve... » (24, p. 70).

LE CENTRE DE LA TERRE.

Adélarde faisait coïncider le centre de la terre avec le centre de l'univers, en tant que « lieu vers lequel tendent toutes choses pesantes » : « Tendit igitur ad medium locum, quidquid terreum est... Adqui tamen ad eundem... caetera tendunt... A loco igitur, ad quem properant, quodammodo sustinentur... » (*Quaest. Nat.* XLIX).

Dante, conduit par son guide au plus profond de l'Enfer, atteint ce lieu « Da tutti i pesi des mundo costretto » (*Par.* XXIX, 56).

Ayant atteint « il punto in qual si traggon d'ogni parti i pesi » (*Inf.* XXXIV, 3) où Lucifer s'est arrêté dans sa chute, prenant Dante sur ses épaules, son guide « volse la testa ev' elli avea la zanche » (*Inf.* XXXIV, 79) de sorte que Dante s'effraye d'avoir pour remonter du centre de la terre à traverser l'Enfer encore une fois, n'ayant pas compris que cette « inversion de polarité » va lui permettre d'émerger aux antipodes (Cf. E. Trucchi, *Esposizione della Divina Commedia* (Inferno), Milano, 1943, p. 609).

Tout en admettant avec les Docteurs du XIV^{ème} siècle que les corps pesants tendent à unir leur centre de gravité avec celui de la terre, « et selon ce, non pas seulement les parties de la terre qui est élément, mais toutes choses pesantes, tendent à un lieu tellement et afin qu'elles soient conjointes et unies à toute la masse de pesanteur de laquelle le centre du monde soit milieu et centre » (N. Oresme, *De Coelo et Mundo*, fol. 16 Rb), Jean Buridan et Albert de Saxe reconnaissaient que les phénomènes géologiques modifient constamment la position du centre de gravité de la terre par rapport au centre de gravité de l'univers.

Gassendi « rapporte au changement du centre de la terre la cause des montagnes ou inégalités qui s'y trouvent et celle des inondations ou des déluges particuliers, qui font que ce qui a esté terre devient mer, comme dit Aristote & qu'il se découvre quelquefois des terres qui étoient cachées sous les eaux, de même qu'il s'en abîme & s'en cache qui jusqu'alors avoient esté découvertes. Nous avons remarqué ailleurs que le premier s'est vu de nos jours dans le Canada... » (*Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, par F. Bernier, D.M. de la Faculté de Montpellier, 2^{ème} Ed. revue et corrigée par l'auteur, in 12, T. VII à Lyon, 1684, cf. *Journal des Sçavans* du Lundy 24 juillet M.DC.LXXXIV, p. 275).

LA FORME DE LA TERRE (29).

...C'est savoir non seulement que la terre est ronde, mais encore par où elle est plate...

(P. Claudel, Ch. XIII de l'Orthodoxie; in : *Correspondance*, op. cit. p. 107.)

— Christophe Colomb ne vient-il pas de dire que la terre était ronde comme une pomme ?

— Eh bien !

— ...elle est comme une poire. Il n'y a qu'à grimper du côté de la queue pour trouver le Paradis Terrestre !

(24, 1ère partie, 14.)

« Si l'on perce un trou à travers la terre, et qu'on y laisse tomber une pierre, cette pierre ne tombera pas plus loin que le centre de la terre... » (De Eodem et Diverso).

Adoptant ce concept d'Adelard de Bath et contirant de la tendance de toutes choses terrestres à converger vers le centre de la terre une preuve de la sphéricité du globe, Albert le Grand avait pu, quoique sous réserve, adopter les théories aristotéliennes (2, 4) dans *De Coelo et Mundo* et dans *De Natura Locorum*; Albert le Grand n'éprouve aucune répugnance à concevoir la possibilité de vivre aux antipodes, puisque la droite et la gauche, le haut ou le bas, l'Orient ou l'Occident, ne sont que notions relatives.

Ces théories, qui furent professées dans les Ecoles des Dominicains (1, 13, 35) furent poétiquement exprimées dans le Dixième Chant du Paradis par Dante, qui pouvait les avoir acquises du Dominicain Fra Remigio De Girolami (22).

Quelque cent ans plus tard, le Dominicain G.A. Vespucci professait le concept cosmogonique qui devait pousser vers l'Ouest son neveu Amerigo, ainsi mis en scène par Claudel :

« ...ce petit mercanti italien qui faisait le commerce des bois de teinture et qui naviguait sur un de tes bateaux, Amerigo Vespucci... C'est lui qui a donné son nom à ce monde que tu as découvert... Il s'appelle l'Amérique. »

(24, p. 163.)

LE PARTAGE DE LA TERRE.

J'ai une lettre de Saint François pour le Roi d'Espagne... (10).

Le Roi d'Espagne est jaloux de son frère du Portugal qui vient de lancer sur la mer un tel coup de filet.

Ce n'est pas le Portugal qui m'aidera, il est déjà plein et gorgé...

(24, 1ère partie, 13.)

En 1481, onze avant le voyage de Christophe Colomb, les Portugais avaient obtenu de Sixte IV le renouvellement du privilège par lequel ils prétendaient s'assurer le monopole de la navigation le long des côtes d'Afrique (17).

Après la découverte de Christophe Colomb, les rois de Portugal et d'Espagne s'adressèrent de nouveau au Pape pour obtenir le partage du monde en deux hémisphères : l'Oriental attribué aux Portugais, l'Occidental aux Espagnols... (23, 38).

« Désormais l'Océan retire à la vieille Mer latine sa rame et sa coupe, sa coupe où venaient boire toutes les nations. Gênes a été ruinée et découronnée par un de ses enfants. La Reine de l'Orient, elle doit céder son sceptre à un autre... » (24, p. 58).

Mais le partage des terres et des eaux entre les deux puissances ibériques ne laissa nulle possibilité aux autres, et François Ier demande que lui soit montré le testament du Père Adam, léguant la surface de la terre à deux puissances et déshéritant les autres... (8, 26).

Dès son origine, la Nouvelle-France voit peser lourdement sur ses destinées les vicissitudes de la lutte pour les zones d'influence (36). Après quarante ans de publications, les *Relations de la Nouvelle-France* devront cesser de paraître en 1672 (28).

* * *

« L'Amérique, c'est un grand mot, c'est un ensemble un peu vague » (Roger Duhamel, *l.c.*, p. 108).

Pour les philosophes des XVIIème et XVIIIème siècles, l'Amérique, c'était surtout la Nouvelle-France, s'étendant depuis les immensités glacées et inexplorées du Nord du Canada jusqu'à la France équinoxiale explorée par les hardis mesureurs du méridien terrestre, afin de s'assurer que la terre n'est pas ronde comme une pomme, ainsi que se le représentait Christophe Colomb, qu'elle n'est pas non plus allongée vers les pôles, comme l'affirmaient les adversaires de Maupertuis, mais qu'elle est aplatie comme un melon.

Pour les philosophes français tels que François Bernier, l'Amérique, c'était surtout le Canada, lieu d'observation de phénomènes naturels invoqués à l'appui de thèses philosophiques.

Il y a cinq cents ans se manifestait « une vie, une vocation, une destinée, la plus sublime qui soit : celle de l'inventeur d'un nouveau monde et du réunisseur de la Terre de Dieu », celle de Christophe Colomb, à qui Paul Claudel fait dire :

« Ah ! je ne croirai jamais que cette terre ronde sur laquelle la croix a été plantée et ce globe que j'ai mis sous la croix soit une chose sans importance » (24, p. 74). « ...Rien que la terre... c'est déjà quelque chose... »

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

(1) 1834. Latronne, " Des opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce ", *Revue des Deux-Mondes*, 1 : 632, 1834.

(2) 1848. Jourdain, G., *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, pp. 230 et 321, Paris, 1848.

(3) 1849. Santarem, *Essai sur l'Histoire de la Cosmographie*, Paris, Meulde, 1849.

(4) 1861. Jourdain, Ch., " De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la Découverte du Nouveau-Monde ", *J. Gén. Instr. Publ.*, août 1861.

(5) 1864. Belley, A., *Christophe Colomb et la Découverte du Nouveau-Monde*, Paris, 1864.

(6) 1866. Yule, H., *Catbay and the way thither*, Boston, 1866.

(7) 1891. Winson, J., *Christophus Columbus*, Boston, 1891.

(8) 1892. Gaffarel, P.L.S., *Histoire de la Découverte de l'Amérique*. (Ch. X. Voyages des Français en Amérique) *Mém. Soc. Bourg. Géog. Hist.*, 1892.

(9) L. " Christophe Colomb devant l'Erudition Contemporaine ", *Nouv. Rev.* 78 : 402-8, 1892.

(10) Pardo, B.E., " Les Franciscanos y Colon " (Ateneas de Madrid), *El Continente Americano*, I(7), Madrid, 1892.

(11) Tessandier, G., " Christophe Colomb au Couvent de la Rabida ", *La Nature*, No. 1009, p. 273, Oct. 1892.

(12) 1892. *Nature*, 46 : 186, June 23, 1892.

(13) 1893. Mandonnet, P.F., *Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique*, pp. 29 et 38; Paris, P. Lethielleux, 1893.

(14) 1895. Finali, G., *Cristoforo Colombo e il viaggio di Ulisse nel poema di Dante*, Castello, 1895.

(15) 1896. Cordier, H., *Centenaire de Marco-Polo*, Paris, 1896.

(16) 1902. Vignaud, H., *Toscanelli and Columbus*, London, 1902.

(16 a) 1906. Olson, J.E., *The Northmen, Columbus and Cabot*, New York, 1906.

(17) 1909. Cabanès, *Les Indiscrétions de l'Histoire*, 6 : 18, 1909.

(18) 1911. Vignaud, H., *Histoire critique de la Grande Découverte de Christophe Colomb*, pp. 468-71, Paris, 1911-1912.

- (18 a) 1920. Vignaud, H., *The Columbian tradition*, Oxford, 1920.
- (19) 1921. Miller, E.J., "The Science of Columbus", *Indiana Hist. Soc.*, 7(8) 1921.
- (20) Vignaud, H., *Le vrai Christophe Colomb*, Paris, 1921.
- (21) 1924. Nunn, G.G., *The Geographical Conception of Columbus*, New York, 1924.
- (22) 1925. Grabman, "Fra Remigio De Girolami", *Scuola Cattol.*, 267, 1925.
- (23) 1927. Sumen, N., *La correspondance du Savant Florentin Toscanelli avec Christophe Colomb*, 1927.
- (24) 1935. Claudel, P., *Le Livre de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1935.
- (25) 1937. Carmody, F.J., "Brunetto Latini's Trésor", *Speculum*, 12 : 359.
- (26) Jaray, G.L., "La Politique Américaine de François Ier", *Rev. Quest. Histor.* p. 27, 1937.
- (27) 1939. Danwerth, A.B., *The reason why Columbus sailed*, 1939.
- (28) 1940. Dainville, F. de, *La Géographie des Humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940.
- (29) 1946. Dufresnoy, M.-L., *L'Orient Romanesque en France*, Beauchemin, Montréal, 1946.
- (30) 1948. Almagia, R., "Cristoforo Colombo davanti alla scienza", *Scientis*, 62 : 50-59, 1948.
- (31) Clagett, M., "Some general aspects of Physics in the Middle-Ages", *Isis*, 39 : 29-44, 1948.
- (32) Izquierdo Hernandez, *Le ocho libros de QUESTIONES NATURALES por L.A. Seneca*, Buenos-Ayres, 1948.
- (33) Sarton, G., *Introduction to the History of Sciences*, 11 : 167-9 (1931); III : 1148 (1948).
- (34) 1949. Claudel, Paul et André Gide, *Correspondance*, 1899-1926, Gallimard. Paris, 1949.
- (35) 1949. Gillet, Mgr., "Pourquoi Saint Thomas s'est-il fait Dominicain ? ", *Revue des Deux-Mondes*, pp. 660-2.
- (36) 1950. Bonnault C. de. *Histoire du Canada Français, 1534-1763*, Paris, Presses Univ., 1950.
- (37) Dufrenoy, M.-L. et J. Dufrenoy, "Recherches Médiévales inspirées par le Proche-Orient", *Rev. Path. Comp.*
- (38) Pichon, Ch., *The Vatican and its role in world affairs*, transl. J. Misrah, New York, 1950.

VOYAGE-ÉCLAIR AUX PAYS DE LILLIPUT

Julien TONDRIAU.

I. — LICHTENSTEIN AGRICOLE

Vous est-il déjà arrivé de franchir une frontière sans vous en apercevoir ? Eh bien, cela vous guette si, venant de Suisse, vous pénétrez dans le Lichtenstein. La gare de Buchs, un virage imposant, un passage à niveau voulté sous les ans, un bout de route et un pont couvert, un pont vétuste gorgé de vélos et percé de trous par où l'on aperçoit un Rhin tout jeune qui ne se doute pas encore qu'il va finir ses jours en Hollande, comme son Kaiser Guillaume II. Passé le pont, un poteau discret, blasonné de bleu et de rouge, portant " Fürstentum Lichtenstein ", en abrégé " F.L. ", qu'on retrouve sur les plaques des voitures indigènes.

Lichtenstein ? Qui n'en a entendu parler ? Il est une question perfide à poser à vos amis qui passent pour érudits. Quelle est la capitale du Lichtenstein et comment s'appelle la deuxième " ville " principale ? Mais au fond, combien de gens peuvent situer exactement la principauté ?

Tout le monde sait où est la République d'Andorre pour avoir souvent entendu sur les ondes une voix suave proclamant : " Aqui Radio Andorra ". Tout le monde sait aussi où se trouve la Principauté de Monaco pour avoir au moins perdu quelques francs au Casino de Monte-Carlo ou avoir contemplé au cinéma les entrechats de la garde du palais princier prenant ses ébats devant un canon datant de l'âge de pierre, à en croire les boulets. Tout le monde sait encore où est la Cité du Vatican pour avoir joui, durant l'Année Sainte, d'une entrevue " tout ce qu'il y a d'intime " avec Notre Saint-Père le Pape. Mais la Sarre, le Lichtenstein, et surtout la République de San Marino, qui peut les localiser justement, à part les philatélistes en goguette, et surtout qui prend la peine de les visiter ? Pourtant cela en vaut la peine !

Altitude 500.

Ce Lichtenstein qui perche à une altitude moyenne de 500 mètres dans la plaine du Rhin (avec un gratte-ciel naturel de 2.605 m. de haut, la Grauspitze) s'étend entre la Suisse et le Voralberg autrichien sur 157 kilomètres carrés (vous me faites rire avec Monaco, qui n'en a qu'une vingtaine !).

Un paradis miniature : pas de service militaire (deux ans, c'est Phol... ien ?), pas d'impôts, pas de trams (à 3 francs le tour, quelle économie !), pas de gare, pas de prison, pas de " fonxyonnaires " superflus. Et l'instruction gratuite comme prime.

La Grande Muette.

Pas d'armée ! Pourquoi faire au fond ? Au voisinage de la Suisse on apprend à rester héroïquement neutre. Et si un jour ça se gâtait, on aurait le choix entre la reddition " à la suédoise " (prenez la peine d'entrer !) ou " à la hollandaise " (un délai de trois jours). On a eu chaud quand même en 1937, lors de l'annexion de l'Autriche : les nazis voulant s'emparer de ce petit territoire de langue allemande, sous prétexte qu'allié de l'Autriche en 1866 contre la Prusse, il avait omis de signer la paix avec le Grand Reich. L'an dernier j'ai rendu visite à une tribu Sioux qui doit se méfier : elle est dans le même cas depuis 1917.

En 1939, les hitlériens locaux, à peine 200, voulurent envahir le Palais Gouvernemental, mais le premier ministre, tout seul, suffit à les mettre en fuite ! On s'en tiendra désormais à cette méthode plus efficace que l'essai militaire de 1866, quand l'armée du Lichtenstein (une soixantaine d'hommes) arriva sur le champ de bataille lorsque tout était terminé. Leur dernier survivant, une vraie pièce de musée, mourut en 1939 en entendant parler de guerre...

Fisc-latélie.

Un Paradis, je vous le redis ! Les contributions sont réduites à leur plus simple expression : 3 % des revenus en général. Instruction gratuite. Eau, gaz et téléphone installés dans la montagne sans bourse délier. Maisons offertes aux jeunes ménages et aux travailleurs septuagénaires (j'ai vu cela aussi dans la "cité indépendante" à Oslo, mais ici cela remonte à 1810 !). Pas de budgétivores : tout l'arsenal diplomatique et consulaire du pays ne totalise qu'un plénipotentiaire à Berne.

Cette aisance ne provient pas du tourisme. Bien que les "souvenirs" locaux soient des bricoles qui coûtent horriblement cher (toujours l'exemple suisse...), la Principauté se veut agricole et non touristique. Dans la principale boutique de la capitale, où madame parle anglais et monsieur allemand, français et italien (et où l'on peut orner son passeport d'un magnifique cachet), on trouve bien une succursale... du tourisme belge, mais nulle part le Lichtenstein ne semble décidé à attirer spécialement les villégiateurs.

Pas non plus du trafic des devises, bien que de nombreuses banques (aux alléchantes plaques annonçant des "filiales" à Paris, Londres, Lisbonne ou New-York !) paient de redoutables sommes au gouvernement pour dissimuler leur business international.

Pas non plus des naturalisations. Qui n'envierait d'être citoyen de cet Eden ? Mais cela se heurte à mille difficultés administratives, à un prix excédant 1.200.000 de nos francs et à l'obligation de trouver une maison alors qu'il y a pénurie d'habitations !

Tout simplement, les timbres. Les timbres qui, alléchant les philatélistes de l'univers, ont payé en une seule émission le bureau des postes de la capitale (avec un Musée exposant les performances philatéliques locales depuis 1912), qui coûtait la bagatelle de deux millions et demi en argent belge. Et la presse à imprimer ne chôme pas ! Comme les sujets se raréfient, on songe à émettre des séries célébrant l'émission précédente : 400 millions de dépenses diverses en 1950, une trentaine de millions de boni. La philatélie est un jeu qui rapporte autant que le Casino qui entretient les Monégasques !

Sans crier gare...

Les express internationaux passent, à raison d'une demi-douzaine quotidiennement, mais... sans s'arrêter ! Si l'on n'a point de voiture, il faut, au départ d'une ville frontière suisse, prendre le car postal, couleur canari poussiéreux, qui mène à Vaduz, la "métropole". On trouve pourtant, si l'on ne craint pas les tortillards, une gare, une gare unique, à Schaan, à quelque 3 kilomètres de la capitale. Schaan, comme vous le savez sûrement tous, est la deuxième localité du pays.

Y' avait un prisonnier...

Des prisonniers, c'est ennuyeux, car cela suppose une prison. Et celle de la Principauté s'en est allée, faute d'usage. Aussi, les condamnés à des

peines légères (baromètre n'exédant pas un demi-mois) se voient-ils astreints à une besogne de classement... dans la bibliothèque du château princier ! Le soir, on leur permet de rentrer chez eux à condition de promettre de revenir " bouquiner " le lendemain. Le plus pénible pour eux est d'accéder à ce château blotti sur un raidillon, d'aspect un peu irréel, et qui sans doute pour racheter l'absence de ses princes trop soucieux, sauf le maître actuel, de vivre dans les élégances viennoises se prétend d'origine romaine, arbore sur les volets des bâtons bourguignons qui nous rappellent certaines choses et possède probablement la plus belle collection privée de peintures en Europe (et quand on dit en Europe...).

Si la peine est plus élevée, alors on est hébergé en Suisse. Mais le cas est rarissime. Heureusement pour la police qui ne comprend que sept hommes, un chien qui se prétend policier et une paire de menottes hors d'état de marche.

Vacheries et râteliers.

Bref, les habitants sont heureux dans leurs grosses fermes aux couleurs un peu passées qui composent les neuf-dixièmes des habitations ou dans leurs coquettes villas, dixième restant. Près de 14.000 âmes vivent ainsi aux côtés de quelque 25.000 poules. Et j'omets 6.000 vaches dont la plus grosse distraction est le concours automnal de traite couronné non de la médaille du concours agricole... mais de l'effigie du Sacré-Cœur, avec invocations à quelques saints pour faire bonne mesure !

On cultive le blé, on cajole la vigne (un bon petit vin rosé, ce Vadüzer qui me remémore certains côteaux algériens très guillerets), en luttant sans trêve contre les débordements des torrents montagnards excités par le mauvais exemple du Rhin et contre un vent sec et dévastateur, le Föhn, qui est jaloux des lauriers du Sirocco...

Quelques industries aussi où l'on s'étonne de découvrir le record mondial toutes catégories de fabrication de fausses dents (les temps sont durs et son Altesse Sérénissime François-Joseph II, prince régnant, en possède deux usines).

Heureux donc. Mais également cordiaux, polis, joviaux. Et bien plus souriants que les Suisses, rigides comme une pendule de salon ou comme le fils de Guillaume Tell surmonté de sa pomme.

Tout pour le... frick.

Démocratie. Constitution de 1862 améliorée en 1921. Parlement élu tous les quatre ans. Les femmes ne votent pas.

Quinze députés. Deux partis officiels " royalistes ". Un membre républicain (hors concours) long comme un jour sans pain et dont toute la carrière politique s'est bornée à crier " Vive la République... " en 1918 !

Je défie un Belge moyen de comprendre les programmes des deux partis et surtout des les distinguer. L'un a huit représentants, l'autre sept. Les deux chefs, messieurs Frick et Nig, sont de drôles de cumulards : à eux deux ils accaparent une dizaine de ministères et quelques autres hautes fonctions. Et tout cela pour un traitement de chef de cabinet belge !

Quinte royale...

Son Altesse François-Joseph, deuxième du nom, supervise l'ensemble. En se plaignant de ses ennuis financiers (ces damnés Russes lui ont confisqué des tas de choses !) et d'une famille un peu trop prolifique... Après la guerre, une bonne centaine de " qui se sont donné la peine de naître " sans vouloir s'en donner d'autre (pour ne pas se faire de mauvais sang... bleu) se sont réfugiés au Lichtenstein en attendant des jours meilleurs... Et tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes princiers si le prince Hans n'avait, fin 1950, troublé la "sérénissimité" du monarque régnant en se faisant écrouer par les douaniers allemands au moment où il faudrait en Allemagne un stock bien portant de montres suisses en or. Il aurait mieux fait de s'occuper aussi de fausses dents, pour apporter un peu de foin à son... râtelier !

II. — SAINT-MARIN, LA COMMERÇANTE

" Lorsque David provoque Goliath, il commet un acte si insensé que la victoire seule peut lui donner raison ", écrivait Remy de Gourmont. David-Saint-Marin a, sans trêve depuis la fin de la guerre, provoqué le Goliath italien. Et vient de perdre. Les journaux de fin août et de septembre accusent sa défaite. Mais l'acte insensé est ici une truculente coquinerie qui mérite d'être narrée.

Tu es Pierre...

Mais situons d'abord San Marino que je viens de visiter, retour de Sicile. Le guide Bleu, qui n'a certainement aucune considération pour le sang de la même couleur, écrit tout platement que la République de Saint-Marin a été fondée en 1875 par un tailleur de pierres dénommé Marino. Un tailleur de pierres, je vous demande un peu ! C'est peut-être utile pour bien poser les fondations, mais où irait-on si le premier casseur de cailloux venu pouvait se mettre à fonder des républiques rehaussées d'un " Saint " ? Le guide local, par contre, œuvre de Vittoria Campi et familièrement intitulé " A San Marino con mè ", est beaucoup plus conscient de ses responsabilités. En deux coups de cuiller à pot il se débarrasse de l'encombrant tailleur de pierres dalmate en l'englobant dans une légende remontant aux persécutions anti-chrétiennes ordonnées par Dioclétien. Puis ayant subrepticement transformé son " tagliapietre " en " lapicida ", ce qui est bien plus noble, il déclare péremptoirement que Marino fut un bâtisseur génial et un saint, conclut à la page 17 qu'il fonda sa communauté chrétienne, en 301, et se proclame " cittadino d'amore " de la petite république qui lui doit bien ça. Au moins ceci fait penser à la fondation de Rome version Virgile et non plus version Ennius !

Une histoire... titanesque.

Admettons donc que Marino, Saint en puissance, a bâti San Marino sur le mont Titano qui lui fut offert en récompense par Donna Felicità de Rimini. Un drôle de mont dolomitique qui, au bout d'une route de 12 km. provenant de Rimini, surgit soudain, précédé d'une large pancarte de bienvenue au pays de l'amicale hospitalité et couronné de trois châteaux (on croit quatre à première vue, mais le " quatrième " est l'église des Capucins). Trois châteaux pittoresques qui, reproduits à profusion sur des panneaux touristiques et sur les plaques d'autos de l'endroit, ont tout l'air de trois cheminées fumant consciencieusement. Le mont Titano, à vrai dire, ne mérite guère son nom, car s'il faut en croire les emballages des tartes au chocolat, spécialité locale de " dolceria ", qui le montrent complaisamment, son altitude est de 749 m. Quant aux trois châteaux, ils ne sont en réalité qu'un complexe fortifié remontant au IX^{ème} siècle et aux pieds duquel s'étalent Serravalle et Borgo Maggiore.

Des fortifications qui subirent maints assauts : 1503, César Borgia; en 1739, le Cardinal Alberoni qui, " impressionné par l'esprit de liberté animant les Sammarinains ", n'y resta que six jours avec ses milices pontificales; en 1797, Napoléon, au lieu d'occuper la république, lui proposa, par l'entremise de Monge, un agrandissement de territoire qu'elle déclina sagement; en 1849, Garibaldi s'y réfugia, ce qui faillit déclencher une attaque autrichienne; en 1944, le territoire fut victime d'un bombardement allié et d'une invasion allemande.

Un ours bien léché.

Ces faits constituent une histoire somme toute assez mince pour les potaches de l'endroit que se passionnent beaucoup plus pour l'histoire de l'ours. Un jour que Saint Marin se rendait au travail avec son petit âne, il fut assailli par un ours féroce qui dévora incontinent le bourricot. Fâché d'avoir ainsi perdu... la peau de l'âne, le Saint regarda sévèrement l'ours et lui fit entendre un de ces sermons " di primo cartello ". Alors, " meraviglia delle meraviglie ", l'ours repentant s'offrit à remplacer l'animal dévoré et à servir Marino avec qui on le représente parfois. Ce n'est plus Martin et son âne, mais Marin et son ours !

Timbres et démocratie.

Mais il y eut plus fort ! Il y eut le blocus de Saint-Marin.

La République, c'est-à-dire 60 kilomètres carrés parcourus par 100 kilomètres de routes assez potables, compte environ 15.000 habitants. A notre époque, disons plus exactement jusqu'à 1945, ces respectables citoyens ne s'étaient révélés au monde, privés qu'ils sont de débouchés maritimes, que par d'innombrables émissions de timbres (où l'on trouve même des " posta aerea "), sources d'incontestables profits.

Le gouvernement comprend pompeusement le " Consiglio Grande et Generale " (législatif et administratif), la " Reggenza ", le " Consiglio di Stato " subdivisé en " Dicastères " exécutifs et les " Giunte Ausiliarie ". De tant de titres ronflants émanait une sensation d'honnête sérénité. D'autant plus que les réformes les plus marquantes de ces temps récents fleuraient bon la saine démocratie : liberté absolue de la presse, suppression des titres nobiliaires, création des décorations honorifiques de San Marino et de Sant' Agata " pour des raisons exclusives de mérite ".

Seul un économiste, distingué comme il se doit, aurait eu la puce à l'oreille en constatant que la balance locale d'importations accusait neuf millions en 1944 et 450 millions en 1949 ! Ce qui causa le blocus italien.

Un petit coup de rouge...

Que s'était-il passé au juste ? A la fin de la guerre, une vague communisante parcourut l'Italie et la Romagne ne fut pas épargnée. San Marino eut son gouvernement rouge vif. Ce dernier, au lieu de partager les terres suivant la stricte ligne doctrinale, prit pour excuse d'être perché sur le mont Titano pour voir les choses de plus haut... et imagina une " déviation " qui dut donner un rude choc au " génial Petit Père des Peuples " et réléguer à l'arrière-plan les pires incartades de Tito comme simples entourloupettes de vipère lubrique. Jaloux apparemment des recettes de Monte-Carlo, Lugano et autres sites de la côte belge, il décida la création d'un casino ! Après le Monte-Cassino l'Italie se voyait pourvue d'un Monte-Casino !

Mais ce sont de ces choses qui échouent à San Marino (à Tournai également, du reste). Tout simplement parce qu'un accord du statut avec l'Italie, 1872 et 1929, pour les amateurs de dates, l'interdit formellement.

San Marino trouva toutefois d'ardents défenseurs dans l'extrême-gauche et même dans l'aile socialiste, alors dans l'opposition. Et le kursaal fonctionnait, annoncé sur les routes de l'Adriatique par d'alléchantes pancartes (qu'on semble avoir oublié d'enlever aujourd'hui) et fréquenté par de nombreux Italiens.

(M) autorisation interdite.

Mais la pente du vice est glissante, comme disait ma grand-mère. Et San Marino ne s'arrêta pas en si bon chemin...

Très peu de taxes à Saint-Marin. Un bon esprit latin comprend aussitôt ce que cela implique en matière de " bella combinazione "... Et bientôt, telles des champignons, des fabriques de tout genre poussèrent dans le pays. L'accord avec l'Italie prévoyant de nombreuses franchises douanières, San Marino en usait sans vergogne, d'autant plus effrontément que, de son côté, l'Italie lui paie une rente pour rachat forfaitaire des droits qu'il pourrait appliquer sur les denrées italiennes pénétrant sur son territoire ! C'était un peu voyant dans le rayon voitures américaines interdites aux Italiens : une immatriculation à Saint-Marin et la difficulté était tournée. Idem dans le rayon sociétés, où l'on se payait même... une compagnie de navigation ! Tout cela, bien entendu, toujours aux dépens des finances italiennes.

Le blocus continental.

Cela durait depuis 1945. Sans doute parce que le combatif Mario Scelba, ministre de l'Intérieur italien, avait, et a encore, d'autres chats à fouetter (communistes, néo-fascistes et feu-Giuliano, pan, pan !). Mais les meilleures plaisanteries ont une fin...

Un beau matin, les trop malins San-Marinais se réveillèrent entourés de police italienne et la rente fut coupée de Rome... Un beau tollé dans le landerneau et dans la presse rougeoyante !

Le gouvernement de la petite république dut prendre le chemin de Canossa qui, naturellement, mène aussi à Rome.

Bref, le kursaal sera fermé (qui prendra soin des croupiers chômeurs ?), les sociétés étrangères soumises à un contrôle fiscal italianisé. Moyennant quoi l'Italie lève le blocus et consentira une avance de 50 millions de lire.

Comme on connaît ses saints...

Peu d'étrangers vont à Saint-Marin. C'est un tort, car tout y est pittoresque. Les Italiens y grouillent à nouveau. Très animé et très commerçant (cela s'aperçoit dès la première minute : le parking est imposé, coût : 100 lire !).

L'ensemble me fait penser au Mont Saint-Michel. En plus populaire peut-être. Etroites rues escarpées aux balcons fleuris et bordées d'échoppes innombrables où le touriste subit mille tentations. Où prédominent les séries de timbres (la carte postale avec une série de 26 lire se vend froidement 100 lire !), les tartes au chocolat, et ces succulentes "cassate", glaces inégalables qui valent à elles seules le déplacement. On trouve même une agence touristique, où un affable petit vieux orne votre passeport de deux minuscules cachets historiques, mais consent aussi à vous vendre une chanson locale ou un guide infaillible moyennant une rémunération adéquate.

Du haut de la "Rocca" ou première tour, un panorama inouï : les Marches, l'Ombrie, la Toscane et la Romagne. Au loin, les plages radieuses de l'Adriatique, trop peu connues et pourtant admirables. Si l'on a du courage, on monte à la deuxième et à la troisième tours, la "Fratta" (appelée aussi "Cesta"), puis le "Montale", d'où l'on voit parfois la côte dalmate. D'ici, comme le proclamait un écriteau de Stresa en un français ampoulé et approximatif : "Profitez-vous une balsamique air" — Visitalo, che ne vale la pena !

LE TONIQUE A ACTION MULTIPLE

HEMO-BEX

(Au goût agréable de framboise)

Energie et résistance accrues pour bébé,
maman... sans oublier papa.

Formule :

Chaque cc. renferme :

Vitamine D	83 U.I.
Chlorure de thiamine	0.15 mg.
Riboflavine	0.15 mg.
Niacinamide	1.10 mg.
Pyridoxine	0.22 mg.
Pantothénate de calcium ...	1.10 mg.
Lactate de calcium	10.0 mg.
Citrate de fer ammoniacal	5.4 mg.
Nucléinate de manganèse. Catalyseur.	

ANGLO-FRENCH DRUG C^{IE} LTÉE
MONTRÉAL

Pour votre

LABORATOIRE

APPAREILS

VERRERIE

REACTIFS

Adressez-vous à

CANADIAN LABORATORY
SUPPLIES, LIMITED,

403 ouest, St - Paul
MONTREAL, Québec.



VOUS VOUS ABSENTEZ ...

VOUS PARTEZ EN VOYAGE

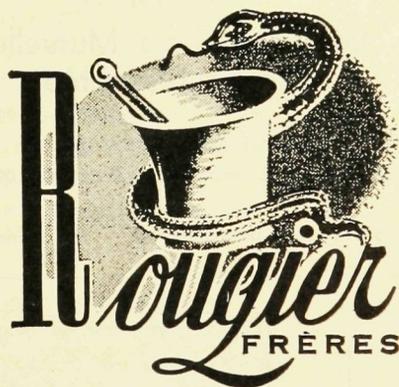
Nous répondons pour vous ...
en tout temps!

Renseignements sur demande

TELEPHONE ANSWERING
SERVICE LTD.

630 ouest, rue Dorchester

UN. 6-6921



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I.

**CREDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN**

PRÊTS EN PREMIERE HYPOTHEQUE

5 est, rue ST-JACQUES
MONTREAL

Succursales: Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver

**Courtiers
en douane**

**Expéditeurs
Transitaires**

C.-E. RACINE & CIE, Ltée
Edifice Board of Trade

MArquette 5293 — Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

**La Compagnie Mutuelle
d'Immeubles Ltée**

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

CERTIFICATS D'EPARGNE

Versé à ses membres : \$12,500,000.00

Siège social :

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

**COURTIERS ET SPECIALISTES
EN DOUANES**

**EXPEDITEURS - ENTREPOSEURS
AGENTS DISTRIBUTEURS
TRANSPORT**

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée

118, rue St-Pierre Montréal

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE
MONTREAL
LIMITÉE

**EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS**



**AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES**

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1, PL. 3834

III. — SARRE INDUSTRIELLE

Pour l'instant, la Sarre est une contrée inquiétante. Ces derniers jours, on y signalait 198 cas de poliomyélite dont 168 positifs.

Mais la Sarre n'a pas que des raisons d'inquiétudes. A l'ombre de son drapeau (bleu, rouge et blanc en croix), le président Johannes Hoffman, dont la résidence s'appelle modestement la Maison Blanche comme à Washington, s'efforce d'élaborer un état autonome, dégagé des influences françaises et allemandes, et capable d'assurer la prospérité de sa population. A l'aube du plan Schuman, la richesse de la Sarre prend une importance capitale. L'avenir s'annonce très favorable.

Une expédition coûteuse.

La Sarre est l'un de ces enfants malheureux issus du mariage du Traité de Versailles et de la Société des Nations. Gouverné par une commission de cinq membres, le " Territoire de la Sarre " vécut vaille que vaille jusqu'en janvier 1935, date où Hitler, à l'aide d'une propagande bien orchestrée, le fit rentrer dans le giron du Gross Reich. Après des élections dont le pourcentage flatteur n'avait rien à envier aux meilleurs résultats obtenus derrière le rideau de fer ! Un homme, qui paya son courage de la prison et de l'exil, Max Braun, prophétisa alors : " Le nazisme, c'est la guerre et la ruine ". Ce n'était que trop vrai. Des dizaines de milliers de morts et de disparus, outre 3.000 victimes du nazisme, plus de 100.000 prisonniers, quelque 80.000 maisons démolies : tel fut le sinistre bilan, encadré d'une misère noire.

Mais les Sarrois avaient compris l'amère leçon. Aidés par l'administration française (le colonel Grandval avait restauré le régime antérieur sous son contrôle), ils firent des prodiges et des ruines recréèrent la prospérité...

A l'Est, rien de nouveau.

Bien que Germaniques de culture, les Sarrois ont désormais de solides raisons de se méfier de " ces bons Allemands ", redevenus idylliques à souhait et excellents Européens. Mais qui, malgré tout, n'affectionnent toujours que les lectures et les discours militaristes (le général Ramcke, " génial petit père des parachutistes ", et le général Guderian, expert des tanks et des grossièretés à l'égard des alliés, sont actuellement les plus prisés).

C'est pourquoi, ils ont préféré se tourner vers la France. Se tourner mais non s'engager à fond... Car, répétons-le, la Sarre rêve d'être autonome.

Et se méfie parfois aussi de la " légèreté " française. Un peu pudibonde pour ne pas dire puritaine, la censure sarroise a opéré un tri sévère parmi les publications françaises et refoulé une quinzaine d'illustrés un peu trop... illustrés. Les mines sont la richesse du pays, ses ouvriers sont spartiates : l'Etat ne veut pas que les " folies parisiennes " viennent débaucher... ses mineurs !

Un qui a de la veine...

Le mineur est le citoyen le plus typique de la Sarre. Car " l'Oasis de l'Europe " (les Sarrois prétendent que les lettres O.E. qui figurent sur les plaques de leurs autos signifient " Oase Europas ") se paie le luxe de n'avoir que des mineurs indigènes, de vrais "indigènes du pays " comme disent les écriteaux de certains bouchers belges.

Et ce mineur est l'un des plus favorisés du monde. Il possède sa maison que la Régie des Mines l'aide à construire en lui allouant des prêts de quinze ans, sans intérêts ! Près de 800 habitations furent ainsi élevées l'année dernière.

Il va à la mine et en revient en car. Il a un outillage moderne : la Régie vient d'y consacrer plus de 400 millions de nos francs. Il a des cadres solides et malgré de lourdes pertes pendant la tourmente le recrutement ne laisse pas à désirer, même dans la jeunesse. Actuellement on compte presque 5.000 ingénieurs et employés pour 60,000 mineurs. Le personnel français n'excède pas 500 personnes. Les recrues de valeur sont envoyées à l'école professionnelle des Mines de Sarrebrück et l'élite à l'Ecole Supérieure des Mines, à Nancy.

La grève est pratiquement inconnue. On n'en relève qu'une, de très courte durée, depuis la fin de la guerre. Et le nombre des chômeurs est négligeable, si l'on excepte les femmes, difficilement casables dans ce genre d'industrie. Si grève et chômage sont presque nuls, c'est que la sécurité sociale est grande. Le gouvernement lui consacre plus de 50 % de son budget et intervient pour plus de 5 milliards dans la subvention vieillesse-invalidité. Cela coûte cher, sans doute, mais a du moins l'avantage de la stabilité et empêche l'ouvrier sarrois de céder au fallacieux appel des sirènes...

Le soir, retour à la terre : le mineur qui cultive son lopin devient un petit fermier, montrant ainsi qu'on peut concilier le charbon et la farine...

Les jours de fête, il assiste à la messe en costume noir et faux-col cassé. Puis applaudit au défilé de son harmonie, curieux musicien portant une toque noire à double queue blanche retombant sur leur austère costume sombre. Ou aux prestations vocales de sa chorale.

L'or noir.

C'est le charbon. 15 millions de tonnes extraits (14 en 1938) par an, presque le 1/3 de la production française. On peut voir venir, car il y aurait au moins dix milliards de tonnes dans le sol sarrois. Mais cette richesse énorme perdrait de son ampleur si l'industrie française n'était à portée pour consommer ce charbon et si la fertilité de la vallée de la Moselle ne subvenait aux besoins sarrois. Depuis 1837 (date reprise sur le drapeau minier), la Sarre et la Lorraine ont tout pour se compléter.

C'est pourquoi, après " l'aberration hitlérienne ", 49 députés sarrois sur 50 (le cinquantième est le représentant communiste que personne n'écoute) votèrent le rattachement économique à la France qui, dès l'élection communale de 1946, figurait au programme des deux partis principaux : les chrétiens-populaires et les socialistes, qui récoltèrent plus de 77 % des voix. Succès confirmé lors des grandes élections d'octobre 1947, qui aboutirent à la nouvelle Constitution et intensifié aux élections communales de 1949. Actuellement, les socialistes sarrois sont passés dans l'opposition et les socialistes allemands continuent d'essayer de saper l'entente franco-sarroise en insistant notamment sur le fait que la Sarre relève religieusement des évêchés de Trèves et de Spire. Le vieil évêque de Trèves est un francophile à tout crin, non seulement par conviction, mais aussi parce qu'il se dit que " l'impôt ecclésiastique " payé par les fidèles sarrois (cela se monte à plus de 100 millions annuellement) risquerait de lui échapper si la francophilie s'accroissait...

L'accord.

Sous la direction de M. Grandval, ancien gouverneur militaire, actuel haut commissaire français et futur ambassadeur, le " contrat " France-Sarre a été signé le 3 mars 1950. A part quelques plaintes inévitables, la satisfaction semble être mutuelle. L'année dernière la France a absorbé près de 50 % du charbon, 60 % de la sidérurgie et 90 % du commerce sarrois. En 1952, la France aura investi 27 de ses milliards pour moderniser les

mines de son alliée, car c'est elle qui, par l'entremise de la Régie de Sarrebrück, exploite les charbonnages sarrois. Moyennant paiement annuel à la Sarre d'une somme fixe de 300 millions français, plus différentes allocations dont une de 20 à 30 francs par tonne au-delà de 10 millions de tonnes extraites. La Convention est valable pour cinquante ans, sous le contrôle d'un Conseil de Mines franco-sarrois et d'un office de coordination.

L'accord n'est pas uniquement industriel et commercial.

Mens Sana...

Le français est devenu obligatoire dans l'enseignement. Dès à présent, plus de 1.500 professeurs sarrois peuvent l'enseigner et le Collège Maréchal-Ney, à Sarrebrück, est très prospère.

Mais la réussite la plus déconcertante est l'Institut d'Etudes Supérieures de Hombourg inauguré en 1947, devenu Université de Sarre et pratiquement Université Européenne. Dans un cadre enchanteur, cet établissement déploie une bilingue et réconfortante activité qui doit beaucoup à l'impulsion du professeur Henri Grégoire. Elle groupe des professeurs d'une demi-douzaine de nations. Le premier représentant belge y fut notre excellent ami Jacques Moreau, docteur en Philosophie et Lettres.

Ci-gît bier...

J'ai vu la Sarre en 1945 pendant la campagne d'Allemagne. Je l'ai revue en 1951. Sans la reconnaître. La désolation d'hier a fait place à la joie de vivre, la misère à l'abondance. On y aime consommer, comme en Amérique. Les magasins regorgent de denrées; les gens, bien nourris, reflètent le bien-être en déambulant dans les rues où, comme dans l'heureuse Prague de jadis, se débitent de succulentes saucisses chaudes. On achète parce qu'on peut acheter. C'est l'aisance.

Pas étonnant que les demandes de naturalisation affluent. Près de 40.000 Allemands attendent la carte d'identité rose, symbole de rêves de la même couleur. Bientôt, la Sarre, à peine aussi étendue que le Grand-Duché de Luxembourg, comptera 200.000 habitants de plus qu'il y a quinze ans. L'ère du charbon ne risque point de manquer de bras !

IV. — SUR LES TRACES DE GIULIANO...

Un reportage raté.

Le lendemain du jour où je suis rentré de Sicile, j'ai pu lire dans les journaux : " Quatre bandits masqués ont arrêté pendant une heure et quart

tous les véhicules qui passaient sur la route de Palerme. Tous les voyageurs du sexe masculin, dont les 43 occupants d'un autocar, ont été délestés de leur argent et de leurs bijoux, mais les bandits ont autorisé les femmes à rester assises et ne leur ont rien pris "...

Nous avons campé vingt-deux jours en Italie, dont quinze en Sicile. Parcouru quelque 7.000 kilomètres en voiture. Traversé la " Sila " sans rencontrer de loups... Ecumé les coins les plus déserts de Lucanie, de Calabre et de Sicile. Refait pratiquement tous les itinéraires de Giuliano. Et nous n'avons pas vu un "bandito", pas aperçu l'ombre d'une escopette ou d'un tromblon, pas senti un relent de conspiration. Ma femme est inconsolable !... Et je croirais n'avoir rien fait d'intéressant, si les reporters de "l'Ora" ne nous avaient photographiés et copieusement interviewés...

A vrai dire, je ne suis pas allé en " Grande Grèce " pour effectuer un pèlerinage nuancé de regrets ou d'admiration dans les sites qu'agita Giuliano-Pan-Pan, devenu par la force des mitraillettes feu Giuliano. Si pittoresque, romantique ou séduisant que soit un bandit, il n'en reste pas moins un bandit. Mais ceci est encore une de ces vérités premières qui restent inopérantes auprès de votre épouse et de vos filles : attaquez le sujet et vous m'en direz des nouvelles !

Bref ! nous n'étions pas allés en Sicile pour Giuliano, mais tout de même...

Randonnées en Trinacrie.

Car comment ne pas y venir ?

Des préliminaires s'imposent évidemment. Passons tout d'abord le bac à Villa San Giovanni pour Messine : trouvons le gouffre de Charybde bien calme et le promontoire de Scylla bien petit sans comprendre pourquoi Rabelais disait de "Scylle en Carybde" en intervertissant les mots, ni pourquoi la traversée coûte plus cher à l'aller qu'au retour (ajoutons que pour une traversée d'une demi-heure un piéton paie 45 liras, soit moins de 4 francs belges; si cette modération pouvait inspirer nos tramways !)... Puis, prenons nos ébats sur l'aristocratique plage de Taormina, où, dans le cadre prestigieux du théâtre grec, on s'affaire pour préparer les galas d'automne. Contournons l'Etna strié de gigantesques coulées de lave et liquidons une paire de sandales pour le voir de plus près. On se fait ensuite regarder de travers par le curieux éléphant de lave noire de la grand-place de Catane pour avoir consommé trop de ces délicieux " capucino " ou " latte alla mandorla ", et quand je traduis

" café moussieux au lait " ou " lait d'amandes ", je sens combien le traducteur est un traître, car les meilleures traductions ne pourraient jamais rendre la saveur de l'original en cette occurrence... En passant, jetons un regard aux trois Faraglioni des Cyclopes et songeons mélancoliquement à Ulysse mais aussi à Galatée; pourquoi faut-il que ces lidos soient fermés ? Et voici l'île d'Ortygie et " la reine des cités " : à Syracuse (où le théâtre joue du Gide, qui a célébré la fontaine Cyané et ses papyri) parcourons les Latomies ou carrières anciens camps de concentration somme toute, puisque des milliers de soldats athéniens y auraient péri de langueur après le désastre essuyé par eux et leur général, l'extravagant Alcibiade, qui, trop pressé sans doute de casser le nez aux Hermès Athéniens et de couper la queue de son chien, avait fort superficiellement préparé son expédition. Dans ces carrières, " l'Oreille de Denys " (voisine de la grotte des Cordiers où un astucieux indigène vend aux touristes crédules 5 cm. de ficelle moderne comme souvenir antique), une grotte aux incroyables performances acoustiques qui éclipsent celles des échos d'une histoire humoristique de Mark Twain. Dans le port, pensons à l'illustre Archimède (quel cancre ne connaît: " Tout corps plongé dans un liquide...", mais quelques autres ajoutent: " Archimède? Ah oui! c'est ce Grec qui était si heureux d'avoir retrouvé son vieil ami Heurêka dans sa baignoire "), par d'ingénieuses astuces, sans cesse renouvelées, tint longtemps en échec la puissante flotte romaine, lui jouant mille tours pendables (des... tours fortifiées !), la façon d'alors de " monter des bateaux ". En cherchant des ruines décevantes depuis Raguse et le long de la corniche Sud, nous découvrons des sites admirables : Licata, Gela (où mourut Eschyle et qu'Hugo chanta sottement), Eraclea, mal remise encore de l'invasion alliée, Puis l'on jouit de l'ineffable beauté des temples grecs d'Agrigente, en n'oubliant point que celui de la Concorde est l'un des trois spécimens les mieux conservés au monde. Devant les quatorze colonnes seules restées debout, on déplore la titanesque désolation de Sélinunte, le plus vaste champ de ruines d'Europe (et quand on dit Europe...). Invoquons Vénus Erycine du haut du radieux promontoire d'Erice. Goûtons la perfection sauvage du temple de Ségeste dans son cirque grandiose de rochers où l'on trouve un... rest-room ! A Monreale, il faut subir le charme prenant du cloître bénédictin et admirer l'incroyable déploiement d'or des 6.000 m² de mosaïques de la cathédrale (décidément je n'aime pas le Dieu de l'Ancien Testament et préfère l'expression du Christ de Monreale et de Cefalu à celle de Pantokrator de Daphni en Grèce : il est vrai que ce dernier, incendié par la soldatesque turque au

nom du Prophète, a de bonnes raisons d'être courroucé !). Errons un peu dans Palerme la cossue du fond de sa conque d'or, en regrettant les excès ecclésiastiques du baroque italien et les stupidités architecturales du prince Palagonia, à Bagheria (comment Goethe a-t-il pu consacrer trois pages à ces lubies ?). Il y a heureusement à Palerme les monuments normands et cette splendide chapelle Palatine... Faisons un peu de pêche sous-marine à Cefalu, afin de constater que nous nageons moins bien que nous ne l'imaginions et d'éprouver la cuisante morsure d'une anémone. Flânons dans la spacieuse Messine en faucille, nous réconfortant à coups de " cassata ", incomparable tranche glacée aux fruits... Adorable Sicile : relisons Renan et Gabriel Fauré (Maupassant délire trop !)...

Intermèdes variés.

Et puis ? Il y a encore moyen de pêcher la nuit, avec les indigènes, au harpon et à la lampe à acétylène (je me crois retourné parmi les Indiens des Rocheuses ou les métis de la côte Pacifique, au large de Vancouver). D'écouter l'impeccable troupe de danseurs et chanteurs siciliens, lauréats du Festival de Cannes : entre l'exubérante tarentelle aux accents divins de la flûte et la nostalgique " Si marita Rosa... ", mon cœur hésite ! D'être ravi par les dynamiques marionnettes siciliennes, à l'armure de cuivre: truculentes farces dont les Napolitains font les frais ou gestes héroïques de Roland et Charlemagne. Eh oui ! l'influence normande sans doute.. On retrouve Roland, Turpin et leurs preux luxueusement peints sur toutes les charrettes siciliennes. Pittoresques " carettes " qui infestent les routes et dont l'axe, ressortant comme un épéron nous a labouré l'aile : une plaisanterie qui a failli se terminer en match de jiu-jitsu (un "collègue" français a eu plus de chance, on lui a apporté des pastèques en guise de consolation; il est vrai que, plus avisé, il avait tamponné une charrette chargée de fruits et non de pierres, comme nous !). Et n'insinuez pas que nous conduisons mal, c'était le charretier qui dormait !

Confidences...

Après tout cela, ayant épuisé le paysage (je vous fais grâce des catacombes des Capucins : spectacle lamentable où l'on voit même un bébé momifié !), on éprouve le besoin de parler aux Siciliens. De Siciliennes, on n'en voit guère : suivant un vieux penchant méditerranéen, les Seigneurs et maîtres (qui donnent l'impression de travailler jusqu'à 15 ans et puis d'avoir compris que c'est fatigant pour l'homme mais fortifiant pour la femme) tiennent leurs compagnes à l'abri des regards indiscrets.

De nombreux entretiens avec des Siciliens de tous calibres, il ressort avant tout : que l'amour envers les Italiens est très mitigé; que les séquelles de la guerre sont lourdes à porter :

*Ab ! que maudite soit la guerre
Qui fait faire de ces coups-là;
Qu'on verse dans mon verre
Le vin de Marsala !*

un vin à l'œuf, comme chacun sait; que la poule Marshall aux œufs d'or ne pond pas assez, on mendie peu, pourtant, quoi qu'en ait dit autrefois Maeterlinck; que " le cas d'Angelo " (lisez Eric Linklater !) est loin d'être unique; que les tendances néo-fascistes sont encore vivaces, encouragées par les inscriptions mussoliniennes dont le temps (mais est-ce toujours le temps seulement ?) a détruit le badigeon pour nous les restituer dans leur provocante splendeur; que l'affaire Luciano (un " Lucky " sicilien!), Costello et autres gangsters plus ou moins retraités, évoquée actuellement à la télévision américaine par le sénateur Kefauver, passionne l'opinion. En raison toutefois de la personnalité... percutante des " intéressés " (oh combien !) et des liens possibles avec la Maffia (une association qui a le bras long... terminé par une " main noire " redoutable), chacun préfère dans les conversations à ce sujet éluder ou observer de Conrart le silence prudent... Et les " banditi " ? Ah ! évidemment, les banditi ! On n'a pas que des gangsters américanisés, on a aussi de vrais produits indigènes !... Au fond, c'est d'ici qu'est sorti Joseph Balsamo, l'illustre " guérisseur-hypnotiseur " ressuscité au cinéma par Orson Welles. On a eu Leone au XIXème siècle et Giuliano au XXème...

Silence ! on va tourner...

Nous ne rappellerons pas l'histoire de Giuliano et sa fin lamentable (un an déjà !). Qui ne la connaît ?

Pratiquement, tous les Siciliens sont plus ou moins fiers de Giuliano, sans toujours l'avouer. Un homme qui fait la nique aux policiers (et les carabinieri ne sont pas mieux vus que les autres " flics " du monde !) est toujours sympathique à la masse. Mais un Sicilien qui ridiculise le gouvernement de Rome, cela ne peut être qu'un héros... aux yeux des Siciliens. Bien entendu, et c'est juste d'ailleurs, on vous ajoute qu'un étranger ne peut comprendre toute cette affaire...

Au reste, un an après la fin du bandit, les passions restent assez exacerbées. La version officielle prétend que la campagne du colonel Luca (devenu depuis général), campagne qui dura 82 mois et coûta à l'Etat près de deux milliards de lires, était parvenue à dissocier l'état-major de Giuliano et à le forcer à abandonner sa zone favorite de Montelepre. Réfugié à Castelvetrano et méditant même une fuite en Tunisie, le bandit fut attiré dans un guet-apens par le capitaine Perenze et ses hommes, travestis en cinéastes, qui lui avaient fait savoir qu'ils désiraient le filmer pour les actualités. Tombé dans le piège, Giuliano aurait eu le tort de vouloir résister...

La presse d'extrême-gauche, opposée au gouvernement, a insinué que la Maffia, autrement dit les " signoretti " ou gros possédants de l'île, se seraient servis de Giuliano contre le communisme (de fait, Giuliano les attaqua en douze grandes occasions, surtout le 1er mai 1947), puis l'aurait éliminé au moment où il risquait de les dénoncer. Un traître l'aurait abattu de sept balles dans le dos au moment où il sortait de chez sa bonne amie, Francesca Di Maio, enceinte de ses œuvres et qui se suicida quelques heures après son exécution. L'autopsie aurait donné consistance à cette version et les habitants de Castelvetrano soutiennent encore n'avoir pas entendu les rafales de mitraillette de la version officielle mais seulement quelques coups de feu... Vraie ou fausse, on conçoit aisément que cette version ait trouvé audience : trop de malheureux, exploités par de trop riches propriétaires sans vergogne, avaient cru voir en Giuliano un sauveur (il s'appelait justement aussi Salvatore !) à leurs maux trop flagrants. Et ainsi s'est enracinée la légende du " Turriddu " non pas brigand, mais défenseur des opprimés, et devenu, par sa mort, un martyr de leur cause.

Ainsi donc, pour l'ensemble du peuple, Giuliano n'a pas été abattu légalement, mais " infâmemment " trahi. Sa mère l'a péremptoirement déclaré et plusieurs journaux siciliens ont publié un énorme portrait d'elle. Brandissant un index vengeur au-dessus du cadavre de son fils, elle hurlait : " C'est Pisciotta qui l'a vendu et assassiné. " Pisciotta, on le sait, est le cousin et ex-lieutenant du fameux bandit. Actuellement, s'il ne bénéficiait de la " protection " de la police, il n'en mènerait pas large !

Qu'il y ait encore des comparses en activité. La preuve, voyez le début de cet article. Mais que c'est très restreint. Par contre, on rencontre encore, de jour et de nuit, des carabinieri dans tous les coins, en motos ou en jeeps.

Que le premier film sur Giuliano est idiot : il est trop... italien ! Par contre, ses supporters en préparent un " vrai de vrai " qui ne manque pas de concours, mais de fonds. Un noble citoyen de Partinico me certifie que le dernier obstacle à sa réalisation est la mère du brigand qui refuse pour des raisons sentimentales... et aussi financières. Mais cela va s'arranger, prophétise-t-il.

Suivant plusieurs renseignements concordants, je déniché à l'unique garage de Cefalu, un des cousins (il y en a des flottes) de Giuliano qui sera l'opérateur de prises de vues pour ce film. Ce mécanicien expert connaît bien son métier mais redoute les carabinieri et leurs ingérences. Il m'annonce pompeusement que son chef-d'œuvre sera, pour l'historicité des faits, " *realmente importantissimo* ". En attendant, on vous le fait sentir, mieux vaut ne pas trop interroger. Le scénario n'est pas au point !

La route de Montelepre...

Pour en revenir aux bandits de la route de Palerme, nous aimerions que les journaux nous disent laquelle. Sûrement pas la Nationale de Messine, c'est trop fréquenté. De l'autre côté, trois routes presque parallèles mènent dans la direction de Trapani-Marsala en passant par Alcamo. La côtière, en corniche, est la plus usitée. Celle du Sud passe par Monreale, après quoi elle perd ses qualités au point d'être désespérément poussiéreuse à certains endroits; infestée de brigands jusqu'en 1890, c'est la plus directe. Aussi doit-il certainement s'agir de la route médiane. La vraie ! celle qui passe par Montelepre, la favorite de Giuliano !

On comprend quand on l'a parcourue, encaissée, étroite, malaisée, entre d'immenses monts désolés, combien il était commode de s'y tapir et d'y berner la maréchaussée. Surtout avec la complicité plus ou moins avouée des indigènes, dont la conversation reste toujours très réticente, pour ne pas dire nulle, principalement à Montelepre (aurai-je une tête de policier en civil ?). Et l'aide de nombreuses grottes et cavernes. La route porte encore des traces manifestes de la lutte récente, très souvent le petit parapet est coupé, victime d'éboulements destinés aux véhicules des carabinieri..

Tous semble désert et calme. Ce berger basané ou ce casseur de cailloux au regard sombre étaient peut-être bien des brigands. Quoi d'impossible ? Puisqu'en ce début de septembre " quatre bandits masqués... ". J'ai envie de retourner en Sicile !

COURRIER DES LETTRES

L'AMPOULE D'OR

En poursuivant la lecture du dernier roman de Léo-Paul Desrosiers (Gallimard), j'éprouve presque le sentiment de commettre une indiscretion : je pénètre dans les replis d'un cœur ardent et blessé qui n'effectue sa remontée qu'au prix d'un courage frôlant toujours le désespoir. Quand donc Julianne parviendra-t-elle à se reprendre en mains, à tenir le gouvernail de son pauvre navire désemparé ? Nous la suivons à la trace, guettant sans cesse le moment où elle saura prendre pied et accepter, dans le renoncement, les desseins de Dieu sur elle.

Le récit possède la simplicité des antiques églogues : une saison tumultueuse qui marque à jamais un destin. Une institutrice d'un certain âge fait de nous ses confidents. Elle a été une petite fille sauvage et primitive. Elle connaît le jeu des marées et des vents sur la côte océane, le seul horizon qui se soit révélé à ses yeux. Elle a à peine dix-huit ans que tout son être tressaille pour Silvère, un marin venu faire la pêche sur les bancs avec les morutiers bretons. Avec lui, ce ne sont que promenades et courses, que brefs échanges de paroles, qu'angoisses aussi de la fille amoureuse prenant conscience qu'elle n'est pas belle, qu'elle ne sera jamais de celles qui passent triomphalement dans la vie. Elle s'émeut des misères endurées par Silvère dans son rude métier, des gerçures et des crevasses de ses mains, Rentrée chez elle, l'exaltation ne se calme pas :

Ma pitié emplit à flots mes rêves éveillés : je panse les plaies du petit mousse, je le défends contre les capitaines, je le console dans mes bras comme une grande soeur. Je me relève un moment, j'aperçois la proue de mon Rocher plongé, lui aussi, dans son sommeil intermittent. Où dors-tu, ce soir, beau gars breton ? D'où viens-tu ? De Paimpol ou de Cancale ? J'aime les dures syllabes des noms de ton pays qui roulent dans la bouche comme des billes. Sous le soleil, tu verras que je n'ai point de beauté. Mais je suis grande, j'ai une haute taille, mes jambes sont longues, ma chevelure est noire comme une aile de cormoran. Je ne me pose pas, blanc-poudrée, sur les chaises, comme les belles, pour que l'on me regarde; non, je suis vivante, moi, mon beau gars. Mon cœur est excessif et intense comme mon rire.

Mais le malheur flotte; pour des motifs encore obscurs, le père interdit ces promenades : Julianne ne doit plus revoir Silvère. Un jour, cependant, elle désobéit et part en barque avec lui. Bientôt s'élève la tempête et la frêle embarcation se brise sur les récifs. Toute une nuit, ils lutteront dans une caverne, agrippés aux rochers, contre les lames incessantes. Ce n'est

qu'à l'aube qu'ils seront délivrés. Craignant que la vertu de sa fille n'ait subi quelque flétrissure, le père se montre impitoyable : elle ne rentrera pas au foyer. Intransigente, excessive, sommes-nous portés à penser; il faut se replacer à l'époque et dans l'atmosphère pour la comprendre. Julienne trouve refuge chez la Maussade, une vieille desséchée, un peu ridiculisée dans le canton, empressée aux labeurs les plus épuisants et qui dissimule, sous sa carapace, un cœur capable de grandeur.

Ici commence l'évolution psychologique de Julienne. En face d'elle-même, elle se rapproche de Dieu. Des livres saints trouvés au hasard d'un naufrage lui révèlent la beauté des psaumes. Ainsi, dans l'*Ecclésiaste*, elle relit souvent :

*Et souviens-toi de ton Créateur
Aux jours de ta jeunesse...
Avant que se rompe le cordon d'argent,
Que se brise l'ampoule d'or...*

La magie des psaumes agit comme un baume sur son âme ulcérée. Mais que de combats avant d'en arriver à une sérénité toujours menacée ! Qu'il est douloureux de chasser de son esprit Silvère, même si elle sait aujourd'hui qu'il est marié là-bas ! Son tempérament de flamme éclate :

Où es-tu, Silvère, mon bien-aimé, par ce soir pur ? Tes épaules ploient-elles toujours sous ta botte de solitude, de fatigue ? Attends-moi, Silvère, je ne t'abandonnerai pas. Je te retrouverai dans toutes les forêts du monde... Mais soudain, sous un souffle de vent perdu, un liard frissonne de la tête aux pieds, au-dessus de ma couche, parmi les feuillages immobiles. Oh ! ce bruissement de ruisseau dans des rapides légers ! Il me fait mal à l'âme comme un coup de dard. Et deviennent visibles pour moi l'éternité gisante en ces falaises, le bleuté de l'air, le repos des massifs de frondaisons baignant dans l'eau sombre du crépuscule. Au centre de moi-même jaillit le filet d'une indicible angoisse. Ne devinerai-je jamais le secret que l'air, la lumière, les arbres me balbutient parfois ? Chercherai-je toujours la présence que je ne peux saisir, le message trop subtil pour mes oreilles de chair ? Viendra-t-elle jamais à éclosion la sensation que j'éprouve et qui est en même temps délices et souffrances ? Pourquoi, ô mon Dieu, m'avez-vous faite ainsi ? Est-ce mon ancienne maladie qui s'est dissoute dans mes os ? Est-ce de la folie ?

L'apaisement viendra peu à peu, baignant dans la musique des paroles augustes et éternelles. Le pardon du père est acquis. Un Récollet prend Julienne sous sa garde. En elle naîtra le désir d'une œuvre, qui soit son accomplissement. Elle regarde autour d'elle ces petits enfants incapables de déchiffrer les secrets du langage écrit. Pourquoi ne deviendrait-elle pas maîtresse d'école, afin de révéler à d'autres les phrases inspirées qui lui ont permis de doubler le cap des angisses ?

Le roman de Desrosiers s'inscrit dans une tonalité grave. Rien n'est sacrifié à l'accessoire. Il met en relief, dans un dépouillement voulu, le destin des pauvres hommes perdus dans une nature grandiose, égarés à jamais s'ils ne parviennent à se raccrocher à ce qui ne passe pas. Cette histoire d'un seul jet comporte une simplicité que j'appellerai franciscaine, par cet échange constant entre les sentiments des hommes et les spectacles de la nature. L'écrivain, on le sait de longtemps, est avant tout un descriptif : il excelle à peindre un tableau, à multiples touches légères et justes, il sait s'imprégner d'un paysage. Je doute un peu que les livres saints aient exercé une action aussi délicate sur une jeune fille aussi peu préparée à en recevoir le message, mais enfin, il se peut... Je regrette un certain déséquilibre dans la composition; dans les cent premières pages, nous nous attachons à une action dont le rythme se maintient, qui pique notre curiosité; par la suite, ce n'est plus qu'une simple méditation, qui n'est pas sans beauté ni profondeur, mais qui nous aiguille dans une tout autre direction. Comment toutefois oublier le personnage attachant et hallucinant de la Maussade, qui est campé de main de maître ! Desrosiers a bien raison de laisser périodiquement ses études historiques pour aborder le roman; aucune de ses œuvres n'est indifférente et *L'Ampoule d'or* m'apparaît, malgré de rares et inévitables lacunes, comme une difficile réussite, d'une langue sobre et ferme, dont peu d'écrivains canadiens peuvent se flatter.

*
* *

ÉVADÉ DE LA NUIT

Toute l'intrigue (Cercle du Livre de France) tourne autour d'un héros central, Jean Cherteffe, qui lutte contre ses fantômes sans parvenir à les apprivoiser. Ce garçon de vingt ans apprend durement que la vie n'est pas facile : non pas tellement par les complications extérieures dont il est à la rigueur possible de s'abstraire, mais les drames de la conscience tourmentée ne se résolvent pas en de paisibles équations. C'est l'incessant combat du moi contre l'autre qu'on porte également en soi qui épuise les forces de l'être et l'amène jusqu'à ce point de tension extrême où l'équilibre se rompt. Cette tragédie intérieure ne revêt pas la même ampleur chez tous; elle est particulièrement aiguë chez ceux qui refusent tout compromis et vivent, comme malgré eux, dans un climat d'intensité permanente.

Si l'on voulait ramener le témoignage de ce roman à sa signification essentielle, je croirais la saisir en affirmant qu'il est avant tout le chant triste de la solitude invancue. On a répété qu'on meurt toujours seul; ce qui est encore plus grave, c'est qu'on vit seul également et que les fragiles passerelles tendues pour effectuer de présomptueux échanges n'entraînent que désillusions et regrets. Beaucoup ne se posent pas de questions, s'accommodent de l'inévitable; c'est le douloureux privilège de quelques-uns de tout miser dans

dans une partie où ils ne peuvent être que les perdants. Ils cherchent l'évasion de leur solitude et se retrouvent plus démunis qu'au départ, enrichis peut-être d'une expérience à nulle autre communicable, et qui demeurera leur seule compagne terrestre.

Jean Cherteffe appartient à cette catégorie des écorchés vifs. Sensibilité frémissante et refoulée, qui se dissimule sous le masque de la dureté et du cynisme, ces visages mensongers qui ne trompent personne, hormis celui-là même s'imaginant y établir sa sûre retraite. Il a été élevé dans un orphelinat sevré de toute tendresse spontanée, entouré de soins indifférents et officiels. Il a vingt ans quand nous faisons sa connaissance, auprès de la tombe d'un père qu'il voit pour la première fois, un pauvre alcoolique tué au cours d'un accident de travail. Sur les traits du défunt, il lit un chapitre bouleversant de la dégradation humaine. Un dieu inconnu gît impuissant aux pieds du jeune homme. A deux reprises, il tentera de rejoindre son prochain : par l'amitié et par l'amour. Dans la rue, il fait la connaissance d'un misérable ivrogne, Roger Benoît, qu'il ramène chez lui. Ce clochard a eu jadis un idéal, par la suite, il a sombré dans la boue. D'autorité, Jean s'immisce dans un drame qui n'est pas le sien, dans le but de se fuir soi-même, de s'oublier enfin dans la détresse d'autrui. L'expérience se solde par un échec.

Reste Micheline Giraud qui l'aime et qu'il n'a rien fait pour conquérir. Cette jeune fille fait partie du clan peu nombreux des amoureuses éperdues pour lesquelles les obstacles sont autant de tremplins pour mieux assurer leur possession définitive. C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ! Amour total, dont elle n'entend pas lier Jean. Qu'il demeure libre, c'est tout ce qu'elle désire, mais cette liberté ne l'enchaîne-t-il pas mieux qu'un subtil asservissement ? Cet investissement finit par accomplir son œuvre dans l'âme ulcérée et inquiète du jeune homme. Jean l'ardent, Jean pétri d'absolu ne saura survivre à la frêle créature qui en de brefs instants l'avait rattaché comme malgré lui à ses frères humains.

La publication de ce roman compte dans notre littérature. Ne nous aveuglons pas sur ses défauts évidents. La langue cède trop souvent à l'enflure, à une rhétorique romantique, quand on la souhaiterait plus dépouillée, plus incisive. André Langevin a quelque mal à pratiquer des coupes sombres, à élaguer l'inutile, à sacrifier de belles périodes qui ont dû l'enchanter et surcharger son livre de vains oripeaux. Dans l'ensemble toutefois, on reconnaît la sûreté de son écriture, sa précision dans le détail, surtout un souffle étouffé de poésie latente et bientôt perceptible. Il y a une tendance excessive au commentaire abstrait, mais songeons à la clarté du vide aperçue dans tant de romans canadiens... L'auteur refuse toutes les facilités, il fouille ses personnages, et ce sont eux qui emportent le mouvement de l'action. Leur volonté n'est pas nulle, mais le hasard joue un grand rôle. Ils sont les jouets de la fatalité, c'est-à-dire, tout simplement, ils sont des hommes.

J'ignore l'avenir littéraire d'André Langevin. Ce que je sais, c'est qu'il possède l'un des plus riches tempéraments de romancier que nous ayons au Canada français. Il a déjà maîtrisé les principales difficultés d'un difficile métier. Nous pouvons attendre beaucoup de lui. *ÉVADÉ DE LA NUIT* demeurera un roman très au-dessus de la moyenne. Pourquoi ne pas saluer avec joie l'augure d'une carrière prometteuse ?



AU MILIEU, LA MONTAGNE

Le titre est bien choisi, il est lourd de signification : à Montréal, la montagne n'est pas qu'un accident géographique, elle opère également un clivage démographique. On a souvent dit et répété que dans notre société les classes demeureraient ouvertes, qu'il était relativement facile de changer de catégorie. Certes, les différences sociales ne sont pas aussi durement stratifiées que dans les pays d'anciennes traditions. Ce serait toutefois une erreur de penser qu'il n'existe pas dans notre milieu de sourdes résistances, qui s'expriment discrètement et qui dressent des barrières à peu près infranchissables. Quel est le critère de ces distinctions ? L'argent, en tout premier lieu, avec tout ce qu'il suppose d'avantages variés. Selon les revenus du père, la famille habite une coquette et prétentieuse municipalité de banlieue ou un quartier surpeuplé et minable; les enfants vont à l'école publique ou sont inscrits à des collèges et des couvents chics et exclusifs; les relations qu'ils s'y font ne sont pas les mêmes; les habitudes qu'ils acquièrent insensiblement sont également différentes; l'un choisit sa carrière, l'autre subit les aléas de l'embauchage. Et le reste à l'avenant. Dans tout cela, très peu de mauvaise volonté délibérée, mais un défaut inévitable de compréhension réciproque. " Les différents étages de la société ne communiquent pas entre eux; ils s'appuient les uns sur les autres, sans qu'il y ait de pénétration intérieure. Ceux qui sont installés aux différents niveaux jugent mal les motifs qui font agir les autres ".

Dans son premier roman (Beauchemin), Roger Viau s'attaque à un sujet vaste et complexe. Cette difficulté de communion par-dessus les barrières sociales, il l'incarne dans un jeune couple dont les amours pénibles aboutissent à une impasse, à un échec. Elle, c'est Jacqueline Malo, une petite fille débrouillarde et intelligente, pétillante de vie, née dans un milieu modeste auquel elle n'est pas parfaitement accordée. Lui, c'est Gilbert Sergent, jeune étudiant en médecine, fils d'un avocat huppé, habitué à une vie facile et sans à-coups. Ils s'éprennent l'un de l'autre, après s'être connus en faisant du ski à la montagne. Ce sont deux êtres sains, dignes l'un de l'autre. Ils envisagent un bonheur qui les confondrait tous deux. Quel obstacle se dresse sur leur route ? Ils ne sont pas de la même classe. On peut bien se récrier : qu'à cela ne tienne, qu'ils écartent tous les pré-

jugés et qu'ils soient heureux comme ils le souhaitent et le méritent ! C'est vite dit et la vie n'est pas faite ainsi. Dans l'émerveillement d'une reconnaissance mutuelle, il est facile d'abolir toutes ces différences en prétendant qu'elles sont artificielles. Mais l'expérience enseigne qu'avec les années elles deviennent terriblement encombrantes et peuvent ruiner un ménage. Il vaudrait mieux qu'il n'en fût pas ainsi, mais on ne bouleverse pas impunément les lois non écrites de l'existence.

J'insiste peut-être trop sur cette donnée fondamentale qui sous-tend tout le roman. Il ne s'agit pas d'une thèse, Dieu merci, mais d'un ouvrage très vivant, d'une observation attentive et minutieuse. Viau appartient de toute évidence à l'esthétique réaliste, sans cependant verser dans les outrances du genre. Il regarde vivre d'un œil vigilant les personnages qu'il met en scène. Fait curieux, il excelle surtout à peindre un milieu pauvre et rivé à ses mesquines exigences quotidiennes. Sa famille Malo constitue à cet égard une réussite exemplaire, analogue à la famille Lacasse de Gabrielle Roy. Les moindres traits significatifs sont retenus et mis en relief. Le romancier parvient moins facilement à nous convaincre de la plausibilité du milieu mondain qu'il décrit; il y a là quelque chose d'apprêté, qui n'est pas tout à fait l'image exacte de la réalité. Je souligne le fait, puisque Viau s'applique avant tout — et réussit le plus souvent — à devenir le peintre fidèle de la vie montréalaise. C'est imposer des limites qui deviennent parfois embarrassantes, mais dont il triomphe fréquemment avec élégance.

L'auteur d'*AU MILIEU, LA MONTAGNE* maîtrise les dialogues; ses conversations sont d'un naturel remarquable. Toutefois, je ferai ici une réserve : est-il bien nécessaire de copier aussi servilement la vérité du langage courant ? Un plus grand effort de stylisation nous eût épargné une série de jurons qui ajoutent très peu à la couleur locale. Ce qu'il faut surtout retenir, je le répète, c'est l'aisance de l'auteur à rendre l'authenticité des conversations. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il n'a pas de mérite; c'est la pierre d'achoppement de tous les romanciers.

Certains lecteurs seront sans doute indisposés de la présence d'un personnage qui ne fait pas partie de l'intrigue; je veux parler de Roger Viau lui-même. Il ne s'oublie pas assez, il intervient trop souvent pour porter ses propres jugements, pour peindre le décor sous nos yeux. J'eusse souhaité que la vie canadienne-française nous fût révélée par Gilbert Sergent et Jacqueline Malo plutôt que par un écrivain maître de ses moyens. Serais-je accusé de sévérité en notant que Viau n'a pas de style; j'entends par là qu'il écrit une langue correcte et sans surprises, sans aucun bonheur d'expression, sans originalité. Une langue néanmoins mesurée, où l'on désirerait parfois voir poindre l'éclat d'une image colorée ou hardie. Mais nos écrivains sont peu nombreux à éviter, aussi prudemment que notre romancier, les embûches de l'écriture. (Tout au plus, peut-on lui reprocher une cascade de



**Votre livret de banque
est le miroir
de votre avenir !**

**LABANQUE ROYALE
DU CANADA**

Une banque vraiment "Royale"



*Les fortunes les mieux assises
l'ont été par l'épargne.*

**LA
BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA**

DÉPOSEZ VOS ÉCONOMIES À

LA

BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL
IL Y A UNE SUCCURSALE DANS VOTRE VOISINAGE

"COFFRETS DE SURETÉ"

LA SEULE BANQUE D'ÉPARGNE A MONTREAL

LA

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

est à vos ordres pour toutes vos opérations
de banque et de placement

Actif, plus de \$400,000,000

550 bureaux au Canada

**ECOLE UNIVERSELLE
D'ORIENTATION**

7223, rue St-Hubert — TA 9266

Pierre Cinq-Mars, directeur titulaire des mathématiques
Paul Dumont Frenette, secrétaire, titulaire des philosophies
Roger Duhamel, titulaire des lettres.
Marcelle Sicotte, titulaire des sciences

Préparation et formation en vue de Polytechnique,
Hautes Etudes commerciales, faculté des sciences, etc.

génitifs : "Le vert pâle du long toit de la maison-mère de la Congrégation de Notre-Dame...").

Au milieu, la montagne comptera parmi nos bons romans, Il tranche nettement sur la banalité courante. Il pose, en termes romanesques, un problème passionnant et sans doute insoluble. Viau n'a pas tenté de boucler la boucle : il nous propose un drame, il ne tente pas de le dénouer. Son livre ajoute beaucoup à la connaissance de notre milieu urbain et certaines de ses pages fourmillent d'observations judicieuses, révélant un esprit mûri et un homme d'une vaste culture. L'auteur des *Contes en noir et en couleurs* a dépassé le stage de l'amateurisme pour se ranger dans le groupe encore trop peu nombreux de nos romanciers d'excellente classe.

*
* *

HISTOIRE DU CANADA

"Encore une Histoire du Canada !" dira-t-on peut-être sur le ton ironique. Eh bien ! oui. Ni la première, qui fut écrite par Pierre Boucher, ni la dernière. Le soleil brille pour tout le monde... Dans sa toilette nouvelle, puisse cet ouvrage contribuer, avec ceux qui l'ont précédé et ceux qui le suivront, à mieux faire connaître sinon aimer notre pays."

C'est le dernier paragraphe de l'avis au lecteur, en tête de la dernière réédition de cette histoire du Canada que Jean Bruchési publiait il y a déjà plus de quinze ans (Beauchemin). Je comprends mal pourquoi l'auteur éprouve comme le besoin de s'excuser. La liberté la plus complète existe dans le commerce des idées et chacun est jugé à la valeur de son produit ! Le risque est au demeurant fort limité quand il s'agit d'une réédition, démonstration éloquente que l'ouvrage initial a connu la faveur du public et que la demande justifie la nouvelle initiative de l'éditeur.

Je ne ferai croire à personne que j'ai relu l'histoire du Canada de Bruchési, la connaissant depuis longtemps déjà. J'ai préféré procéder par sondages, lisant ici et là un chapitre, au hasard du coupe-papier. Il n'y a aucun doute : l'ouvrage tient bon, il est bâti de main d'ouvrier. J'ajoute aussi qu'il ne s'agit pas d'une réimpression pure et simple; l'auteur a voulu suivre l'actualité du plus près possible et des événements survenus en 1950 sont consignés. Le lecteur y trouvera donc facilement tous les renseignements dont il pourra avoir besoin.

On pourrait discuter longuement sur cette conception de l'histoire. Je l'estime acceptable, à condition que ce ne soit pas la seule. Pour prendre des exemples très récents dans le même domaine, le chanoine Groulx vise avant tout à la synthèse et brosse de justes et éloquents tableaux, cependant que Claude de Bonnault, sans perdre le fil essentiel de notre développement

historique, accorde beaucoup d'importance à l'anecdote, au petit fait vrai cher à Stendhal. Il existe encore beaucoup d'autres méthodes, qui toutes, ou à peu près, se justifient sous un angle quelconque.

Je pense que Bruchési recherche avant tout un juste milieu. Son œuvre constitue une excellente introduction à la connaissance profonde de notre histoire. Il n'en laisse dans l'ombre aucun aspect important, bien que le cadre qu'il s'est assigné l'oblige souvent à résumer en quelques lignes ou en quelques paragraphes une situation plus complexe qu'elle ne paraît à le lire. C'est la servitude d'une formule. Bainville voulait être Bainville, il n'a pas été Lavisso ou Hanotaux ! En revanche, comment ne pas reconnaître un rare souci d'impartialité, une mesure qui n'est jamais en défaut, et qui cependant n'exclut pas certains jugements courageux, notamment sur nos irritantes querelles scolaires dans les provinces à majorité anglophone.

Si étrange que cela paraisse, je crois à la nécessité des historiens passionnés; ce sont des toniques, des stimulants. Mais ils ne doivent pas être trop nombreux ! Par tempérament, Bruchési n'est pas un polémiste. Il examine les faits avec sérénité, s'efforçant de les comprendre, de les faire comprendre. Comment ne pas l'en louer ! Nos amis anglo-saxons diraient qu'il écrit une histoire *factual*; elle y perd forcément en brillant, en panache, elle y gagne en solidité. Au visiteur de passage qui me demanderait un livre pour l'initier rapidement au destin de notre peuple, je lui conseillerais l'*Histoire du Canada* de Jean Bruchési. C'est un ouvrage adulte.

*
* *

EMBRUNS

Les Canadiens sont de plus en plus nombreux à parcourir le vaste monde. Les rares parmi nous qui n'ont pas franchi l'Atlantique font figure d'originaux ou d'attardés. Ce goût des voyages et des déplacements est excellent; il y a bien longtemps que Montaigne exposait les avantages qu'il y a à limer sa cervelle à celle d'autrui. Encore n'est-il pas donné à tous de tirer pleinement bénéfice des pays qu'ils découvrent; il y a en effet des différences considérables entre le touriste, recherchant sous toutes les latitudes les mêmes hôtelleries, les mêmes menus et les mêmes films, et le voyageur aux yeux et à l'esprit curieux, toujours prompt à se renseigner et à se livrer à des comparaisons.

Dans quelle catégorie classer Marcel Cadieux ? Diplomate, il ne voyage pas pour son plaisir. Les loisirs lui font souvent défaut pour connaître à fond ce qui le sollicite. Il ne peut que s'accorder de brefs coups d'œil entre un avion ou un train. Il a en tout cas le mérite de ne pas farder la réalité. Ses livres sont le fruit d'une expérience personnelle, souvent terne, et qu'il ne s'emploie pas à relever d'une pointe de pittoresque artificiel. Devons-nous l'en louer ? J'hésite un peu, puisque plusieurs de ses récits,

dont l'exactitude ne fait aucun doute, ne nous apprennent rigoureusement rien et nous obligent même à nous demander pourquoi ils ont été écrits.

La situation de Cadieux n'est pas facile. Fonctionnaire, il doit être prudent dans ses jugements, puisqu'il engage en quelque sorte le ministère dont il dépend. C'est une grave limitation. Pour la racheter, il faudrait que l'auteur fût en mesure de multiplier les réflexions justes et originales, les remarques d'intérêt psychologique. Après tout, un paysage, c'est avant tout un état d'âme, comme le nommait Amiel. Ce n'est pas ce que nous trouvons dans *Embruns* (Cercle du Livre de France). Si les insomnies et les préférences alimentaires de l'ami peuvent nous intéresser, avouons que celle de l'écrivain ne nous retiennent pas beaucoup.

Cadieux ne manque pas d'esprit de finesse. Mais il est trop timoré, il se tient trop en mains, ne s'abandonnant jamais à quelque foucade. Sa langue s'assouplit, c'est déjà quelque chose; il y a un progrès évident à cet égard de *Premières armes* à *Embruns*. Mais nous exigeons davantage. Nous souhaitons des ouvrages plus nourris, plus denses, nous révélant un homme et non plus un diplomate affairé courant d'un poste à l'autre. L'amitié nous commande de ne pas nous contenter à si peu de frais.

*
* *

INTRODUCTION A LA DOCTRINE SOCIALE CATHOLIQUE

Le sujet n'est pas neuf, il est à l'origine d'une bibliothèque déjà imposante, ce qui ne l'empêche pas de demeurer d'une vivante actualité. Notre siècle est social; entendons par là que nous nous préoccupons, plus que nos devanciers ne l'ont fait, du comportement des groupes organisés, des répercussions que les phénomènes économiques exercent fatalement sur eux. Ce souci est honorable et légitime; ne concluons pas toutefois trop tôt que nous avons réussi à résoudre dans l'ordre et la justice les problèmes que nous avons posés. C'est en tout cas l'honneur de nos contemporains, éclairés par quelques pionniers hardis, d'avoir jeté dans nos âmes une inquiétude salutaire.

Personne ne croit plus vraiment, sauf quelques libéraux attardés, au règne de l'individualisme. Nous savons trop ce qu'il nous a coûté, ce qu'il a contribué à l'enracinement d'un égoïsme détestable. Mais nous sommes sollicités de tous les côtés; chacun élabore un système qu'il proclame et estime préférable à tous les autres. Quelques-uns de ces vastes schèmes ont déjà eu l'occasion de troubler profondément l'univers. Nous garderons toujours la mémoire du tumulte fasciste qui n'a laissé que des ruines où n'ont même pas survécu quelques idées aussi généreuses dans leur inspiration qu'arbitraires et despotiques dans leur mise en train. A peine dissipé ce cauchemar, nous devons faire face à la vaste et menaçante conspiration du communisme bolchéviste. Il a déjà dépassé les frontières de sa patrie d'origine pour déborder largement en Europe et en Asie. Qu'il parvienne à s'imposer à l'échelle uni-

verselle et ce sera la mort de la liberté, des valeurs les plus précieuses qui fondent la dignité de l'homme.

Face à ce péril, nous trouvons l'optimisme utilitaire et primaire admirablement représenté par les Etats-Unis. On ne découvre là aucun noir complot, aucune malice calculée, mais une conception superficielle et puérile de la vie, des relations des hommes entre eux. Cette attitude d'esprit et de cœur n'offre rien qui satisfasse une haute exigence. Dans quelle direction rechercher le salut ? L'Eglise présente son programme d'action, établi dans la perspective de la destinée humaine. Elle ne se prononce pas sur le terrain de la technique, où elle dépasserait le rôle qui lui est dévolu, mais elle se pose les principes fondamentaux sur lesquels construire la cité harmonieuse. Cet enseignement n'est pas nouveau; il reste cependant qu'il a appartenu à des papes récents, Léon XIII, Pie XI et Pie XII, de préciser la doctrine et de l'adapter plus rigoureusement aux conditions plus particulières du temps présent.

Marcel Clément, qui est un militant avant d'être un penseur, s'est appliqué à concevoir une synthèse fidèlement conforme aux déclarations officielles et multiples des derniers Souverains Pontifes (Editions Fides). Ces textes, nous les avons lus au fur et à mesure de leur publication; il est utile de les revoir commentés et insérés dans un ensemble d'une parfaite cohérence. L'auteur fait procéder son analyse d'une introduction très opportune où il démontre que cette doctrine sociale catholique constitue une synthèse spéculative, qu'elle possède une portée pratique et qu'elle comporte une obligation morale. Socrate pouvait prétendre à l'équivalence de la vertu et de la connaissance du bien. Nous savons au contraire qu'il y a souvent un écart considérable entre ce que nous croyons et ce que nous accomplissons. C'est cet hiatus, solution de lâcheté ou de dérobade, qu'il s'agit de combler. Voici un livre qui nous y aidera.

Clément procède en suivant la nature des choses. Il étudie d'abord la doctrine sociologique, concernant la personne humaine, le mariage et la famille; il aborde ensuite la doctrine économique, la plus controversée à l'heure actuelle; et il termine avec la doctrine politique, exposant les conditions de la communauté nationale en internationale. Sur la question du capitalisme et de la propriété privée, il interprète avec sagesse et prudence la pensée pontificale, sans tomber dans les exagérations polémistes où se complaisent des exégètes fanatiques dont l'action aboutit à compliquer encore davantage les rapports entre les diverses classes sociales. Si les meneurs savaient s'inspirer de cette pondération, il serait facile de dissiper beaucoup d'aigreur et nous n'assisterions pas à ce triste spectacle : des catholiques s'acharnant les uns contre les autres pour faire triompher leurs vues. Ce petit ouvrage de Marcel Clément fournit les éléments d'une saine vulgarisation; il est tout animé de zèle apostolique et d'une rayonnante charité.

LES ROUAGES DE L'EXPORTATION

La Bibliothèque économique et sociale des Editions Fides s'enrichit d'un nouvel ouvrage technique, dû à la plume d'un industriel connu, Charles-Edouard Thivierge. Si le sujet n'est pas en lui-même divertissant, il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir traité avec une clarté exemplaire et dans une langue précise, de bonne frappe française. Ce livre devrait servir à démontrer que les thèmes économiques n'obligent pas à une écriture entortillée et que la lucidité de la pensée s'accommode fort bien, exige même une expression concise et dépouillée, autant que faire se peut, de toute phraséologie exagérément technique.

Pour bien situer les questions à l'étude, Thivierge débute par des considérations préliminaires sur les caractères essentiels de l'activité commerciale, soulignant avec raison, surtout quand il s'agit du commerce international, que "l'économique est subordonné au politique et le politique ordonné à l'homme tout entier". Il établit ensuite le fondement national et individuel de l'exportation, l'industriel prolongeant son rayonnement au delà de ses propres frontières. Il réhabilite, aux yeux de certains aveugles volontaires, l'indispensable notion de profit : "Il n'y a rien d'illégitime dans l'ambition d'édifier une fortune ou une industrie par le prélèvement de bénéfices sur les consommateurs du monde entier."

Le gros de l'ouvrage est évidemment consacré aux rouages de l'exportation; formes d'agences, recherche de l'agent, contrat et correspondance; prix de revient et soumission; soumission quant aux termes de l'endroit de livraison; modes de règlement; emballage; documents d'expédition; assurance maritimes. En appendice, on trouve une foule de renseignements précis qui seront utiles à tous les intéressés. Voici un livre à conseiller fortement à tous les étudiants en sciences commerciales, de même qu'aux hommes d'affaires qui n'ont pas toujours eu l'avantage d'acquiescer sur ce sujet des notions aussi clairement ordonnées. L'auteur rêve que le commerce s'étende "au pays eldoradien des Incas comme sous le soleil équatorial de Léopold II, au pied millénaire des Pyramides comme sous le ciel libérateur de Bolivar, à l'ombre aristotélicienne de l'Acropole comme sous l'univers de la maya des Védas". Comment s'étonner de cette période chez Charles-Edouard Thivierge qui parvient, dans une étude délibérément didactique, à citer Baudelaire et Hérédia !

*
* *

MONTÉE TRIOMPHALE DE LA C.T.C.C.

La démonstration n'est plus à faire de la nécessité du groupement des forces ouvrières. L'idée n'est pas neuve, elle a originé au siècle dernier. Mais jusqu'à il y a une trentaine d'années, les unions de la province de Québec,

si étonnant qu'il paraisse de prime abord, relevaient d'une autorité internationale. Elles devaient par conséquent appuyer des revendications et participer à des querelles qui n'étaient pas toujours en accord avec les principes de la doctrine sociale catholique, inspirée de l'enseignement pontifical. Il pouvait s'ensuivre des différends inutiles, mal fondés et artificiels. C'est pour obvier à cet inconvénient que des chefs ouvriers canadiens-français ont voulu jeter les bases d'un mouvement qui leur fût propre, où ils puissent défendre des théories adaptées à nos croyances et à notre philosophie de la vie.

*
* *

Les débuts furent modestes : mieux valait construire solide que construire vite. Grâce à des aumôniers éclairés et dévoués, des cercles d'études se fondèrent. C'est un point important sur lequel il vaut d'insister. Trop de gens s'imaginent qu'il suffit de se grouper pour parvenir à des résultats avantageux, trop de gens confondent l'action et l'agitation. Ce sont pourtant deux concepts bien différents. La seule action efficace et profonde, c'est celle qui a été longuement mûrie, celle qui découle d'une réflexion attentive, prudente et raisonnable, sur le problème à résoudre. On peut être assuré que nos syndicats n'ont grandi et prospéré que parce qu'ils avaient dès le commencement reconnu la valeur indispensable de l'étude conforme aux exigences de leur milieu.

En un bref volume, Alfred Charpentier relate l'histoire de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada. L'auteur n'est pas un inconnu. Chef ouvrier lui-même, il a toujours été à l'avant-garde du syndicalisme chrétien qu'il continue aujourd'hui de servir dans un poste officiel. Il a publié de nombreux livres et brochures pour étendre le rayonnement de l'œuvre de sa vie. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est bourré de renseignements précis qui aideront à se faire une idée exacte de l'évolution et de l'expansion d'un mouvement ouvrier.

Il est arrivé à la C.T.C.C. de commettre des erreurs, de céder à des emportements plus ou moins bien justifiés, d'épouser des querelles qui n'étaient pas entièrement inspirées par le souci de servir la classe ouvrière. C'est le lot inhérent à la faiblesse humaine. Des hommes ont pu se tromper ou ont pu tromper ceux qui leur avaient accordé leur confiance. Il n'en reste pas moins vrai que le syndicalisme national et catholique occupe une place importante dans notre existence collective. Le livre de Charpentier constitue un document précieux pour le mieux connaître.

Roger DUHAMEL.

MALHERBE, COMMENTAIRES SUR DESPORTES (1)

Ce bel ouvrage, agréablement présenté, porte en épigraphe l'hémistiche fameux de Boileau : enfin Malherbe vint; oui, il est venu en son temps, Francis de Malherbe. Et le voilà qui nous revient du Canada. Cours supérieur de français que la Nouvelle-France dispense à l'ancienne.

Les Français pourraient en vouloir aux Canadiens de leur initiative, et à eux-mêmes de s'être laissés devancer. Mais l'amour désintéressé des lettres ignore ces sortes de jalousies. Ne nous attardons pas à regretter un mérite que nous aurions pu avoir. Contentons-nous de remercier le Canada de l'appréciable service qu'il nous rend.

L'intervention de Malherbe, au début du XVII^{ème} siècle, dans le domaine de la grammaire et du style, peut, à bon droit, être qualifiée de révolutionnaire. N'a-t-il pas été un des créateurs de la belle langue française des XVII^{ème}, XVIII^{ème}, XIX^{ème} siècles ? Rôle nécessaire que le sien. Mais son action a-t-elle épuisé toutes ses vertus ? Pour salutaire qu'ait été son apparition, sa réapparition le sera-t-elle moins ?

A l'Université de Montréal, on a jugé opportun de faire entendre sa voix. Comment ne pas être de l'avis de M. le chanoine Sideleau, éditeur de cet instructif, de cet édifiant commentaire ?

Malherbe ne s'est jamais soucié de formuler par écrit un système, une doctrine, une théorie. Il avait pourtant des idées très arrêtées. Il s'était fait, à son usage personnel, un code de principes, dont sa conversation faisait profiter ses disciples. La critique d'autrui l'avait conduit à discerner ce qu'il fallait rejeter ou approuver. Il avait lu, beaucoup annoté. Son génie, à lui aussi, a été "une longue patience". Mais il nous en a caché les démarques. Sa réforme s'était inscrite tout entière dans les marges d'un exemplaire de Ronsard — malheureusement perdu — et dans celles d'un exemplaire de Desportes que nous avons la bonne fortune de posséder encore.

C'est ce Desportes que le chanoine Sideleau a entrepris de ramener au jour. L'original fait partie de la Réserve de la Bibliothèque Nationale. Il en existe deux copies à l'Arsenal. Le volume, que nous avons, sous les yeux, au moyen de très ingénieuses dispositions typographiques, reproduit texte et commentaire. Les deux premiers livres des *Œuvres* de Desportes qui forment un ensemble intitulé : *Diane*. Trois autres volumes doivent suivre.

Et maintenant, demandons-nous ce qu'a voulu Malherbe. Tout simplement ramener prose et poésie françaises à leur génie propre. Ce qu'il était en tant qu'homme, il l'était en littérature. Il ne croyait pas qu'un écrivain fût dispensé de faire preuve de droiture, de probité, de sévérité à l'égard de soi-même, tout autant que d'intelligence. Métier ou fonction, sa profession saurait-elle être exclusive de l'honneur ? L'honneur, pour Malherbe, réclame un perpétuel examen de conscience. Malherbe est l'ennemi irréconciliable des

besognes demi-faites. Qui tient une plume doit pouvoir s'appliquer à être le premier dans son art, viser à "l'excellence", dirait G. de Reynold.

Qu'exige-t-il ? Quels sont les devoirs d'état d'un poète ou d'un prosateur ? La clarté, la connaissance exacte du vocabulaire, la prescription de toute négligence, que ce soit dans le choix des mots ou dans l'application de la syntaxe. Il fait la guerre impitoyablement à toute expression de la pensée qu'il ne comprend pas, à toute phrase mal construite, aux "drôleries" ou sottises. Il se refuse à admettre que l'obscurité soit un genre littéraire et qu'un auteur insaisissable soit un auteur profond. Les redondances, les inutilités, les "chevilles", de quelque sorte qu'elles soient, lui sont en horreur. Tout développement doit être mis à sa place logique. En un mot, écrire ne dispense pas d'avoir du goût et de bien parler. Au contraire le "galimatias" le met en fureur. "Je ne sais pas si c'est allemand ou anglais, mais je sais que ce n'est pas français."

La Bruyère, Rivarol, Joubert — entre autres — avaient-ils une conception différente des responsabilités de l'écrivain ? Si l'on eut insisté, je crois bien que Malherbe eût déclaré tout de go : un poète ou un professeur intelligible, est-ce un honnête homme ?

Ce retour de Malherbe pourrait être un événement. Le sera-t-il ? Se ranger derrière lui, c'est se sentir dans la bonne voie. Mais ceux qui devraient entendre, auront-ils des oreilles, entendront-ils ?

Claude de BONNAULT.

(1) *Avec préface et notes du chanoine Arthur Sideleau. Collection Humanitas, Editions Chantecler, Montréal 1950, 271 pages.*

PAR MON HUBLLOT

18 août. — Louis Jovet... La nouvelle de sa mort provoque un choc douloureux. La consternation est grande au Canada français où il a joué Molière pour la dernière fois de sa carrière, où il a joué pour la dernière fois. (De retour à Paris, il a mis en scène la vaste fresque de Sartre et il préparait l'adaptation d'un roman de Graham Greene.) Quand le rideau s'est baissé, dans le crépitement des applaudissements, sur la figure douloureuse d'Arnolphe, ce quinquagénaire amoureux et dupé ne devait plus trouver de longtemps une enveloppe humaine où s'incarner. A quoi tient le prestige de Jovet ? A son talent, bien sûr, à sa culture étendue, à ses dons si particuliers d'interprète, à sa voix saccadée qu'il avait su plier à toutes les exigences de son métier, à son maintien inoubliable, à ses trouvailles de metteur en scène, à sa profonde pénétration d'un texte dramatique. D'autres que lui possédaient sans doute une connaissance aussi universelle du théâtre, mais aucun, sauf Copeau et peut-être Dullin, ses compagnons d'armes disparus peu d'années avant lui, ne concevait le théâtre comme une ascèse spirituelle, comme un souci constant de communion humaine. Cela, le public le ressentait sans toujours le comprendre; il ne lui ménagea pas sa faveur, voyant en lui l'un de ses plus puissants intercesseurs auprès du mystère dramatique. De nombreux écrivains lui doivent d'avoir accédé à la gloire. Un seul nom suffit : Jean Giraudoux. Il faudra que le temps permette d'oublier un peu les sortilèges de l'art de Jovet pour qu'il soit possible de reprendre quelques-unes des féeries girauduciennes, ces arabesques délicates et tendres tissées harmonieusement sur le destin des hommes, lumineuses de fantaisie et de grâce aérienne. Dans le théâtre français pendant la première moitié de notre siècle, le couple Giraudoux-Jovet occupera une place à part, quisera grande. Au cinéma, comment ne pas retenir l'image de la vedette de la KERMESSE HÉROÏQUE, de LA FIN DU JOUR, de COPIE CONFORME, du QUAI DES ORFÈVRES, de KNOCK, d'ENTRÉE DES ARTISTES ? Dans ce dernier film, à Claude Dauphin qui a émis quelques observations sur le jeu d'une camarade du Conservatoire, Jovet réplique, de son timbre sourd : « Ah ! mon cher, tu ferais un excellent critique, car tu parles admirablement de ce que tu ne connais pas... ». Jovet, serviteur de Molière. « Je ne sais pas me reposer, je ne sais que travailler... », ce sont ses dernières paroles intelligibles, étendu sur son

divan de l'Athénée où il s'éteindra quelques heures plus tard. Molière suffoquait pendant une représentation du MALADE IMAGINAIRE, quand on dut interrompre; il mourait une heure plus tard. Tous deux frappés en plein travail, en pleine action. L'ainé à 51 ans, le cadet à 64. Tous deux lévites exclusifs du théâtre auquel ils consacrent leurs dernières forces, sans une minute de répit, sans un jour de relâche. La disparition de Jouvet, c'est un peu une défaite française, succédant à combien d'éclatantes victoires !...

21 août. — Un quotidien de Montréal, qui ne se pique pas de correction de langage, publie la traduction suivante d'une annonce : « Vous avez peut-être le visage que recherchent les photographes commerciaux ou la FIGURE requise par l'Agence de Modèles et l'École de Charme NU-MODE pour une ou plusieurs de leurs EXTRAVAGANTES modes DONT ils produisent constamment... » Il est admis que Montréal est la deuxième ville française du monde ! Vite, qu'on parle honnêtement le huron ou l'iroquois...

8 septembre. — Dans un restaurant, j'aperçois une dame qui entre très discrètement; la quarantaine dépassée, une mise simple et distinguée, un œil humide, un nez bourbonien. J'ai vu sa photo dans les journaux quelques heures auparavant, je crois la reconnaître. Quelques instants plus tard, mon interrogation reçoit une réponse : un ami me présente à la princesse d'Anjou.

Descendante d'un frère de saint Louis, bigre ! Alliée aux plus grandes familles de France, de Russie et autres lieux ! Venue en Amérique toucher un héritage à elle légué par un millionnaire américain auquel elle avait généreusement offert ses yeux ! L'Altesse me montre son acte de baptême, vieux papier jauni émanant de l'église orthodoxe de Moscou, où elle est née pendant un séjour de ses parents là-bas. Elle cause gentiment, sans aucune prétention. Elle m'annonce qu'elle achève un livre sur Gide, qu'elle a bien connu. Toute cette aventure peut être vraie, mais comment n'y pas fleurir un relent de fumisterie ? Je m'en excuse humblement auprès des Valois et des Bourbons. La vie a d'étranges retours : il y a trois siècles, mon interlocutrice eût été dans la splendeur de la cour et moi, un simple manant rivé à sa glèbe. Mais les Pyrénées sont abolies...

22 septembre. — Rentré d'une croisière de quelques jours, je dépouille pieusement les journaux accumulés. Que s'est-il donc passé au Cercle du Livre de France ? Le vainqueur, André Langevin, la radio m'a annoncé son succès. Je m'en réjouis; c'était mon candidat. Ce qui est amusant, c'est de lire les chroniques publiées un peu partout en marge de cet événement annuel. Chacun s'essaie à découvrir chez les membres du jury des intentions secrètes, voire de sombres desseins. Comme c'est curieux ! Comme nous sommes demeurés provinciaux ! L'important, c'est qu'un écrivain très doué et qui n'a que 24 ans reçoive une consécration officielle, une publicité de bon aloi qui facilitera l'évolution de sa carrière. Nous pouvons attendre beaucoup de lui.

24 septembre. — La maladie du roi Georges VI plonge les loyalistes dans la plus profonde affliction. Il est toujours triste qu'un homme soit dangereusement atteint et ma sympathie lui est acquise, comme à chacun de ses sujets dans les mêmes circonstances : ni plus, ni moins. Chez certains, la frénésie frôle la cocasserie. LA GAZETTE de ce matin conseille à Elisabeth et à Philippe de remettre à plus tard leur visite et termine l'article éploré par ces lignes dont tout commentaire pourrait affadir la saveur : « It is of this man, who has gone for years beyond his strength in his determination not to let us down, and who has asked no favor, that Canadians now think with honor and affection. Later, when all has turned out well — as we all pray it will — that will be the season for rejoicing. But these are days for anxiety and for tribute. The festivities of the royal tour can come at a later and more reassuring time ».

8 octobre. — Ciel gris et bas, en ce jour où très officiellement les autorités civiles de notre pays nous invitent à offrir au Très-Haut nos actions de grâce pour les faveurs que la Providence nous a dispensées. Pour lui rendre hommage, quel geste plus sage que d'admirer son œuvre ? Malgré la température, une course dans les Laurentides s'impose. Peu d'automobilistes sur la route : sont-ils tous à Dorval, pour accueillir la princesse et le prince charmant qu'elle s'est acquis ? Dépassé Saint-Jérôme, l'orchestration des couleurs devient merveilleuse. Cette beauté a quelque chose de triste, parce qu'on la sait fragile et menacée : quelques jours encore, un vent aigre, et puis les arbres seront dénudés. La beauté, émouvante parce qu'éphémère... A un

tournant de route, nous roulons sous un dôme chatoyant, éclairé d'un soleil avare et sournois. Mon compagnon évoque la forêt de Chantilly, il retrouve soudainement les vieux ors qui ont enchanté sa jeunesse voyageuse. Les lacs se succèdent, perles limpides, larmes échappées d'un immense chagrin ou d'une joie sans bornes. A l'hôtellerie un ami nous reçoit; avec cette facilité qui dispense d'une mise en train, qui permet de reprendre la conversation où elle en était restée, il y a une semaine, il y a un mois. Causons, personne ne nous dérangera; nous n'avons pas à redouter la sinistre invention de M. Graham Bell. La vie se fait pardonner ses torts par quelques instants paisibles. Brusque changement de décor : de nouveau, les lumières de notre ville. Une cobue dans un petit bar charmant, le Pavillon de la Tour Eiffel. Une souveraine, de majesté toute radiophonique, fait un tour de chant. Marjolaine Hébert sait être élégamment blonde. Elle dit bien et ne cherche pas à rivaliser avec Lily Pons. Nous lui en savons gré. C'est l'ouverture, sans doute, puisque j'aperçois le Tout-Montréal, c'est-à-dire une centaine de personnes qu'on retrouve partout. Même des poètes, comme Alain Grandbois et Robert Choquette, des journalistes et des théâtreuses, des chefs politiques comme Mme Thérèse Casgrain (vice-présidente de la C.C.F., voyons !), des quidams aussi. Longue conversation avec Pierre Gabard, homme intelligent et consul de France. Deux titres qui me plaisent, le premier surtout. Que de fumées, après le soufre frais des montagnes millénaires ! Il est temps de rentrer.

9 octobre. — Visite de Molière à Montréal. Après le départ de Jovet, on pensait bien qu'il ne retrouverait pas de longtemps une réincarnation dans notre ville. C'était sousestimer le mérite des jeunes comédiens qu'un remarquable chef de troupe, Jean Gascon, a su réunir à l'enseigne du Nouveau-Monde. L'AVARE est un chef-d'oeuvre, bien sûr, mais une pièce difficile, pour les interprètes et pour le public aussi. Comme nous n'avons eu aucun mal à nous reporter trois siècles en arrière ! Un décor simple, qui faisait un peu reproduction de ces admirables scènes d'intérieur des maîtres hollandais. Des costumes chatoyants et exacts. Une diction dans un ton à mi-chemin entre le parler d'autrefois et le débit contemporain. Bref, un spectacle admirablement réglé et donné avec une impeccable conviction. Une compagnie suffisamment homogène, dont l'on détache sans hésiter Jean Gascon, Denyse Pelletier, Janine Sutto, Guy Hoffmann, très convenablement secondés par leurs camarades. Le comique de Molière ne vieillit pas; les rires fusaient spon-

tanément au Gésù. Nous sommes peut-être à l'aube d'une renaissance dramatique à Montréal. Je ne cède ici à aucun optimisme de commande. J'ai tout simplement confiance et je serai le premier à battre ma coulpe pour mon erreur de jugement.

11 octobre. — *L'atmosphère du Forum a ceci de particulier que le public s'y rend comme à un divertissement collectif. C'est bien cela, en vérité. Pas un siège vacant. Les têtes se tournent d'un mouvement unanime pour suivre les évolutions de Richard ou de Geoffrion, les voix s'enflent comme une boule et s'apaisent tel le ressac quand tombent les moments d'émotion. Je ne sais détente plus parfaite qu'une joute de hockey. L'adresse des joueurs, l'imprévu sans cesse renaissant, les surprises accrochées aux secondes, les figures hautes en couleurs reprenant un dessin jamais fini sur le verre grisâtre de la glace, cette animation partagée par des milliers d'inconnus devenus presque familiers, tout m'enchanté dans cette fête populaire. J'aurai au moins assisté à l'ouverture de la saison. Espérons de nouvelles occasions.*

13 octobre. — *Après l'assemblée annuelle des Diplômés, nous nous transportons à flanc de montagne où s'élèvera, un jour qu'on espère prochain, le centre social des étudiants. Le président de nos confrères de demain enlève une pelletée de terre. Geste symbolique : il faudra le répéter souvent et un bélier mécanique sera le bienvenu ! Mgr le Recteur prononce une brève allocution (on la lira dans ce même numéro) où l'on sent une fois de plus tout son attachement à l'Université et à sa jeune et bruyante population. Malgré les années, Mgr Maurault sait toujours trouver les phrases que la jeunesse comprend et apprécie; elle n'ignore pas qu'elle a en lui un ami sûr, dont le dévouement, parfois difficile et contrarié, ne se dément pas. Quelques instants plus tard, nous sommes réunis dans les salons de notre association où bientôt, à cause de la fumée, on reconnaît plus facilement les voix que les visages. Groupement éminemment sympathique où s'exprime, sur le ton de la plus cordiale camaraderie (malgré les étages chronologiques et arbitraires des générations), la même affection pour notre Université, le même désir de la servir. — Nous sommes quatre à dîner, chez les Chinois. Un camarade, qui a beaucoup voyagé, qui aime beaucoup les Anglais et parle bien leur langue, constate qu'ils sont au fond très paresseux. Cependant que les Fran-*

çais travaillent bien davantage, avec une méthode plus poussée; et de me citer, sur le plan littéraire, la production étonnante d'écrivains français qui continuent à publier, à quatre-vingts ans passés. Je risque alors un parallèle entre ces deux grands peuples : le Français, individualiste, travailleur acharné, manque totalement de discipline collective; l'Anglais, indolent, ingénieux à perdre son temps, se transforme dès qu'il est considéré dans sa synthèse nationale et devient un peuple fort. La France vaut par ses individus, l'Angleterre par son ensemble. Que de nuances à ajouter à ces propos qui s'envolent dans la fumée d'un délicieux thé chinois. Il est temps de laisser la parole aux dames...

14 octobre. — Dans la REVUE DE LA PENSÉE FRANÇAISE, je découvre deux observations propres à nous intéresser. L'une est de l'écrivain Mac Orlan, bourlingueur à la Blaise Cendrars, qui dans sa retraite de Saint-Cyr-sur-Morin dispose de loisirs pour goûter les chansons, celles notamment de Félix Leclerc, qu'il place parmi les plus grands chansonniers, avec Carco, Aragon, Fombeure, Queneau. « Je possède, écrit-il, dans mes rayons des disques canadiens d'une très émouvante puissance de vie, une vie de résurrection qui s'impose à tous, car ces disques sont des témoignages d'une poésie populaire qui atteint à la plus grande distinction. Ces oeuvres d'une délicatesse parfois tragique, apparaissent en puissance dans les poèmes tendres ou désespérés de François Villon. » L'hommage n'est pas mince. — Quelques pages plus loin, Jean Quéval consacre un reportage à sa ville de Rouen, où il est question de la façon d'être des Normands : « Je veux dire la prudente appréhension du réel, le génie de l'accommodation empirique, très proche, du WAIT AND SEE des Anglais. Tout Normand est habité par un don tout à fait étranger à la France intellectuelle. Celui de voir à toute décision à la fois des avantages et ses inconvénients, à toute situation ce qu'elle présente de bons et de mauvais. De voir le double aspect de tout. De là cette subtilité, cette réserve, qui le font, de ce point de vue, plus que différent des autres Français : qui, en vérité, le font comme étranger à eux. » Est-ce exagéré ? Quand on songe qu'une bonne partie de nos ancêtres sont d'origine normande, on s'explique mieux le comportement du peuple canadien-français et l'aptitude qu'il a démontrée à collaborer avec le groupe anglo-canadien.

Si la vivacité du Parisien nous apparaît (faussement souvent) comme de la légèreté, nous communions davantage au calme clairvoyant du Normand.

25 octobre. — Entendu à la radio : « La ville de New-York vient de s'enlever une épine du pied... » *Quet magnifique anthropomorphisme ! Comment ne pas évoquer la phrase célèbre : « Elle avait les mains froides comme celles d'un serpent ».* Et celle-ci, plus récente, cueillie dans une copie d'examen : « C'était une femme de bas étage qui habitait au sixième ». — Quelques instants plus tard, l'annonceur nous apprend que le premier ministre "sympathise" avec toute la population des villes et hameaux où ne passeront pas la princesse et son prince. Il y a sûrement lieu de verser un pleur.

29 octobre. — Dans l'enthousiasme irréfléchi, l'expression peut dépasser la pensée, mais certaines outrances de langage sont tout à fait désagréables et déplacées, parce qu'elles indiquent un dangereux état d'esprit. Nous comprenons facilement, ces jours-ci, la ferveur de nos concitoyens anglophones; ils acclament un jeune couple charmant, ils honorent une famille en plusieurs points admirable et exemplaire. Qu'ils n'oublient pas toutefois que nous habitons le Canada et n'avons nulle intention de le quitter. A Saskatoon, cédant à un mouvement d'émotion intense, l'évêque anglican déclare : « Notre attachement à la famille royale est plus profond que le sentiment national. » N'est-ce pas entretenir une pénible équivoque ? Tous les Canadiens s'entendent pour respecter le roi et les siens, pour souligner leurs qualités, pour louer leur fidélité au devoir d'état et leur patriotisme indéfectible. Leur rendons-nous hommage en proclamant que notre patrie nous est indifférente ? C'est agir contrairement à ce qu'ils font eux-mêmes. Sans renier la grandeur passée de l'Angleterre et l'action prestigieuse qu'elle a exercée dans le monde, nous nous souvenons que le Canada est notre patrie; que pour beaucoup d'entre nous, c'est la terre où nous sommes nés et où nous comptons dormir notre dernier sommeil; que c'est l'héritage que nous avons à coeur de léguer à nos enfants.

30 octobre. — Les princes impériaux visitent leur bonne ville de Montréal. Dès avant 2 heures, nous sommes nombreux à l'Université où les

accueillent deux princes authentiques, Mgr le Chancelier et Mgr le Recteur. Dans la somptueuse bibliothèque, les professeurs et leurs invités sont groupés dans une attente joyeuse; n'est-ce pas une occasion de se rencontrer et de fraterniser ? Les voici, précédés du brigadier Guy Gauvreau, impeccable dans son uniforme. Elisabeth est toute menue; une fillette, cette mère de deux enfants. Élégamment vêtue, on s'en doute un peu. Sa bouche sourit, et son regard demeure froid. Hauteur ? Timidité ? Indifférence ? On ne sait trop. Philippe est un gars charmant, d'un charme viril. Très grand, bien découpé, le teint chaud, le sourire naturel et engageant. Il accomplit son métier, sans rien prendre au tragique, avec une désinvolture de bon aloi. A peine arrivés, ils sont repartis. — Nous les retrouvons quelques heures plus tard, au Windsor. Quelque treize cents invités se pressent dans trois salles. Montréal reçoit : le maire Houde, visiblement fatigué, se multiplie, comme à l'accoutumée, avec cette aisance qui lui est propre. Ses propos sont spirituels, ses voisins s'esclaffent à ses réparties. Mais le menu ! Quelque chose d'inouï. Les portions conviendraient peut-être à des enfants soumis à une diète sévère. On sert du vin blanc avec le faisán, comme s'il s'agissait d'une volaille. Une salade d'une sécheresse désertique. Un sorbet avant la mousse de foie gras. Ni pain ni beurre. J'en passe. Les garçons eux-mêmes se divertissent de notre étonnement; eux, ils mangeront à l'office, les veinards ! La princesse à l'air d'être satisfaite. La crème glacée surtout, puisqu'elle lèche sa cuiller avec une gourmandise juvénile. Mgr Léger lui fait la conversation, pendant qu'elle l'écoute, le coude et l'avant-bras largement étalés sur la table. Pour reprendre la formule fameuse, si ce banquet est aux frais de la princesse, la brave enfant à la tiare éblouissante ne s'est pas ruinée pour ses loyaux sujets.

1er novembre. — D'une récente conférence de Georges Dubamel, ce passage facilement intelligible pour tous les Montréalais : « La plupart des hommes qui ont dessiné des villes, depuis cinquante ou soixante ans, semblent n'avoir pas pensé à l'automobile. Dès maintenant, les citadins qui disposent d'une auto ne peuvent plus circuler sans difficultés infinies et ne savent plus que faire de leur voiture quand ils doivent la laisser en stationnement. On continue, ici et là, chose absurde, à construire des buildings, par orgueil plutôt que par nécessité. Or un building qui représente parfois quatre ou cinq cents voitures, étant donné le nombre de personnes qu'il abrite, dispose de cinquante ou soixante mètres de façade sur la rue. Où laisser les voitures ?



Tout pour SOUDAGE, COUPAGE
et PROCÉDÉS CONNEXES.

Canadian **LIQUID AIR** Company
LIMITED

Usines, succursales, entrepôts et bureaux
d'un littoral à l'autre.

Hommages
aux diplômés de
l'Université de Montréal

DAMIEN BOILEAU, Limitée

Entrepreneurs généraux des travaux
du nouvel édifice de
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

705, BEAUMONT - CR. 4181
MONTRÉAL

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal

Les plus grands spécialistes en fourrures au détail du Canada depuis plus de soixante-dix ans.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

FRANCOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1170, rue Saint-Denis, MONTREAL

Téléphone BE. 3711

J. PROVENCAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau — CA. 1221

WELSH, BUCKWHEAT,
UNE SPECIALITE

Rod. Corbeil & Fils Limitée

CHARBON ET HUILE A CHAUFFAGE
BRULEURS AUTOMATIQUES

5161 PAPINEAU — AM. 2101*
MONTREAL

GABRIEL DORAIS

INGENIEUR CIVIL ET
ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES

Tél. : PLateau 3014

Joseph A. Tougas

ENRG.

Bois, Charbon, Huile à Chauffage

Spécialité :

Retailles plancher de bois franc

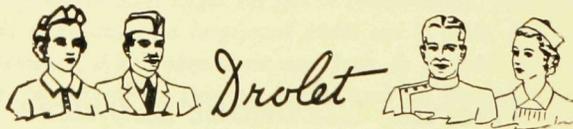
329 rue Murray

WI. 1204-6722

Tél. GRavelle 2495

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC



12 o. rue St-Jacques
MONTREAL

Celles des visiteurs tournent pendant des heures autour du pâté de maisons, encombrant l'espace disponible et gaspillant l'essence. Tout cela est déraisonnable. ». Automobilistes, mes frères malheureux et proscrits, comme cet homme nous comprend !

2 novembre. — Ce soir, dans une salle souterraine de la Municipale, y a-t-il trente personnes ? Je n'en suis pas tout à fait assuré. Pourquoi sommes-nous ici ? C'est une séance conjointe de la Société des Écrivains canadiens et de la Canadian Authors' Association, réunion bilingue au cours de laquelle l'on entend quatre communications, deux en français, deux en anglais. L'initiative est louable, même si elle est peu encouragée du public, car elle permet à des écrivains de se mieux connaître. Un professeur de McGill dont le nom m'échappe fait certaines remarques d'une impeccable justesse : la littérature canadienne ne s'enrichit pas seulement d'œuvres qui exaltent systématiquement notre pays; faisons de bons livres, à l'échelle universelle, et notre littérature ne s'en portera que mieux. Pour corriger l'engouement de quelques-uns de nos écrivains pour les éditeurs étrangers, français ou américains, Mme Germaine Guèvremont, de sa voix douce et moqueuse, souligne certains faits concrets, propres à faire déchanter les enthousiastes de l'édition étrangère, et conclut : « Publions au Canada, le reste nous sera donné par surcroît. A condition de le mériter, bien sûr. »

3 novembre. — On devinait bien qu'il y avait un troublant mystère là-bas. On se l'expliquait mal et notre inquiétude grandissait. Heureusement, un grand quotidien vient de nous ouvrir les yeux. Sa manchette ne laisse plus subsister aucune équivoque : « Tout n'est pas rose en Chine rouge ». Ces Jaunes nous en feront voir de toutes les couleurs...

4 novembre. — Comme la neige a neigé cette nuit ! C'est prématuré, mais c'est joli. Les branches dénudées reprennent de l'éclat. Un coup de soleil, et la carte postale. — j'aurais écrit une toile de Caron ! — se sera effacée. Il fait bon, en fin d'après-midi, converser dans un salon accueillant, avec des professeurs qui sont si peu doctoraux et tellement sympathiques. Je bavarde avec de bons amis : l'un sera député, l'autre deviendra juge, le troi-

sième est déjà conseiller municipal. Non, je ne le nommerai pas ! L'indiscret n'aurait-il pas 98 chances de se tromper ? Nous en venons à discuter du récent règlement qui impose la fermeture des établissements commerciaux le jour de la célébration des grandes fêtes religieuses de la liturgie catholique. Mesure qui correspond aux désirs fréquemment exprimés par les autorités religieuses et par différentes sociétés de notre ville. L'intervention ferme et précise de Mgr le chancelier et de l'aumônier des étudiants a dû peser dans la balance. Réjouissons-nous, puisque c'est la reconnaissance officielle du caractère particulier de l'ancienne Ville-Marie. Ce qui me frappe, c'est que le vote ne s'est pas effectué sur une base confessionnelle. Plusieurs conseillers étrangers à notre foi ont reconnu la justesse de cette réglementation. Largeur de vues tout à fait réconfortante. Tout s'est passé sans acrimonie, chacun exprimant sa préférence pour ce qu'il croyait le plus conforme à l'impératif de sa conscience... La conversation se poursuit sur une foule d'autres sujets, mais le silence est d'or...

7 novembre. — ÉVADÉ DE LA NUIT naît cette fin d'après-midi et plusieurs personnes assistent à son baptême. Le père, André Langevin, est un tout jeune homme. Il accueille le succès avec gentillesse, un brin de nervosité, il signe des autographes pour ces messieurs-dames désireux de majorer la cote de leur exemplaire. Pour la joie de la postérité, un photographe croque l'auteur, flanqué de deux aînés chevronnés, Philippe Panneton et Alain Grandbois. N'est-ce pas déjà la gloire ! Il ne reste plus au public qu'à entériner le jugement des jurés. L'unanimité fera sans doute défaut. Cette diversité d'opinions sera un excellent stimulant pour Langevin, que nous attendons à son prochain livre. Les fruits passeront-ils la promesse des fleurs ?

9 novembre. — Pierre Trottier est un jeune diplomate canadien. Comme membre du secrétariat du premier ministre, il a connu les arcanes du pouvoir. Depuis quelque temps, le fils de l'excellent Louis Trottier bâche le russe. Ce n'est pas qu'il ait épousé l'idéologie marxiste et qu'il veuille imiter ses deux camarades britanniques qui se sont ÉVANOUIS ces derniers mois quelque part derrière le rideau métallique ! Il part dans quelques jours pour Moscou où il occupe un poste à notre ambassade. Rien de tout cela n'est très original, sauf qu'il s'agit de l'aube d'une carrière prometteuse. Mais Pierre Trottier est

aussi poète, obsédé par le mythe de Tristan. Nous sommes réunis quelques-uns dans l'élégante librairie Flammarion pour recevoir son recueil de vers, encore tiède de l'imprimerie. L'auteur n'a pas encore acquis les travers de l'homme de lettres; il est simple, naturel, volontiers ricur, il s'amuse franchement de ce qui lui arrive. Je lui dois beaucoup de reconnaissance pour la dédicace qu'il m'a faite en russe. Je n'y ai évidemment rien compris, mais ces deux lignes me vaudront peut-être une certaine impunité le jour où la faucille et le marteau auront obscurci le drapeau étoilé. C'est beau, tout de même, qu'il y ait encore des poètes-diplomates. Réjouissez-vous, Paul Claudel, Saint-John-Perse, Paul Morand, Pierre Trottier effectue votre relève ! Mais qu'il ne devienne pas un Peyrefitte...

10 novembre. — Après le dévergondage de la radio et des journaux en marge de la visite des altesses royales, il fait bon se rendre compte que certains jeunes gens instruits savent raison garder et allier la clairvoyance à la dignité. Ce réconfort, je le puise dans un numéro du QUARTIER LATIN : « Nous recevons courtoisement tous nos "amis", mais nous aimons à distinguer ceux qui viennent échanger le bonjour de ceux qui viennent conquérir notre bourse. Nous ne sommes pas de ces naïfs qu'on achète à coups de sourires, de propagande radiophonique et journalistique. Faut-il craindre pourtant que l'instinct des foules ait grimpé notre enthousiasme un peu trop haut ? Faut-il craindre qu'à la suite de cette souriante et coûteuse visite, le peuple canadien accepte avec plus de facilité que jamais une politique satellitique (sic) propre à retarder son émancipation définitive ? Peut-être. De toute façon, il est bon, nous semble-t-il, de réagir contre ce danger. Notre peuple commence à soupçonner que le Canada vient d'atteindre l'âge majoritaire et que les tutelles sont toujours coûteuses; n'allons pas l'endormir avec des contes de fées où les princes sont toujours beaux, bons et généreux. Nous croyons avant tout à l'indépendance du Canada, et quand la politesse nous le demande, c'est avec un sourire incrédule que nous nous inclinons devant la Couronne ». C'est franc, c'est direct, c'est juste, c'est salubre. Tout espoir n'est pas perdu.

12 novembre. — Dans le foyer des Compagnons, les Ecrivains pour la Jeunesse, une société relativement nouvelle, inaugure un modeste salon du livre. Quelques ouvrages seulement, de ceux dont on dit communément

qu'ils peuvent être mis entre toutes les mains. Mgr Léger honore de sa présence et de sa parole bienveillante cette petite manifestation où les femmes l'emportent de beaucoup. N'est-ce pas naturel qu'elles soient plus douées pour parler à l'enfant et lui révéler le monde avec des images et des mots qu'il comprendra facilement ? Mme Jeanne Grisé-Allard préside avec tact et distinction.

16 novembre. — Nous sommes quelques-uns, en fin d'après-midi, dans le bureau du maire, pour l'inauguration officielle de la campagne annuelle du Prêt d'Honneur. Camillien Houde est un hôte parfait : courtoisie et mots d'esprit. Côté sérieux, on ne peut douter de l'intérêt qu'il porte à cette oeuvre si nécessaire pour les nôtres, surtout pour les jeunes. Il le redira quelques heures plus tard, au Cercle Universitaire, en quelques phrases éloquentes qui clôtureront un dîner au cours duquel les convives ont l'avantage d'entendre M. Alexandre Boudreau, commissaire de langue française à la Commission fédérale du Service civil, expliquer la nécessité de la préparation solide pour les fonctionnaires francophones transplantés dans le milieu outouais.

17 novembre. — Dommage : je manque la première joute du hockey universitaire. Enfin, consolons-nous, c'est pour une bonne cause. Je me rends en vitesse à Québec, où je demeurerai quatre heures seulement, pour participer à une réunion du comité d'organisation en vue du prochain congrès de la langue française, en juin. Ce sera une occasion de procéder à l'inventaire de nos forces et de nos faiblesses, de faire le point, au besoin de rectifier notre tir. Nos amis québécois font preuve d'un enthousiasme et d'un dynamisme intelligents. C'est plaisir de collaborer avec eux.

20 novembre. — Fête aux huîtres annuelle des Diplômés, c'est-à-dire, pour ceux qui seraient portés à l'oublier, de leur association, de notre association. Ces mollusques lamellibranches à double coquille perdraient-ils de leur faveur ? On peut se poser la question dans le calme de la grande salle du Cercle où nous ne sommes pas très nombreux. Le secrétariat a accompli diligemment son travail, comme à l'accoutumée. A quoi tiennent d'aussi nombreuses abstentions ? Nous devrions témoigner d'un esprit d'équipe plus agis-

sant. Mgr le Recteur est venu, accompagné du président, le Dr Origène Dufresne. D'autres diplômés de diverses facultés et écoles auraient pu les imiter.

25 novembre. — La Société d'Etude et des Conférences (je me demande toujours auquel de ces deux mots il convient d'ajouter l's) tient un Salon du Livre au Windsor. De nombreux kiosques, des pièces d'un intérêt exceptionnel. Comme il en va toujours dans ce genre d'entreprises, un dîner s'impose, précédé d'un cocktail. Personne ne s'en plaindrait, puisque la Société est sous la présidence d'une jeune femme d'une rare distinction et d'une culture raffinée, Mlle Marie Raymond, qui présente à ses hôtes un conférencier très disert, l'écrivain Marc Chadourne. J'ai lu la plupart de ses livres. Je suis davantage heureux de l'entendre. Son verbe est une véritable musique pour l'oreille. Des propos pertinents, présentés avec le sourire et un humour discret. Dans deux jours, sous les auspices de la même association, on fera revivre pour un soir seulement le fameux programme R.S.V.P., où l'on aura plaisir à entendre notamment Philippe Panneton, Jean Bruchési et Léon Lortie, provoqués par l'excellent animateur Gérard Arthur. Ils s'en tireront tous très élégamment.

R. D.

DOCUMENT

CENTRE SOCIAL DES ÉTUDIANTS

Messieurs,

A l'occasion de la réunion annuelle de l'Association des Diplômés de l'Université, nous avons voulu convier ces étudiants d'hier et ceux d'aujourd'hui à prendre possession du terrain où s'élèvera bientôt le Centre Social depuis si longtemps désiré.

Ce n'est pas encore, hélas ! la pose de la première pierre; c'est du moins l'éclaircie dans la forêt, ce sont les souches des arbres abattus, ce sont les contours des futures fondations marqués par des poteaux, c'est enfin la première pelletée de terre enlevée, et, comme il convenait, enlevée par le président des Etudiants.

Cérémonie préliminaire, si l'on veut, mais qui s'imposait; cérémonie destinée à calmer nos impatiences et à fortifier nos espoirs. Dieu veuille, maintenant, que les matériaux nécessaires nous soient accordés et qu'une guerre froide et lointaine n'empêche pas nos rêves de prendre forme.

La forme de nos rêves, vous l'avez sous les yeux, dans les plans de l'architecte. Ai-je besoin de vous rappeler que ces plans sont le résultat d'enquêtes menées parmi vous, d'études faites par un comité où vous étiez représentés, de voyages, à l'étranger et au Canada, en quête d'inspiration, des efforts techniques et esthétiques d'un architecte de talent ?

Vous y aurez, messieurs les Diplômés, votre quartier réservé. Vous trouverez, messieurs les Etudiants, dans le bâtiment de façade, une cantine, une grande salle à manger (et de petites aussi pour des groupes spéciaux), surtout un magnifique salon où vous pourrez accueillir avec fierté vos camarades des universités-sœurs ou les personnes que vous voudrez honorer. Dans l'aile gauche, en retrait, seront les bureaux de vos Constitutives, les salles de vos cercles d'études, l'administration de l'A.G.E.U.M., et le logement de vos aumôniers. Dans l'aile perpendiculaire à la façade et qui atteint le chemin de l'Université, s'ouvrira votre belle chapelle. Enfin, dans le pavillon séparé, que vous apercevez à droite, on aménagera une centaine de chambres : ce sera la première unité d'un ensemble de maisons qui s'élèveront, d'année en année, selon les besoins.

Messieurs, la manifestation de cet après-midi n'est, en somme, qu'une fête de famille. Nous avons voulu montrer au généreux public de Montréal que s'il désire voir sortir de terre quelque chose de tangible, nous aussi, autant et plus que lui, nous le désirons.

Cette première pelletée de terre, enlevée par le président des Etudiants, est un gage que bientôt, architecte et entrepreneur pourront asseoir sur le roc de notre Mont-Royal, le bel immeuble dont nous avons l'image sous les yeux. Il ne nous reste plus qu'à appeler les bénédictions de la Providence sur leurs travaux.

13 octobre 1951.

LE RECTEUR.

